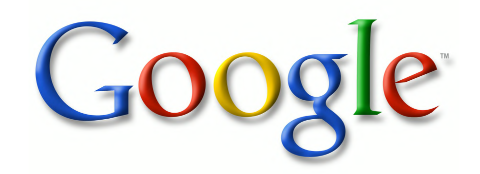
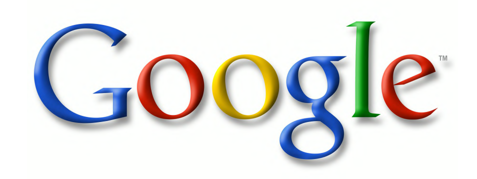

Google






DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.

VIE ET AVENTURES

DE

ROBINSON CRUSOÉ



Mouilleron inv. & sc   Imp. A. Salmon   Jouaust Ed.

RETOUR DE ROBINSON EN EUROPE



VIE ET AVENTURES

DE

ROBINSON CRUSOÉ

PAR DANIEL DE FOË

TRADUCTION DE PETRUS BOREL

Avec huit Eaux-fortes par Mouilleron

PORTRAIT GRAVÉ PAR FLAMENG

TOME QUATRIÈME



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXVIII



VIE ET AVENTURES

DE

ROBINSON CRUSOÉ

J'EN avais alors fini avec mon île. Laissant tous mes planteurs en bonne passe et dans une situation florissante, je retournai à bord de mon navire le cinquième jour de mai, après avoir demeuré vingt-cinq jours parmi eux. Comme ils étaient tous résolus à rester dans l'île jusqu'à ce que je vinsse les en tirer, je leur promis de leur envoyer de nouveaux secours du Brésil, si je pouvais en trouver l'occasion, et spécialement je m'engageai à leur envoyer du bétail, tel que moutons, cochons et vaches : car, pour les deux vaches et les veaux que j'avais emmenés d'Angleterre, la longueur de la traversée nous avait contraints à les tuer, faute de foin pour les nourrir.

Le lendemain, après les avoir salués de cinq coups de canon de partance, nous fîmes voile, et nous arrivâmes à la baie de Tous-les-Saints, au Brésil, en vingt-deux jours environ, sans avoir rencontré durant le trajet rien de remarquable que ceci : après trois jours de navigation, étant abriés et le courant nous portant violemment au nord-nord-est dans une baie ou golfe vers la côte, nous fûmes quelque peu entraînés hors de notre route, et une ou deux fois nos hommes crièrent : « Terre à l'est ! » Mais était-ce le continent ou des îles? C'est ce que nous n'aurions su dire aucunement.

Or le troisième jour, vers le soir, la mer étant douce et le temps calme, nous vîmes la surface de l'eau en quelque sorte couverte, du côté de la terre, de quelque chose de très-noir, sans pouvoir distinguer ce que c'était. Mais un instant après notre second, étant monté dans les haubans du grand mât et ayant braqué une lunette d'approche sur ce point, cria que c'était une armée. Je ne pouvais m'imaginer ce qu'il entendait par une armée, et je lui répondis assez brusquement, l'appelant fou ou quelque chose semblable. « Oui-da, Sir, dit-il, ne vous fâchez pas, car c'est bien une armée et même une flotte : car je crois qu'il y a bien mille canots ! Vous pouvez d'ailleurs les voir pagayer; ils s'avancent en hâte vers nous et sont pleins de monde. »

Dans le fond, je fus alors un peu surpris, ainsi

que mon neveu le capitaine. Comme il avait entendu dans l'île de terribles histoires sur les sauvages et n'était point encore venu dans ces mers, il ne savait trop que penser de cela, et deux ou trois fois il s'écria que nous allions tous être dévorés. Je dois l'avouer, vu que nous étions abriés et que le courant portait avec force vers la terre, je mettais les choses au pire ; cependant je lui recommandai de ne pas s'effrayer, mais de faire mouiller l'ancre aussitôt que nous serions assez près pour savoir s'il nous fallait en venir aux mains avec eux.

Le temps demeurant calme et les canots nageant rapidement vers nous, je donnai l'ordre de jeter l'ancre et de ferler toutes nos voiles. Quant aux sauvages, je dis à nos gens que nous n'avions à redouter de leur part que le feu; que, pour cette raison, il fallait mettre nos embarcations à la mer, les amarrer, l'une à la proue, l'autre à la poupe, les bien équiper toutes deux, et attendre ainsi l'événement. J'eus soin que les hommes des embarcations se tinssent prêts, avec des seaux et des écopes, à éteindre le feu si les sauvages tentaient de le mettre à l'extérieur du navire.

Dans cette attitude, nous les attendîmes, et en peu de temps ils entrèrent dans nos eaux ; mais jamais si horrible spectacle ne s'était offert à des chrétiens! Mon lieutenant s'était trompé de beaucoup dans le calcul de leur nombre (je veux dire

en le portant à mille canots), le plus que nous pûmes en compter, quand ils nous eurent atteints, étant d'environ cent vingt-six. Ces canots contenaient une multitude d'Indiens, car quelques-uns portaient seize ou dix-sept hommes, d'autres davantage, et les moindres six ou sept.

Lorsqu'ils se furent approchés de nous, ils semblèrent frappés d'étonnement et d'admiration, comme à l'aspect d'une chose qu'ils n'avaient sans doute jamais vue auparavant, et ils ne surent d'abord, comme nous le comprîmes ensuite, comment s'y prendre avec nous. Cependant ils s'avancèrent hardiment et parurent se disposer à nous entourer; mais nous criâmes à nos hommes qui montaient les chaloupes de ne pas les laisser venir trop près.

Cet ordre nous amena un engagement avec eux sans que nous en eussions le dessein, car, cinq ou six de leurs grands canots s'étant fort approchés de notre chaloupe, nos gens leur signifièrent de la main de se retirer, ce qu'ils comprirent fort bien et ce qu'ils firent; mais, dans leur retraite, une cinquantaine de flèches nous furent décochées de ces pirogues, et un de nos matelots de la chaloupe tomba grièvement blessé.

Néanmoins, je leur criai de ne point faire feu; mais nous leur passâmes bon nombre de planches, dont le charpentier fit sur-le-champ une sorte de

palissade ou de rempart pour les défendre des flèches des sauvages, s'ils venaient à tirer de nouveau.

Une demi-heure après environ, ils s'avancèrent tous en masse sur notre arrière, passablement près, si près même que nous pouvions facilement les distinguer, sans toutefois pénétrer leur dessein. Je reconnus aisément qu'ils étaient de mes vieux amis, je veux dire de la même race de sauvages que ceux avec lesquels j'avais eu coutume de me mesurer. Ensuite ils nagèrent un peu plus au large, jusqu'à ce qu'ils fussent vis-à-vis de notre flanc, puis alors tirèrent à la rame droit sur nous, et s'approchèrent tellement qu'ils pouvaient nous entendre parler. Sur ce, j'ordonnai à tous mes hommes de se tenir clos et couverts, de peur que les sauvages ne décochassent de nouveau quelques traits, et d'apprêter toutes nos armes. Comme ils se trouvaient à portée de la voix, je fis monter Vendredi sur le pont pour s'arraisonner avec eux dans son langage, et savoir ce qu'ils prétendaient. Il m'obéit. Le comprirent-ils, ou non, c'est ce que j'ignore; mais, sitôt qu'il les eut hélés, six d'entre eux qui étaient dans le canot le plus avancé, c'est-à-dire le plus rapproché de nous, firent volte-face, et, se baissant, nous montrèrent leur derrière nu, précisément comme si, en anglais, sauf votre respect, ils nous eussent dit : « Baise... » Était-ce un défi ou un cartel? était-

ce purement une marque de mépris ou un signal pour les autres? Nous ne savions; mais au même instant Vendredi s'écria qu'ils allaient tirer, et, malheureusement pour lui (pauvre garçon!) ils firent voler plus de trois cents flèches, et, à mon inexprimable douleur, tuèrent ce pauvre Vendredi, exposé seul à leur vue. L'infortuné fut percé de trois flèches, et trois autres tombèrent très-près de lui, tant ils étaient de redoutables tireurs.

Je fus si furieux de la perte de mon vieux serviteur, le compagnon de tous mes chagrins et de mes solitudes, que j'ordonnai sur-le-champ de charger cinq canons à biscaïens et quatre à boulets, et nous leur envoyâmes une bordée telle que de leur vie ils n'en avaient jamais essuyé de pareille, à coup sûr.

Ils n'étaient pas à plus d'une demi-encâblure quand nous fîmes feu, et nos canonniers avaient pointé si juste que trois ou quatre de leurs canots furent, comme nous eûmes tout lieu de le croire, renversés d'un seul coup.

La manière incongrue dont ils nous avaient tourné leur derrière tout nu ne nous avait pas grandement offensés; d'ailleurs, il n'était pas certain que cela, qui passerait chez nous pour une marque du plus grand mépris, fût par eux entendu de même : aussi avais-je seulement résolu de les saluer, en revanche, de quatre ou cinq coups de

canon à poudre, ce que je savais devoir les effrayer suffisamment. Mais, quand ils tirèrent directement sur nous avec toute la furie dont ils étaient capables, et surtout lorsqu'ils eurent tué mon pauvre Vendredi, que j'aimais et estimais tant, et qui, par le fait, le méritait si bien, non-seulement je crus ma colère justifiée devant Dieu et devant les hommes, mais j'aurais été content si j'eusse pu les submerger eux et tous leurs canots.

Je ne saurais dire combien nous en tuâmes ni combien nous en blessâmes de cette bordée; mais, assurément, jamais on ne vit un tel effroi et un tel hourvari parmi une telle multitude. Il y avait bien en tout, brisées et culbutées, treize ou quatorze pirogues dont les hommes s'étaient jetés à la nage; le reste de ces barbares, épouvantés, éperdus, s'enfuyaient aussi vite que possible, se souciant peu de sauver ceux dont les pirogues avaient été brisées ou effondrées par notre canonnade. Aussi, je le suppose, beaucoup d'entre eux périrent-ils. Un pauvre diable, qui luttait à la nage contre les flots, fut recueilli par nos gens plus d'une heure après que tous étaient partis.

Nos coups de canon à biscaïens durent en tuer et en blesser un grand nombre; mais, bref, nous ne pûmes savoir ce qu'il en avait été : ils s'enfuirent si précipitamment qu'au bout de trois heures, ou environ, nous n'apercevions plus que trois ou

quatre canots traîneurs [1]. Et nous ne revîmes plus les autres, car, une brise se levant le même soir, nous appareillâmes et fîmes voile pour le Brésil.

Nous avions bien un prisonnier, mais il était si triste qu'il ne voulait ni manger ni parler. Nous nous figurâmes tous qu'il avait résolu de se laisser mourir de faim. Pour le guérir, j'usai d'un expédient : j'ordonnai qu'on le prît, qu'on le redescendît dans la chaloupe, et qu'on lui fît accroire qu'on allait le rejeter à la mer et l'abandonner où on l'avait trouvé s'il persistait à garder le silence. Il s'obstina : nos matelots le jetèrent donc réellement à la mer et s'éloignèrent de lui. Alors il les suivit, car il nageait comme un liége, et se mit à les appeler dans sa langue ; mais ils ne comprirent pas un mot de ce qu'il disait. Cependant, à la fin, ils le reprirent à bord. Depuis, il devint plus traitable, et je n'eus plus recours à cet expédient.

Nous remîmes alors à la voile. J'étais inconsolable de la perte de mon serviteur Vendredi, et je serais volontiers retourné dans l'île pour y prendre quelque autre sauvage à mon service; mais cela ne

---

1. *Straggling*. La traduction contemporaine, indigne du beau nom de madame Tastu, dont il est parlé dans les quelques notes précédentes, porte *traînards*. Toutes les pages de cette traduction sont émaillées de pareils barbarismes... Il est déplorable qu'un livre destiné à l'éducation de la jeunesse soit une école de jargon.

se pouvait pas. Nous poursuivîmes donc notre route. Nous avions un prisonnier, comme je l'ai dit, et beaucoup de temps s'écoula avant que nous pussions lui faire entendre la moindre chose. A la longue, cependant, nos gens lui apprirent quelque peu d'anglais, et il se montra plus sociable. Nous lui demandâmes de quel pays il venait. Sa réponse nous laissa au même point, car son langage était si étrange, si guttural, et se parlait de la gorge d'une façon si sourde et si bizarre, qu'il nous fut impossible d'en recueillir un mot, et nous fûmes tous d'avis qu'on pouvait aussi bien parler ce baragouin avec un bâillon dans la bouche qu'autrement. Ses dents, sa langue, son palais, ses lèvres, autant que nous pûmes voir, ne lui étaient d'aucun usage ; il formait ses mots précisément comme une trompe de chasse forme un ton, à plein gosier. Il nous dit cependant, quelque temps après, quand nous lui eûmes enseigné à articuler un peu l'anglais, qu'ils s'en allaient avec leurs rois pour livrer une grande bataille. Comme il avait dit *rois,* nous lui demandâmes combien ils en avaient. Il nous répondit qu'il y avait là cinq *nation* (car nous ne pouvions lui faire comprendre l'usage de l'*s* au pluriel), et qu'elles s'étaient réunies pour combattre deux autres *nation*. Nous lui demandâmes alors pourquoi ils s'étaient avancés sur nous. « Pour faire la grande merveille regarder, » dit-il (*To makee te great*

wonder look). A ce propos, il est bon de remarquer que tous ces naturels, de même que ceux d'Afrique, quand ils apprennent l'anglais, ajoutent toujours deux *e* à la fin des mots où nous n'en mettons qu'un, et placent l'accent sur le dernier, comme *makee, takee,* par exemple, prononciation vicieuse dont on ne saurait les désaccoutumer, et dont j'eus beaucoup de peine à débarrasser Vendredi, bien que j'eusse fini par en venir à bout.

Et maintenant que je viens de nommer encore une fois ce pauvre garçon, il faut que je lui dise un dernier adieu. Pauvre honnête Vendredi!... Nous l'ensevelîmes avec toute la décence et la solennité possibles. On le mit dans un cercueil, on le jeta à la mer, et je fis tirer pour lui onze coups de canon. Ainsi finit la vie du plus reconnaissant, du plus fidèle, du plus candide, du plus affectionné serviteur qui fut jamais.

A la faveur d'un bon vent, nous cinglions alors vers le Brésil, et, au bout de douze jours environ, nous découvrîmes la terre par la latitude de cinq degrés sud de la ligne : c'est là le point le plus nord-est de toute cette partie de l'Amérique. Nous demeurâmes sud quart est en vue de cette côte pendant quatre jours; nous doublâmes alors le cap Saint-Augustin, et, trois jours après, nous vînmes mouiller dans la baie de Tous-les-Saints, l'ancien

lieu de ma délivrance, d'où m'étaient venues également ma bonne et ma mauvaise fortune.

Jamais navire n'avait amené dans ce parage personne qui y eût moins affaire que moi, et cependant ce ne fut qu'avec beaucoup de difficulté que nous fûmes admis à avoir à terre la moindre communication. Ni mon partner lui-même, qui vivait encore et faisait en ces lieux grande figure, ni les deux négociants mes curateurs, ni le bruit de ma miraculeuse conservation dans l'île, ne purent m'obtenir cette faveur. Toutefois, mon partner, se souvenant que j'avais donné cinq cents moidores au prieur du monastère des Augustins et trois cent soixante-douze aux pauvres, alla au couvent et engagea celui qui pour lors en était le prieur à se rendre auprès du gouverneur pour lui demander pour moi la permission de descendre à terre avec le capitaine, quelqu'un autre et huit matelots seulement, et ceci sous la condition expresse et absolue que nous ne débarquerions aucune marchandise et ne transporterions nulle autre personne sans autorisation.

On fut si strict envers nous, quant au non-débarquement des marchandises, que ce ne fut qu'avec une extrême difficulté que je pus mettre à terre trois ballots de merceries anglaises, à savoir de draps fins, d'étoffes et de toiles, que j'avais apportées pour en faire présent à mon partner.

C'était un homme généreux et grand, bien que, ainsi que moi, il fût parti de fort bas d'abord. Quoiqu'il ne sût pas que j'eusse le moindre dessein de lui rien donner, il m'envoya à bord des provisions fraîches, du vin et des confitures, pour une valeur de plus de trente moidores, à quoi il avait joint du tabac et trois ou quatre belles médailles d'or; mais je m'acquittai envers lui par mon présent, qui, comme je l'ai dit, consistait en draps fins, en étoffes anglaises, en dentelles et en belles toiles de Hollande. Je lui livrai en outre pour cent livres sterling de marchandises d'autre espèce, et j'obtins de lui, en retour, qu'il ferait assembler le *sloop* que j'avais apporté avec moi d'Angleterre pour l'usage de mes planteurs, afin d'envoyer à ma colonie les secours que je lui destinais.

En conséquence, il se procura des bras, et le *sloop* fut achevé en très-peu de jours, car il était tout façonné déjà, et je donnai au capitaine qui en prit le commandement des instructions telles qu'il ne pouvait manquer de trouver l'île. Aussi la trouva-t-il, comme par la suite j'en reçus l'avis de mon partner. Le *sloop* fut bientôt chargé de la petite cargaison que j'adressais à mes insulaires, et un de nos marins, qui m'avait suivi dans l'île, m'offrit alors de s'embarquer pour aller s'y établir moyennant une lettre de moi, laquelle enjoignît au gouverneur espagnol de lui assigner une étendue de

terrain suffisante pour une plantation, et de lui donner les outils et les choses nécessaires pour faire des plantages, ce à quoi il se disait fort entendu, ayant été planteur au Maryland, et par-dessus le marché boucanier.

Je confirmai ce garçon dans son dessein en lui accordant tout ce qu'il désirait. Pour se l'attacher comme esclave, je l'avantageai en outre du sauvage que nous avions fait prisonnier de guerre, et je fis passer l'ordre au gouverneur espagnol de lui donner sa part de tout ce dont il avait besoin, ainsi qu'aux autres.

Quand nous en vînmes à équiper le *sloop,* mon vieux partner me dit qu'il y avait un très-honnête homme, un planteur brésilien de sa connaissance, lequel avait encouru la disgrâce de l'Église. « Je ne sais pourquoi, dit-il, mais, sur ma conscience, je pense qu'il est hérétique dans le fond de son cœur. De peur de l'inquisition, il a été obligé de se cacher. A coup sûr, il serait ravi de trouver une pareille occasion de s'échapper avec sa femme et ses deux filles. Si vous vouliez bien le laisser émigrer dans votre île et lui constituer une plantation, je me chargerais de lui donner un petit matériel pour commencer : car les officiers de l'inquisition ont saisi tous ses effets et tous ses biens, et il ne lui reste rien qu'un chétif mobilier et deux esclaves. Quoique je haïsse ses principes, cependant je ne

voudrais pas le voir tomber entre leurs mains : sûrement il serait brûlé vif. »

J'adhérai sur-le-champ à cette proposition ; je réunis mon Anglais à cette famille, et nous cachâmes l'homme, sa femme et ses filles sur notre navire, jusqu'au moment où le *sloop* mit à la voile. Alors, leurs effets ayant été portés à bord de cette embarcation quelque temps auparavant, nous les y déposâmes quand elle fut sortie de la baie.

Notre marin fut extrêmement aise de ce nouveau compagnon. Aussi riches l'un que l'autre en outils et en matériaux, ils n'avaient, pour commencer leur établissement, que ce dont j'ai fait mention ci-dessus; mais ils emportaient avec eux (ce qui valait tout le reste) quelques plants de canne à sucre et quelques instruments pour la culture des cannes, à laquelle le Portugais s'entendait fort bien.

Entre autres secours que je fis passer à mes tenanciers dans l'île, je leur envoyai par ce *sloop* trois vaches laitières, cinq veaux, environ vingt-deux porcs, parmi lesquels trois truies pleines; enfin deux poulinières et un étalon.

J'engageai trois femmes portugaises à partir, selon ma promesse faite aux Espagnols, auxquels je recommandai de les épouser et d'en user dignement avec elles. J'aurais pu en embarquer bien davantage, mais je me souvins que le pauvre homme

persécuté avait deux filles, et que cinq Espagnols seulement en désiraient; les autres avaient des femmes en leur puissance, bien qu'en pays éloignés.

Toute cette cargaison arriva à bon port, et fut, comme il vous est facile de l'imaginer, fort bien reçue par mes vieux habitants, qui se trouvèrent alors, avec cette addition, au nombre de soixante ou soixante-dix personnes, non compris les petits enfants, dont il y avait foison. Quand je revins en Angleterre, je trouvai des lettres d'eux tous, apportées par le *sloop* à son retour du Brésil et venues par la voie de Lisbonne. J'en accuse ici réception.

Maintenant, j'en ai fini avec mon île; je romps avec tout ce qui la concerne, et quiconque lira le reste de ces mémoires fera bien de l'ôter tout à fait de sa pensée et de s'attendre à lire seulement les folies d'un vieillard que ses propres malheurs, et à plus forte raison ceux d'autrui, n'avaient pu instruire à se garer de nouveaux désastres; d'un vieillard que n'avaient pu rasseoir plus de quarante années de misères et d'adversités, que n'avait pu satisfaire une prospérité surpassant son espérance, et que n'avaient pu rendre sage une affliction, une détresse qui passe l'imagination.



Je n'avais pas plus affaire d'aller aux Indes orientales qu'un homme en pleine liberté n'en a d'aller trouver le guichetier de Newgate et de le prier de l'enfermer avec les autres prisonniers et de lui faire souffrir la faim. Si j'avais pris un petit bâtiment anglais pour me rendre directement dans l'île, si je l'avais chargé, comme j'avais fait l'autre vaisseau, de toutes choses nécessaires pour la plantation et pour mon peuple; si j'avais demandé à ce gouvernement-ci des lettres patentes qui assurassent ma propriété, rangée simplement sous la domination de l'Angleterre, ce qu'assurément j'eusse obtenu; si j'y avais transporté du canon, des munitions, des esclaves, des planteurs; si, prenant possession de la place, je l'eusse munie et fortifiée au nom de la Grande-Bretagne et eusse accru sa population, comme aisément je l'eusse pu faire; si alors j'eusse résidé là et eusse renvoyé le vaisseau chargé de bon riz, ce qu'aussi j'eusse pu faire au bout de six mois, en mandant à mes amis de nous le réexpédier avec un chargement à notre convenance; si j'avais fait ceci, si je me

fusse fixé là, j'aurais enfin agi, moi, comme un homme de bon sens; mais j'étais possédé d'un esprit vagabond, et je méprisai tous ces avantages. Je me complaisais à me voir le patron de ces gens que j'avais placés là, et à en user avec eux en quelque sorte d'une manière haute et majestueuse, comme un antique monarque patriarcal, ayant soin de les pourvoir comme si j'eusse été père de toute la famille, comme je l'étais de la plantation; mais je n'avais seulement jamais eu la prétention de planter au nom de quelque gouvernement ou de quelque nation, de reconnaître quelque prince et de déclarer mes gens sujets d'une nation plutôt que d'une autre; qui plus est, je n'avais même pas donné de nom à l'île; je la laissai comme je l'avais trouvée, n'appartenant à personne, et sa population n'ayant d'autre discipline, d'autre gouvernement que le mien, lequel, bien que j'eusse sur elle l'influence d'un père et d'un bienfaiteur, n'avait point d'autorité ou de pouvoir pour agir ou commander allant au delà de ce que, pour me plaire, elle m'accordait volontairement. Et cependant cela aurait été plus que suffisant si j'eusse résidé dans mon domaine. Or, comme j'allai courir au loin et ne reparus plus, les dernières nouvelles que j'en reçus me parvinrent par le canal de mon partner, qui plus tard envoya un autre *sloop* à la colonie, et qui (je ne reçus toutefois sa missive que cinq années

après qu'elle avait été écrite) me donna avis que mes planteurs n'avançaient que chétivement et murmuraient de leur long séjour en ce lieu; que Will Atkins était mort; que cinq Espagnols étaient partis; que, bien qu'ils n'eussent pas été très-molestés par les sauvages, ils avaient eu cependant quelques escarmouches avec eux, et qu'ils le suppliaient de m'écrire de penser à la promesse que je leur avais faite de les tirer de là, afin qu'ils pussent revoir leur patrie avant de mourir.

Mais j'étais parti en chasse de l'oie sauvage, en vérité, et ceux qui voudront savoir quelque chose de plus sur mon compte, il faut qu'ils se déterminent à me suivre à travers une nouvelle variété d'extravagances, de détresse et d'impertinentes aventures, où la justice de la Providence se montre clairement, et où nous pouvons voir combien il est facile au Ciel de nous rassasier de nos propres désirs, de faire que le plus ardent de nos souhaits soit notre affliction, et de nous punir sévèrement dans les choses mêmes où nous pensions rencontrer le suprême bonheur.

Que l'homme sage ne se flatte pas de la force de son propre jugement, et de pouvoir faire choix par lui-même de sa condition privée dans la vie: l'homme est une créature qui a la vue courte; l'homme ne voit pas loin devant lui, et, comme ses passions ne sont pas de ses meilleurs amis, ses af-

fections particulières sont généralement ses plus mauvais conseillers [1].

Je dis ceci, faisant trait au désir impétueux que j'avais, comme un jeune homme, de courir le monde. Combien il était évident alors que cette inclination s'était perpétuée en moi pour mon châtiment! Comment advint-il, de quelle manière, dans quelle circonstance, quelle en fut la conclusion, c'est chose aisée de vous le rapporter historiquement et dans tous ses détails; mais les fins secrètes de la divine Providence, en permettant que nous soyons ainsi précipités dans le torrent de nos propres désirs, ne seront comprises que de ceux qui savent prêter l'oreille à la voix de la Providence et tirer de religieuses conséquences de la justice de Dieu et de leurs propres erreurs.

Que j'eusse affaire ou pas affaire, le fait est que je partis. Ce n'est point l'heure maintenant de s'étendre plus au long sur la raison ou l'absurdité de ma conduite. Or, pour en revenir à mon histoire, je m'étais embarqué pour un voyage, et, ce voyage, je le poursuivis.

J'ajouterai seulement que mon honnête et véri-

---

1. Dans la susdite traduction contemporaine, indigne du beau nom de madame Tastu, où soi-disant on se borne au rôle de *traducteur fidèle,* ce paragraphe et le suivant sont entièrement passés.

tablement pieux ecclésiastique me quitta ici[1] : un navire étant prêt à faire voile pour Lisbonne, il me demanda permission de s'y embarquer, destiné qu'il était, comme il le remarqua, à ne jamais achever un voyage commencé. Qu'il eût été heureux pour moi que je fusse parti avec lui !

Mais il était trop tard alors. D'ailleurs, le Ciel arrange toutes choses pour le mieux : si j'étais parti avec lui, je n'aurais pas eu tant d'occasions de rendre grâce à Dieu, et vous, vous n'auriez point connu la seconde partie des *Voyages et Aventures de Robinson Crusoé*. Il me faut donc laisser là ces vaines apostrophes contre moi-même et continuer mon voyage.

Du Brésil, nous fîmes route directement à travers la mer Atlantique pour le Cap de Bonne-Espérance, ou, comme nous l'appelons, *the Cape of Good Hope,* et notre course étant généralement sud-est, nous eûmes une assez bonne traversée ; par-ci par-là, toutefois, quelques grains ou quelques vents contraires. Mais j'en avais fini avec mes désastres sur

1. Ici, dans la traduction contemporaine, indigne du beau nom de madame Tastu, est intercalé un long rabâchage sur la sincérité de cet ecclésiastique et sur le faux zèle et la rapacité des missionnaires, où il est dit que le Chinois Confucius fait partie du calendrier de nos saints. Je ne sais si ce morceau peu regrettable est de Daniel de Foë : je ne l'ai point trouvé dans l'édition originale de Stockdale, ni dans l'édition donnée par John Walker en 1848.

mer : mes infortunes et mes revers m'attendaient au rivage, afin que je fusse une preuve que la terre comme la mer se prête à notre châtiment, quand il plaît au Ciel, qui dirige l'événement des choses, d'ordonner qu'il en soit ainsi.

Notre vaisseau faisant un voyage de commerce, il y avait à bord un subrécargue chargé de diriger tous ses mouvements une fois arrivé au Cap ; seulement, dans chaque port où nous devions faire escale, il ne pouvait s'arrêter au delà d'un certain nombre de jours fixé par la charte-partie. Ceci n'était pas mon affaire, je ne m'en mêlai pas du tout : mon neveu le capitaine et le subrécargue arrangeaient toutes ces choses entre eux comme ils le jugeaient convenable.

Nous ne demeurâmes au Cap que le temps nécessaire pour prendre de l'eau, et nous fîmes route en toute diligence pour la côte de Coromandel. De fait, nous étions informés qu'un vaisseau de guerre français de cinquante canons et deux gros bâtiments marchands étaient partis aux Indes, et, comme je savais que nous étions en guerre avec la France, je n'étais pas sans quelque appréhension à leur égard ; mais ils poursuivirent leur chemin, et nous n'en eûmes plus de nouvelles.

Je n'enchevêtrerai point mon récit ni le lecteur dans la description des lieux, le journal de nos voyages, les variations du compas, les latitudes, les

distances, les moussons, la situation des ports, et autres choses semblables dont presque toutes les histoires de longue navigation sont pleines, choses qui rendent leur lecture assez fastidieuse et sont parfaitement insignifiantes pour tout le monde, excepté seulement pour ceux qui sont allés eux-mêmes dans ces mêmes parages.

C'est bien assez de nommer les ports et les lieux où nous relâchâmes et de rapporter ce qui nous arriva dans le trajet de l'un à l'autre. Nous touchâmes d'abord à l'île de Madagascar, où, quoiqu'ils soient farouches et perfides, et particulièrement très-bien armés de lances et d'arcs dont ils se servent avec une inconcevable dextérité, nous ne nous entendîmes pas trop mal avec les naturels pendant quelque temps; ils nous traitaient avec beaucoup de civilité, et, pour quelques bagatelles que nous leur donnâmes, telles que couteaux, ciseaux, *et cætera,* ils nous amenèrent onze bons et gras bouvillons, de moyenne taille, mais fort bien en chair, que nous embarquâmes, partie comme provisions fraîches pour notre subsistance présente, partie pour être salé pour l'avitaillement du navire.

Après avoir fait nos approvisionnements, nous fûmes obligés de demeurer là quelque temps; et moi, toujours aussi curieux d'examiner chaque recoin du monde où j'allais, je descendais à terre aussi souvent que possible. Un soir, nous débar-

quâmes sur le côté oriental de l'île, et les habitants, qui, soit dit en passant, sont très-nombreux, vinrent en foule autour de nous, et, tout en nous épiant, s'arrêtèrent à quelque distance. Comme nous avions trafiqué librement avec eux et qu'ils en avaient fort bien usé avec nous, nous ne nous crûmes point en danger; mais, en voyant cette multitude, nous coupâmes trois branches d'arbre et les fichâmes en terre à quelques pas de nous, ce qui est, à ce qu'il paraît, dans ce pays, une marque de paix et d'amitié. Quand le manifeste est accepté, l'autre parti plante aussi trois rameaux ou pieux en signe d'adhésion à la trêve. Alors, c'est une condition reconnue de la paix que vous ne devez point passer par devers eux au delà de leurs trois pieux, ni eux venir par devers vous en deçà des trois vôtres, de sorte que vous êtes parfaitement en sûreté derrière vos trois perches. Tout l'espace entre vos jalons et les leurs est réservé comme un marché pour converser librement, pour troquer et trafiquer. Quand vous vous rendez là, vous ne devez point porter vos armes avec vous, et, pour eux, quand ils viennent sur ce terrain, ils laissent près de leurs pieux leurs zagaies et leurs lances, et s'avancent désarmés. Mais si quelque violence leur est faite, si par là la trêve est rompue, ils s'élancent aux pieux, saisissent leurs armes, et alors adieu la paix.

Il advint un soir où nous étions au rivage que

les habitants descendirent vers nous en plus grand nombre que de coutume, mais tous affables et bienveillants. Ils nous apportèrent plusieurs sortes de provisions, pour lesquelles nous leur donnâmes quelques babioles que nous avions; leurs femmes nous apportèrent aussi du lait, des racines et différentes choses pour nous très-acceptables, et tout demeura paisible. Nous fîmes une petite tente ou hutte avec quelques branches d'arbres pour passer la nuit à terre.

Je ne sais à quelle occasion, mais je ne me sentis pas si satisfait de coucher à terre que les autres; et, le canot se tenant à l'ancre à environ un jet de pierre de la rive, avec deux hommes pour le garder, j'ordonnai à l'un d'eux de mettre pied à terre; puis, ayant cueilli quelques branches d'arbres pour nous couvrir aussi dans la barque, j'étendis la voile dans le fond et passai la nuit à bord sous l'abri de ces rameaux.

A deux heures du matin environ, nous entendîmes un de nos hommes faire grand bruit sur le rivage, nous criant, au nom de Dieu, d'amener l'esquif et de venir à leur secours, car ils allaient être tous assassinés. Au même instant, j'entendis la détonation de cinq mousquets (c'était le nombre des armes que se trouvaient avoir nos compagnons), et cela à trois reprises. Les naturels de ce pays, à ce qu'il paraît, ne s'effrayent pas aussi

aisément des coups de feu que les sauvages d'Amérique auxquels j'avais eu affaire.

Ignorant la cause de ce tumulte, mais arraché subitement à mon sommeil, je fis avancer l'esquif, et je résolus, armés de trois fusils que nous avions à bord, de débarquer et de secourir notre monde.

Nous aurions bientôt gagné le rivage ; mais nos gens étaient en si grande hâte qu'arrivés au bord de l'eau ils plongèrent pour atteindre vitement la barque : trois où quatre cents hommes les poursuivaient. Eux n'étaient que neuf en tout : cinq seulement avaient des fusils ; les autres, à vrai dire, portaient bien des pistolets et des sabres, mais ils ne leur avaient pas servi à grand'chose.

Nous en recueillîmes sept avec assez de peine, trois d'entre eux étant grièvement blessés. Le pire de tout, c'est que, tandis que nous étions arrêtés pour les prendre à bord, nous nous trouvions exposés au même danger qu'ils avaient essuyé à terre. Les naturels faisaient pleuvoir sur nous une telle grêle de flèches que nous fûmes obligés de barricader un des côtés de la barque avec des bancs et deux ou trois planches détachées qu'à notre grande satisfaction, par un pur hasard, ou plutôt providentiellement, nous trouvâmes dans l'esquif.

Toutefois, ils étaient, ce semble, tellement adroits tireurs que, s'il eût fait jour et qu'ils eussent pu

apercevoir la moindre partie de notre corps, ils auraient été sûrs de nous. A la clarté de la lune on les entrevoyait, et, comme du rivage où ils étaient arrêtés ils nous lançaient des zagaies et des flèches, ayant rechargé nos armes, nous leur envoyâmes une fusillade que nous jugeâmes avoir fait merveille aux cris que jetèrent quelques-uns d'eux. Néanmoins, ils demeurèrent rangés en bataille sur la grève jusqu'à la pointe du jour, sans doute (nous le supposâmes) pour être à même de nous mieux ajuster.

Nous gardâmes aussi la même position, ne sachant comment faire pour lever l'ancre et mettre notre voile au vent, parce qu'il nous eût fallu pour cela nous tenir debout dans le bateau, et qu'alors ils auraient été aussi certains de nous frapper que nous le serions d'atteindre avec de la cendrée un oiseau perché sur un arbre. Nous adressâmes des signaux de détresse au navire, et, quoiqu'il fût mouillé à une lieue, entendant notre mousquetade, et, à l'aide de longues-vues, découvrant dans quelle attitude nous étions et que nous faisions feu sur le rivage, mon neveu nous comprit de reste. Levant l'ancre en toute hâte, il fit avancer le vaisseau aussi près de terre que possible, puis, pour nous secourir, nous dépêcha une autre embarcation montée par dix hommes. Nous leur criâmes de ne point trop s'approcher, en leur faisant connaître

notre situation. Nonobstant, ils s'avancèrent fort près de nous; puis l'un d'eux, prenant à la main le bout d'une amarre et gardant toujours notre esquif entre lui et l'ennemi, si bien qu'il ne pouvait parfaitement l'apercevoir, gagna notre bord à la nage et y attacha l'amarre. Sur ce, nous filâmes par le bout notre petit câble, et, abandonnant notre ancre, nous fûmes remorqués hors de la portée des flèches. Nous, durant toute cette opération, nous demeurâmes cachés derrière la barricade que nous avions faite.

Sitôt que nous n'offusquâmes plus le navire, afin de présenter le flanc aux ennemis, il prolongea la côte et leur envoya une bordée chargée de morceaux de fer et de plomb, de balles et autre mitraille, sans compter les boulets, laquelle fit parmi eux un terrible ravage.

Quand nous fûmes rentrés à bord et hors de danger, nous recherchâmes tout à loisir la cause de cette bagarre; et notre subrécargue, qui souvent avait visité ces parages, me mit sur la voie. « Je suis sûr, dit-il, que les habitants ne nous auraient point touchés après une trêve conclue si nous n'avions rien fait pour les y provoquer. » Enfin il nous revint qu'une vieille femme était venue pour nous vendre du lait et l'avait apporté dans l'espace libre entre nos pieux, accompagnée d'une jeune fille qui nous apportait aussi des herbes et des ra-

cines. Tandis que la vieille (était-ce ou non la mère de la jeune personne, nous l'ignorions) débitait son laitage, un de nos hommes avait voulu prendre quelque grossière privauté avec la jeune Malgache, de quoi la vieille avait fait grand bruit. Néanmoins, le matelot n'avait pas voulu lâcher sa capture, et l'avait entraînée hors de la vue de la vieille sous les arbres; il faisait presque nuit. La vieille femme s'était donc en allée sans elle, et sans doute, on le suppose, ayant par ses clameurs ameuté le peuple, en trois ou quatre heures toute cette grande armée s'était rassemblée contre nous. Nous l'avions échappé belle.

Un des nôtres avait été tué d'un coup de lance dès le commencement de l'attaque, comme il sortait de la hutte que nous avions dressée; les autres s'étaient sauvés tous, hormis le drille qui était la cause de tout le méchef, et qui paya bien cher sa noire maîtresse : nous ne pûmes de quelque temps savoir ce qu'il était devenu. Nous demeurâmes encore sur la côte pendant deux jours, bien que le vent donnât, et nous lui fîmes des signaux, et notre chaloupe côtoya et recôtoya le rivage l'espace de plusieurs lieues, mais en vain. Nous nous vîmes donc dans la nécessité de l'abandonner. Après tout, si lui seul eût souffert de sa faute, ce n'eût pas été grand dommage.

Je ne pus cependant me décider à partir sans

m'aventurer une fois encore à terre, pour voir s'il ne serait pas possible d'apprendre quelque chose sur lui et les autres. Ce fut la troisième nuit après l'action que j'eus un vif désir d'en venir à connaître, s'il était possible, par n'importe le moyen, quel dégât nous avions fait et quel jeu se jouait du côté des Indiens. J'eus soin de me mettre en campagne durant l'obscurité, de peur d'une nouvelle attaque; mais j'aurais dû aussi m'assurer que les hommes qui m'accompagnaient étaient bien sous mon commandement avant de m'engager dans une entreprise si hasardeuse et si dangereuse, comme inconsidérément je fis.

Nous nous adjoignîmes, le subrécargue et moi, vingt compagnons des plus hardis, et nous débarquâmes deux heures avant minuit au même endroit où les Indiens s'étaient rangés en bataille l'autre soir. J'abordai là parce que mon dessein, comme je l'ai dit, était surtout de voir s'ils avaient levé le camp et s'ils n'avaient pas laissé derrière eux quelques traces du dommage que nous leur avions fait. Je pensais que, s'il nous était possible d'en surprendre un ou deux, nous pourrions peut-être ravoir notre homme en échange.

Nous mîmes pied à terre sans bruit, et nous divisâmes notre monde en deux bandes. Le bosseman en commandait une et moi l'autre. Nous n'entendîmes ni ne vîmes personne bouger quand nous

opérâmes notre descente; nous poussâmes donc en avant vers le lieu du combat, gardant quelque distance entre nos deux bataillons. De prime abord nous n'aperçûmes rien : il faisait très-noir; mais peu après notre maître d'équipage, qui conduisait l'avant-garde, broncha et tomba sur un cadavre. Là-dessus tous firent halte, et, jugeant par cette circonstance qu'ils se trouvaient à la place même où les Indiens avaient pris position, ils attendirent mon arrivée. Alors nous résolûmes de demeurer là jusqu'à ce que, à la lueur de la lune, qui devait monter à l'horizon avant une heure, nous pussions reconnaître la perte que nous leur avions fait essuyer. Nous comptâmes trente-deux corps restés sur la place, dont deux n'étaient pas tout à fait morts. Les uns avaient un bras de moins, les autres une jambe, un autre la tête. Les blessés, à ce que nous supposâmes, avaient été enlevés.

Quand, à mon sens, nous eûmes fait une complète découverte de tout ce que nous pouvions espérer connaître, je me disposai à retourner à bord; mais le maître d'équipage et sa bande me firent savoir qu'ils étaient déterminés à faire une visite à la ville indienne où ces chiens, comme ils les appelaient, faisaient leur demeure, et me prièrent de venir avec eux. S'ils pouvaient y pénétrer, comme ils se l'imaginaient, ils ne doutaient pas, disaient-ils, de faire un riche butin, et peut-être d'y re-

trouver Thomas Jeffrys (c'était le nom de l'homme que nous avions perdu).

S'ils m'avaient envoyé demander la permission d'y aller, je sais quelle eût été ma réponse; je leur eusse intimé l'ordre sur-le-champ de retourner à bord, car ce n'était point à nous à courir à de pareils hasards, nous qui avions un navire et son chargement sous notre responsabilité, et à accomplir un voyage qui reposait totalement sur la vie de l'équipage. Mais comme ils me firent dire qu'ils étaient résolus à partir, et seulement demandèrent à moi et à mon escouade de les accompagner, je refusai net, et je me levai (car j'étais assis à terre) pour regagner l'embarcation. Un ou deux de mes hommes se mirent alors à m'importuner pour que je prisse part à l'expédition, et, comme je m'y refusais toujours positivement, ils commencèrent à murmurer et à dire qu'ils n'étaient point sous mes ordres et qu'ils voulaient marcher. « Viens, Jack, dit l'un d'eux; veux-tu venir avec moi? Sinon j'irai tout seul. » Jack répondit qu'il voulait bien; un autre le suivit, puis un autre.

Bref, tous me laissèrent, excepté un auquel, non sans beaucoup de difficultés, je persuadai de rester. Ainsi le subrécargue et moi, et cet homme, nous regagnâmes la chaloupe où, leur dîmes-nous, nous allions les attendre et veiller pour recueillir ceux d'entre eux qui pourraient s'en tirer : « car,

leur répétai-je, c'est une mauvaise chose que vous allez faire, et je redoute que la plupart de vous ne subissent le sort de Thomas Jeffrys. »

Ils me répondirent, en vrais marins, qu'ils gageaient d'en revenir, qu'ils se tiendraient sur leur garde, *et cætera;* et ils partirent. Je les conjurai de prendre en considération le navire et la traversée; je leur représentai que leur vie ne leur appartenait pas, qu'elle était en quelque sorte incorporée au voyage; que, s'il leur mésarrivait, le vaisseau serait perdu faute de leur assistance, et qu'ils seraient sans excuse devant Dieu et devant les hommes. Je leur dis bien des choses encore sur cet article, mais c'était comme si j'eusse parlé au grand mât du navire. Cette incursion leur avait tourné la tête; seulement ils me donnèrent de bonnes paroles, me prièrent de ne pas me fâcher, m'assurèrent qu'ils seraient prudents, et que, sans aucun doute, ils seraient de retour dans une heure au plus tard, car le village indien, disaient-ils, n'était pas à plus d'un demi-mille au delà. Ils n'en marchèrent pas moins deux milles et plus avant d'y arriver.

Ils partirent donc, comme on l'a vu plus haut, et, quoique ce fût une entreprise désespérée et telle que des fous seuls s'y pouvaient jeter, toutefois (c'est justice à leur rendre) ils s'y prirent aussi prudemment que hardiment. Ils étaient galamment

armés, tout de bon, car chaque homme avait un fusil ou un mousquet, une baïonnette et un pistolet. Quelques-uns portaient de gros poignards, d'autres des coutelas, et le maître d'équipage ainsi que deux autres brandissaient des haches d'armes. Outre tout cela, ils étaient munis de treize grenades. Jamais au monde compagnons plus téméraires et mieux pourvus ne partirent pour un mauvais coup.

En partant, leur principal dessein était le pillage : ils se promettaient beaucoup de trouver de l'or; mais une circonstance qu'aucun d'eux n'avait prévue les remplit du feu de la vengeance et fit d'eux tous des démons. Quand ils arrivèrent aux quelques maisons indiennes qu'ils avaient prises pour la ville, et qui n'étaient pas éloignées de plus d'un demi-mille, grand fut leur désappointement, car il y avait là tout au plus douze ou treize cases; et où était la ville et quelle était son importance, ils ne le savaient. Ils se consultèrent donc sur ce qu'ils devaient faire, et demeurèrent quelque temps sans pouvoir rien résoudre. S'ils tombaient sur ces habitants, il fallait leur couper la gorge à tous; pourtant il y avait dix à parier contre un que quelqu'un d'entre eux s'échapperait à la faveur de la nuit, bien que la lune fût levée, et, si un seul s'échappait, qu'il s'enfuirait pour donner l'alerte à toute la ville, de sorte qu'ils

se verraient une armée entière sur les bras. D'autre part, s'ils passaient outre et laissaient ces habitants en paix (car ils étaient tous plongés dans le sommeil), ils ne savaient par quel chemin chercher la ville.

Cependant, ce dernier cas leur semblant le meilleur, ils se déterminèrent à laisser intactes ces habitations et à se mettre en quête de la ville comme ils pourraient. Après avoir fait un bout de chemin, ils trouvèrent une vache attachée à un arbre, et sur-le-champ il leur vint à l'idée qu'elle pourrait leur être un bon guide. « Sûrement, se disaient-ils, cette vache appartient au village que nous cherchons ou au hameau que nous laissons, et, en la déliant, nous verrons de quel côté elle ira. Si elle retourne en arrière, tant pis; mais, si elle marche en avant, nous n'aurons qu'à la suivre. » Ils coupèrent donc la corde, faite de glaïeuls tortillés, et la vache partit devant. Bref, cette vache les conduisit directement au village, qui, d'après leur rapport, se composait de plus de deux cents maisons ou cabanes. Dans quelques-unes plusieurs familles vivaient ensemble.

Là régnaient partout le silence et cette sécurité profonde que pouvait goûter dans le sommeil une contrée qui n'avait jamais vu pareil ennemi. Pour aviser à ce qu'ils devaient faire, ils tinrent de nouveau conseil, et, bref, ils se déterminèrent à se di-

viser en trois bandes et à mettre le feu à trois maisons sur trois différents points du village; puis, à mesure que les habitants sortiraient, de s'en saisir et de les garrotter. Si quelqu'un résistait, il n'est pas besoin de demander ce qu'ils pensaient lui faire. Enfin ils devaient fouiller le reste des maisons et se livrer au pillage. Toutefois il était convenu que sans bruit on traverserait d'abord le village pour reconnaître son étendue et voir si l'on pouvait ou non tenter l'aventure.

La ronde faite, ils se résolurent à hasarder le coup en désespérés ; mais, tandis qu'ils s'excitaient l'un l'autre à la besogne, trois d'entre eux, qui étaient un peu plus en avant, se mirent à appeler, disant qu'ils avaient trouvé Thomas Jeffrys. Tous accoururent, et ce n'était que trop vrai, car là ils trouvèrent le pauvre garçon pendu tout nu par un bras et la gorge coupée. Près de l'arbre patibulaire, il y avait une maison où ils entrevirent seize ou dix-sept des principaux Indiens qui précédemment avaient pris part au combat contre nous, et dont deux ou trois avaient reçu des coups de feu. Nos hommes s'aperçurent bien que les gens de cette demeure étaient éveillés et se parlaient l'un l'autre, mais ils ne purent savoir quel était leur nombre.

La vue de leur pauvre camarade massacré les transporta tellement de rage qu'ils jurèrent tous

de le venger, et que pas un Indien qui tomberait sous leurs mains n'aurait quartier. Ils se mirent à l'œuvre sur-le-champ, toutefois moins follement qu'on eût pu l'attendre de leur fureur. Leur premier mouvement fut de se mettre en quête de choses aisément inflammables; mais, après un instant de recherche, ils s'aperçurent qu'ils n'en avaient que faire, car la plupart des maisons étaient basses et couvertes de glaïeuls et de joncs, dont la contrée est pleine. Ils firent donc alors des artifices en humectant un peu de poudre dans la paume de leur main, et au bout d'un quart d'heure le village brûlait en quatre ou cinq endroits, et particulièrement cette habitation où les Indiens ne s'étaient pas couchés. Aussitôt que l'incendie éclata, ces pauvres misérables commencèrent à s'élancer dehors pour sauver leur vie; mais ils trouvaient leur sort dans cette tentative, là, au seuil de la porte où ils étaient repoussés. Le maître d'équipage lui-même en pourfendit un ou deux avec sa hache d'armes. Comme la case était grande et remplie d'Indiens, le drôle ne se soucia pas d'y entrer; mais il demanda et jeta au milieu d'eux une grenade qui d'abord les effraya; puis, quand elle éclata, elle fit un tel ravage parmi eux qu'ils poussèrent des hurlements horribles.

Bref, la plupart des infortunés qui se trouvaient

dans l'entrée de la hutte furent tués ou blessés par cette grenade, hormis deux ou trois qui se précipitèrent à la porte, que gardaient le maître d'équipage et deux autres compagnons, avec la baïonnette au bout du fusil, pour dépêcher tous ceux qui prendraient ce chemin. Il y avait un autre logement dans la maison où le prince ou roi, n'importe, et quelques autres, se trouvaient. Là, on les retint jusqu'à ce que l'habitation, qui pour lors était toute en flammes, croula sur eux. Ils furent étouffés ou brûlés tous ensemble.

Tout ceci durant, nos gens n'avaient pas lâché un coup de fusil, de peur d'éveiller les Indiens avant que de pouvoir s'en rendre maîtres; mais le feu ne tarda pas à les arracher au sommeil, et mes drôles cherchèrent alors à se tenir ensemble bien en corps : car l'incendie devenait si violent, toutes les maisons étant faites de matières légères et combustibles, qu'ils pouvaient à peine passer au milieu des rues; et leur affaire était pourtant de suivre le feu pour consommer leur extermination.

Au fur et à mesure que l'embrasement chassait les habitants de ces demeures brûlantes, ou que l'effroi les arrachait de celles encore préservées, nos lurons, qui les attendaient au seuil de la porte, les assommaient en s'appelant et en se criant réciproquement de se souvenir de Thomas Jeffrys.

Tandis que ceci se passait, je dois confesser

que j'étais fort inquiet, surtout quand je vis les flammes du village embrasé, qui, parce qu'il était nuit, me semblaient tout près de moi.

A ce spectacle, mon neveu le capitaine, que ses hommes réveillèrent aussi, ne fut guère plus tranquille, ne sachant ce dont il s'agissait et dans quel danger j'étais, surtout quand il entendit les coups de fusil : car nos aventuriers commençaient alors à faire usage de leurs armes à feu. Mille pensées sur mon sort et celui du subrécargue et sur nous tous oppressaient son âme, et enfin, quoiqu'il lui restât peu de monde disponible, ignorant dans quel mauvais cas nous pouvions être, il prit l'autre embarcation et vint me trouver à terre à la tête de treize hommes.

Grande fut sa surprise de nous voir, le subrécargue et moi, dans la chaloupe, seulement avec deux matelots, dont l'un y avait été laissé pour sa garde; et, bien qu'enchanté de nous retrouver en bon point, comme nous il séchait d'impatience de connaître ce qui se passait, car le bruit continuait et la flamme croissait. J'avoue qu'il eût été bien impossible à tout homme au monde de réprimer sa curiosité de savoir ce qu'il était advenu, ou son inquiétude sur le sort des absents. Bref, le capitaine me dit qu'il voulait aller au secours de ses hommes, arrive qui plante. Je lui représentai, comme je l'avais déjà fait à nos aventuriers, la

sûreté du navire, les dangers du voyage, l'intérêt des armateurs et des négociants, *et cætera,* et lui déclarai que je voulais partir, moi et deux hommes seulement, pour voir si nous pourrions, à distance, apprendre quelque chose de l'événement et revenir le lui dire.

J'eus autant de succès auprès de mon neveu que j'en avais eu précédemment auprès des autres : « Non, non, j'irai, répondit-il; seulement je regrette d'avoir laissé plus de dix hommes à bord, car je ne puis penser à laisser périr ces braves faute de secours. J'aimerais mieux perdre le navire, le voyage, et ma vie, et tout!... » Il partit donc.

Alors il ne me fut pas plus possible de rester en arrière qu'il ne m'avait été possible de les dissuader de partir. Pour couper court, le capitaine ordonna à deux matelots de retourner au navire avec la pinace, laissant la chaloupe à l'ancre, et de ramener encore douze hommes. Une fois arrivés, six devaient garder les deux embarcations, et les six autres venir nous rejoindre. Ainsi, seize hommes seulement devaient demeurer à bord, car l'équipage entier ne se composait que de soixante-cinq hommes, dont deux avaient péri dans la première échauffourée.

Nous nous mîmes en marche; à peine, comme on peut le croire, sentions-nous la terre que nous foulions, et, guidés par la flamme, à travers champs

nous allâmes droit au lieu de l'incendie. Si le bruit des fusillades nous avait surpris d'abord, les cris des pauvres Indiens nous remuèrent bien autrement et nous remplirent d'horreur. Je le confesse, je n'avais jamais assisté au sac d'une cité ni à la prise d'assaut d'une ville. J'avais bien entendu dire qu'Olivier Cromwell, après avoir pris Drogheda en Irlande, y avait fait massacrer hommes, femmes et enfants; j'avais bien ouï raconter que le comte de Tilly, au saccagement de la ville de Magdebourg, avait fait égorger vingt-deux mille personnes de tout sexe; mais jusqu'alors je ne m'étais jamais fait une idée de la chose même, et je ne saurais ni la décrire ni rendre l'horreur qui s'empara de nos esprits.

Néanmoins nous avancions toujours, et enfin nous atteignîmes le village, sans pouvoir toutefois pénétrer dans les rues, à cause du feu. Le premier objet qui s'offrit à nos regards, ce fut les ruines d'une maison ou d'une hutte, ou plutôt ses cendres, car elle était consumée. Tout auprès, éclairés en plein par l'incendie, gisaient quatre hommes et trois femmes tués, et nous eûmes lieu de croire qu'un ou deux autres cadavres étaient ensevelis parmi les décombres en feu.

En un mot, nous trouvâmes partout les traces d'une rage si barbare et d'une fureur si au delà de tout ce qui est humain que nous ne pûmes

croire que nos gens fussent coupables de telles atrocités, ou, s'ils en étaient les auteurs, nous pensâmes que tous avaient mérité la mort la plus cruelle. Mais ce n'était pas tout : nous vîmes l'incendie s'étendre, et, comme les cris croissaient à mesure que l'incendie croissait, nous tombâmes dans la dernière consternation. Nous nous avançâmes un peu, et nous apercûmes, à notre grand étonnement, trois femmes nues, poussant d'horribles cris et fuyant comme si elles avaient des ailes; puis, derrière elles, dans la même épouvante et la même terreur, seize ou dix-sept naturels poursuivis (je ne saurais les mieux nommer) par trois de nos bouchers anglais, qui, ne pouvant les atteindre, leur envoyèrent une décharge. Un pauvre diable, frappé d'une balle, fut renversé sous nos yeux. Quand ces Indiens nous virent, croyant que nous étions des ennemis et que nous voulions les égorger comme ceux qui leur donnaient la chasse, ils jetèrent un cri horrible, surtout les femmes, et deux d'entre eux tombèrent par terre comme morts d'effroi.

A ce spectacle, j'eus le cœur navré, mon sang se glaça dans mes veines, et je crois que, si les trois matelots anglais qui les poursuivaient se fussent approchés, je les aurais fait tuer par notre monde. Nous essayâmes de faire connaître à ces pauvres fuyards que nous ne voulions point leur faire de

mal, et aussitôt ils accoururent et se jetèrent à nos genoux, levant les mains et se lamentant piteusement pour que nous leur sauvions la vie. Leur ayant donné à entendre que c'était là notre intention, tous vinrent pêle-mêle derrière nous se ranger sous notre protection. Je laissai mes hommes assemblés, et je leur recommandai de ne frapper personne, mais, s'il était possible, de se saisir de quelqu'un de nos gens pour voir de quel démon ils étaient possédés, ce qu'ils espéraient faire, et, bref, de leur enjoindre de se retirer, en leur assurant que, s'ils demeuraient jusqu'au jour, ils auraient une centaine de mille hommes à leurs trousses. Je les laissai, dis-je, et, prenant seulement avec moi deux de nos marins, je m'en allai parmi les fuyards. Là, quel triste spectacle m'attendait! Quelques-uns s'étaient horriblement rôti les pieds en passant et courant à travers le feu; d'autres avaient les mains brûlées; une des femmes était tombée dans les flammes et avait été presque mortellement grillée avant de pouvoir s'en arracher; deux ou trois hommes avaient eu, dans leur fuite, le dos et les cuisses tailladés par nos gens; un autre enfin avait reçu une balle dans le corps, et mourut tandis que j'étais là.

J'aurais bien désiré connaître quelle avait été la cause de tout ceci; mais je ne pus comprendre un mot de ce qu'ils me dirent. A leurs signes, toute-

fois, je m'aperçus qu'ils n'en savaient rien eux-mêmes. Cet abominable attentat me transperça tellement le cœur que, ne pouvant tenir là plus longtemps, je retournai vers nos compagnons. Je leur faisais part de ma résolution et leur commandais de me suivre, quand tout à coup s'avancèrent quatre de nos matamores, avec le maître d'équipage à leur tête, courant, tout couverts de sang et de poussière, sur des monceaux de corps qu'ils avaient tués, comme s'ils cherchaient encore du monde à massacrer. Nos hommes les appelèrent de toutes leurs forces; un d'eux, non sans beaucoup de peine, parvint à s'en faire entendre : ils reconnurent qui nous étions et s'approchèrent de nous.

Sitôt que le maître d'équipage nous vit, il poussa comme un cri de triomphe, pensant qu'il lui arrivait du renfort, et, sans plus écouter : « Capitaine, s'écria-t-il, noble capitaine, que je suis aise que vous soyez venu! Nous n'en avons pas encore à moitié fini. Les plats gueux! les chiens d'enfer! je veux en tuer autant que le pauvre Tom a de cheveux sur la tête. Nous avons juré de n'en épargner aucun; nous voulons extirper cette race de la terre! » Et il se reprit à courir, pantelant, hors d'haleine, sans nous donner le temps de lui dire un mot.

Enfin, élevant la voix pour lui imposer un peu silence : « Chien sanguinaire! lui criai-je, qu'allez-vous faire? Je vous défends de toucher à une seule

de ces créatures, sous peine de la vie. Je vous ordonne, sur votre tête, de mettre fin à cette tuerie et de rester ici, sinon vous êtes mort.

— Tudieu ! Sir, dit-il, savez-vous ce que vous faites et ce qu'ils ont fait ? Si vous voulez savoir la raison de ce que nous avons fait, nous, venez ici. » Et, sur ce, il me montra le pauvre Tom pendu à un arbre et la gorge coupée.

J'avoue qu'à cet aspect je fus irrité moi-même, et qu'en toute autre occasion j'eusse été fort exaspéré ; mais je pensai que déjà ils n'avaient porté que trop loin leur rage, et je me rappelai les paroles de Jacob à ses fils Siméon et Lévi : *Maudite soit leur colère, car elle a été féroce, et leur vengeance, car elle a été cruelle !* Or une nouvelle besogne me tomba alors sur les bras, car, lorsque les marins qui me suivaient eurent jeté les yeux sur ce triste spectacle, ainsi que moi, j'eus autant de peine à les retenir que j'en avais eu avec les autres. Bien plus, mon neveu le capitaine se rangea de leur côté, et me dit de façon à ce qu'ils l'entendissent qu'ils redoutaient seulement que nos hommes ne fussent écrasés par le nombre ; mais, quant aux habitants, qu'ils méritaient tous la mort, car tous avaient trempé dans le meurtre du pauvre matelot et devaient être traités comme des assassins. A ces mots, huit de mes hommes, avec le maître d'équipage et sa bande, s'enfuirent pour achever leur sanglant

ouvrage ; et moi, puisqu'il était tout à fait hors de mon pouvoir de les retenir, je me retirai morne et pensif : je ne pouvais supporter la vue, encore moins les cris et les gémissements des pauvres misérables qui tombaient entre leurs mains.

Personne ne me suivit, hors le subrécargue et deux hommes, et avec eux seuls je retournai vers nos embarcations. C'était une grande folie à moi, je l'avoue, de m'en aller ainsi : car il commençait à faire jour, et l'alarme s'était répandue dans le pays. Environ trente ou quarante hommes armés de lances et d'arcs campaient à ce petit hameau de douze ou treize cabanes dont il a été question déjà ; mais, par bonheur, j'évitai cette place et je gagnai directement la côte. Quand j'arrivai au rivage, il faisait grand jour. Je pris immédiatement la pinace et je me rendis à bord, puis je la renvoyai pour secourir nos hommes, le cas advenant.

Je remarquai, à peu près vers le temps où j'accostai le navire, que le feu était presque éteint et le bruit apaisé ; mais, environ une demi-heure après que j'étais à bord, j'entendis une salve de mousqueterie et je vis une grande fumée : c'étaient, comme je l'appris plus tard, nos hommes qui, chemin faisant, assaillaient les quarante Indiens postés au petit hameau. Ils en tuèrent seize ou dix-sept et brûlèrent toutes les maisons, mais ils ne touchèrent point aux femmes ni aux enfants.

Au moment où la pinace regagnait le rivage, nos aventuriers commencèrent à reparaître : ils arrivaient petit à petit, non plus en deux corps et en ordre comme ils étaient partis, mais pêle-mêle, mais à la débandade, de telle façon qu'une poignée d'hommes résolus auraient pu leur couper à tous la retraite.

Mais ils avaient jeté l'épouvante dans tout le pays. Les naturels étaient si consternés, si atterrés, qu'une centaine d'entre eux, je crois, auraient fui seulement à l'aspect de cinq des nôtres. Dans toute cette terrible action, il n'y eut pas un homme qui fît une belle défense. Surpris tout à la fois par l'incendie et l'attaque soudaine de nos gens au milieu de l'obscurité, ils étaient si éperdus qu'ils ne savaient que devenir. S'ils fuyaient d'un côté, ils rencontraient un parti ; s'ils reculaient, un autre : partout la mort. Quant à nos marins, pas un n'attrapa la moindre blessure, hors un homme qui se foula le pied, et un autre qui eut une main assez grièvement brûlée.

J'étais fort irrité contre mon neveu le capitaine, et au fait intérieurement contre tous les hommes du bord, mais surtout contre lui, non-seulement parce qu'il avait forfait à son devoir comme commandant du navire, responsable du voyage, mais encore parce qu'il avait plutôt attisé qu'amorti la rage de son équipage dans cette sanguinaire et cruelle

entreprise. Mon neveu me répondit très-respectueusement, et me dit qu'à la vue du cadavre du pauvre matelot, massacré d'une façon si féroce et si barbare, il n'avait pas été maître de lui-même et n'avait pu maîtriser sa colère. Il avoua qu'il n'aurait pas dû agir ainsi comme capitaine du navire, mais, comme il était homme, que la nature l'avait remué et qu'il n'avait pu prévaloir sur elle. Quant aux autres, ils ne m'étaient soumis aucunement, et ils ne le savaient que trop : aussi firent-ils peu de compte de mon blâme.

Le lendemain, nous mîmes à la voile. Nous n'apprîmes donc rien de plus. Nos hommes n'étaient pas d'accord sur le nombre des gens qu'ils avaient tués : les uns disaient une chose, les autres une autre ; mais, selon le plus admissible de tous leurs récits, ils avaient bien expédié environ cent cinquante personnes, hommes, femmes et enfants, et n'avaient pas laissé une habitation debout dans le village.

Quant au pauvre Thomas Jeffrys, comme il était bien mort) car on lui avait coupé la gorge si profondément que sa tête était presque décollée), ce n'eût pas été la peine de l'emporter. Ils le laissèrent donc où ils l'avaient trouvé; seulement ils le descendirent de l'arbre où il était pendu par un bras.

Quelque juste que semblât cette action à nos marins, je n'en demeurai pas moins là-dessus en opposition ouverte avec eux, et toujours depuis je

leur disais que Dieu maudirait notre voyage : car je ne voyais dans le sang qu'ils avaient fait couler durant cette nuit qu'un meurtre qui pesait sur eux. Il est vrai que les Indiens avaient tué Thomas Jeffrys; mais Thomas Jeffrys avait été l'agresseur, il avait rompu la trêve, et il avait violé ou débauché une de leurs jeunes filles qui était venue à notre camp innocemment et sur la foi des traités.

A bord, le maître d'équipage défendit sa cause par la suite. Il disait qu'à la vérité nous semblions avoir rompu la trêve, mais qu'il n'en était rien ; que la guerre avait été allumée la nuit auparavant par les naturels eux-mêmes, qui avaient tiré sur nous et avaient tué un de nos marins sans aucune provocation ; que, puisque nous avions été en droit de les combattre, nous avions bien pu aussi être en droit de nous faire justice d'une façon extraordinaire ; que ce n'était pas une raison, parce que le pauvre Tom avait pris quelques libertés avec une jeune Malgache, pour l'assassiner et d'une manière si atroce ; enfin, qu'ils n'avaient rien fait que de juste, et qui, selon les lois de Dieu, ne fût à faire aux meurtriers.

On va penser sans doute qu'après cet événement nous nous donnâmes de garde de nous aventurer à terre parmi les païens et les barbares ; mais point du tout : les hommes ne deviennent sages qu'à leurs propres dépens, et toujours l'expérience semble

leur être d'autant plus profitable qu'elle est plus chèrement achetée.

Nous étions alors destinés pour le golfe Persique, et de là pour la côte de Coromandel, en touchant seulement à Surate; mais le principal dessein de notre subrécargue l'appelait dans la baie du Bengale, d'où, s'il manquait l'affaire pour laquelle il avait mission, il devait aller à la Chine, et revenir à la côte en s'en retournant.

Le premier désastre qui fondit sur nous, ce fut dans le golfe Persique, où, s'étant aventurés à terre sur la côte arabique du golfe, cinq de nos hommes furent environnés par les Arabes et tous tués ou emmenés en esclavage. Le reste des matelots montant l'embarcation n'avait pas été à même de les délivrer et n'avait eu que le temps de regagner la chaloupe.

Je plantai alors au nez de nos gens la juste rétribution du Ciel en ce cas; mais le maître d'équipage me répondit avec chaleur que j'allais trop loin dans mes censures, que je ne saurais appuyer d'aucun passage des Écritures; et il s'en référa au chapitre XIII de saint Luc, verset 4, où notre Sauveur donne à entendre que ceux sur lesquels la tour de Siloé tomba n'étaient pas plus coupables que les autres Galiléens. Mais ce qui me réduisit tout de bon au silence en cette occasion, c'est que pas un des cinq hommes que nous venions de

perdre n'était du nombre de ceux descendus à terre lors du massacre de Madagascar (ainsi toujours l'appelais-je, quoique l'équipage ne pût supporter qu'impatiemment ce mot de *massacre*). Cette dernière circonstance, comme je l'ai dit, me ferma réellement la bouche pour le moment.

Mes sempiternels sermons à ce sujet eurent des conséquences pires que je ne m'y attendais, et le maître d'équipage, qui avait été le chef de l'entreprise, un beau jour vint à moi hardiment, et me dit qu'il trouvait que je remettais bien souvent cette affaire sur le tapis; que je faisais d'injustes réflexions là-dessus, et qu'à cet égard j'en avais fort mal usé avec l'équipage et avec lui-même en particulier; que, comme je n'étais qu'un passager, que je n'avais ni commandement dans le navire, ni intérêt dans le voyage, ils n'étaient pas obligés de supporter tout cela; qu'après tout, qui leur disait que je n'avais pas quelque mauvais dessein en tête, et ne leur susciterais pas un procès quand ils seraient de retour en Angleterre; enfin, que si je ne me déterminais pas à en finir et à ne plus me mêler de lui et de ses affaires, il quitterait le navire, car il ne croyait pas qu'il fût sain de voyager avec moi.

Je l'écoutai assez patiemment jusqu'au bout, puis je lui répliquai qu'il était parfaitement vrai que tout du long je m'étais opposé au *massacre de Madagascar* (car je ne démordais pas de l'appeler ainsi),

et qu'en toute occasion j'en avais parlé fort à mon aise, sans l'avoir en vue lui plus que les autres; qu'à la vérité je n'avais point de commandement dans le navire et n'y exerçais aucune autorité, mais que je prenais la liberté d'exprimer mon opinion sur des choses qui visiblement nous concernaient tous. « Quant à mon intérêt dans le voyage, ajoutai-je, vous n'y entendez goutte... Je suis propriétaire pour une grosse part dans ce navire, et en cette qualité je me crois quelque droit de parler, même plus que je ne l'ai encore fait, sans avoir de compte à rendre ni à vous ni à personne autre. » Je commençais à m'échauffer; il ne me répondit que peu de chose cette fois, et je crus l'affaire terminée. Nous étions alors en rade au Bengale, et, désireux de voir le pays, je me rendis à terre, dans la chaloupe, avec le subrécargue, pour me récréer. Vers le soir, je me préparais à retourner à bord, quand un des matelots s'approcha de moi et me dit qu'il voulait m'épargner la peine [1] de regagner la cha-

---

1. Ici, dans la traduction contemporaine, indigne du beau nom de madame Tastu, se trouve, entre mille autres, cette phrase barbare : « Lorsqu'un des matelots vint à moi, et me dit qu'il voulait *m'éviter la peine...* »

Pardon, on *n'évite* pas une peine à quelqu'un. On *épargne* une peine : c'est un mauvais lieu et une mauvaise traduction qu'on évite. Je l'ai déjà dit, il serait bon, dans un livre destiné à l'éducation de la jeunesse, d'éviter de pareilles incongruités.

loupe, car ils avaient ordre de ne point me ramener à bord. On devine quelle fut ma surprise à cet insolent message. Je demandai au matelot qui l'avait chargé de cette mission près de moi. Il me répondit que c'était le patron de la chaloupe. Je n'en dis pas davantage à ce garçon, mais je lui ordonnai d'aller faire savoir à qui de droit qu'il avait rempli son message et que je n'y avais fait aucune réponse.

J'allai immédiatement retrouver le subrécargue, et je lui contai l'histoire, ajoutant qu'à l'heure même je pressentais qu'une mutinerie devait éclater à bord. Je le suppliai donc de s'y rendre sur-le-champ dans un canot indien pour donner l'éveil au capitaine; mais j'aurais pu me dispenser de cette communication, car, avant même que je lui eusse parlé à terre, le coup était frappé à bord. Le maître d'équipage, le canonnier et le charpentier, et en un mot tous les officiers inférieurs, aussitôt que je fus descendu dans la chaloupe, se réunirent vers le gaillârd d'arrière et demandèrent à parler au capitaine. Là, le maître d'équipage, faisant une longue harangue (car le camarade s'exprimait fort bien) et répétant tout ce qu'il m'avait dit, lui déclara en peu de mots que, puisque je m'en étais allé paisiblement à terre, il leur fâcherait d'user de violence envers moi, ce qu'autrement, si je ne me fusse retiré de moi-même, ils auraient

fait pour m'obliger à m'éloigner. « Capitaine, poursuivit-il, nous croyons donc devoir vous dire que, comme nous nous sommes embarqués pour servir sous vos ordres, notre désir est de les accomplir avec fidélité; mais que, si cet homme ne veut pas quitter le navire, ni vous, capitaine, le contraindre à le quitter, nous abandonnerons tous le bâtiment : nous vous laisserons en route. » Au mot *tous*, il se tourna vers le grand mât, ce qui était, à ce qu'il paraît, le signal convenu entre eux; et là-dessus tous les matelots qui se trouvaient là réunis se mirent à crier : « Oui, tous! tous! »

Mon neveu le capitaine était un homme de cœur et d'une grande présence d'esprit. Quoique surpris assurément à cette incartade, il leur répondit cependant avec calme qu'il examinerait la question, mais qu'il ne pouvait rien décider là-dessus avant de m'en avoir parlé. Pour leur montrer la déraison et l'injustice de la chose, il leur poussa quelques arguments; mais ce fut peine vaine : ils jurèrent devant lui, en se secouant la main à la ronde, qu'ils s'en iraient tous à terre, à moins qu'il ne promît de ne point souffrir que je revinsse à bord du navire.

La clause était dure pour mon neveu, qui sentait toute l'obligation qu'il m'avait, et ne savait comment je prendrais cela. Aussi commença-t-il à leur parler cavalièrement. Il leur dit que j'étais un

des plus considérables intéressés dans ce navire, et qu'en bonne justice il ne pouvait me mettre à la porte de ma propre maison; que ce serait me traiter à peu près à la manière du fameux pirate Kid, qui fomenta une révolte à bord, déposa le capitaine dans une île inhabitée et fit la course avec le navire; qu'ils étaient libres de s'embarquer sur le vaisseau qu'ils voudraient, mais que, si jamais ils reparaissaient en Angleterre, il leur en coûterait cher; que le bâtiment était mien, qu'il ne pouvait m'en chasser, et qu'il aimerait mieux perdre le navire et l'expédition aussi que de me désobliger à ce point: donc, qu'ils pouvaient agir comme bon leur semblait. Toutefois, il voulut aller à terre pour s'entretenir avec moi, et invita le maître d'équipage à le suivre, espérant qu'ils pourraient accommoder l'affaire.

Ils s'opposèrent tous à cette démarche, disant qu'ils ne voulaient plus avoir aucune espèce de rapport avec moi, ni sur terre ni sur mer, et que, si je remettais le pied à bord, ils s'en iraient. « Eh bien! dit le capitaine, si vous êtes tous de cet avis, laissez-moi aller à terre pour causer avec lui. » Il vint donc me trouver avec cette nouvelle, un peu après le message qui m'avait été apporté de la part du patron de la chaloupe du *Cokswain*.

Je fus charmé de revoir mon neveu, je dois l'avouer, dans l'appréhension où j'étais qu'ils ne se

fussent saisis de lui pour mettre à la voile et faire la course avec le navire. Alors j'aurais été jeté dans une contrée lointaine, dénué et sans ressource, et je me serais trouvé dans une condition pire que lorsque j'étais tout seul dans mon île.

Mais heureusement ils n'allèrent pas jusque-là, à ma grande satisfaction ; et quand mon neveu me raconta ce qu'ils lui avaient dit, comment ils avaient juré, en se serrant la main, d'abandonner tous le bâtiment s'il souffrait que je rentrasse à bord, je le priai de ne point se tourmenter de cela, car je désirais rester à terre ; seulement je lui demandai de vouloir bien m'envoyer tous mes effets et de me laisser une somme compétente pour que je fusse à même de regagner l'Angleterre aussi bien que possible.

Ce fut un rude coup pour mon neveu ; mais il n'y avait pas moyen de parer à cela. Il fallait se résigner. Il revint donc à bord du navire, et annonça à ses hommes que son oncle cédait à leur importunité et envoyait chercher ses bagages. Ainsi, tout fut terminé en quelques heures : les mutins retournèrent à leur devoir, et moi je commençai à songer à ce que j'allais devenir.

J'étais seul dans la contrée la plus reculée du monde (je puis bien l'appeler ainsi, car je me trouvais d'environ trois mille lieues par mer plus loin de l'Angleterre que je ne l'avais été dans mon

île); seulement, à dire vrai, il m'était possible de traverser par terre le pays du Grand-Mogol jusqu'à Surate, d'aller de là à Bassora par mer en remontant le golfe Persique, de prendre le chemin des caravanes à travers les déserts de l'Arabie jusqu'à Alep et Scanderoun, puis de là, par mer, de gagner l'Italie, puis enfin de traverser la France. Additionné tout ensemble, ceci équivaudrait au moins au diamètre entier du globe, et, mesuré, je suppose que cela présenterait bien davantage.

Un autre moyen s'offrait encore à moi : c'était celui d'attendre les bâtiments anglais qui se rendent au Bengale, venant d'Achem dans l'île de Sumatra, et de prendre passage à bord de l'un d'eux pour l'Angleterre; mais, comme je n'étais point venu là sous le bon plaisir de la compagnie anglaise des Indes orientales, il devait m'être difficile d'en sortir sans sa permission, à moins d'une grande faveur des capitaines de navire ou des facteurs de la compagnie, et aux uns et aux autres j'étais absolument étranger.

Là, j'eus le singulier plaisir (parlant par antiphrase) de voir le bâtiment mettre à la voile sans moi, traitement que sans doute jamais homme dans ma position n'avait subi, si ce n'est de la part de pirates faisant la course et déposant à terre ceux qui ne tremperaient point dans leur infamie. Ceci, sous tous les rapports, n'y ressemblait pas mal. Toutefois, mon

neveu m'avait laissé deux serviteurs, ou plutôt un compagnon et un serviteur : le premier était le secrétaire du commis aux vivres, qui s'était engagé à me suivre, et le second était son propre domestique. Je pris un bon logement dans la maison d'une dame anglaise, où logeaient plusieurs négociants, quelques Français, deux Italiens, ou plutôt deux juifs, et un Anglais. J'y étais assez bien traité, et, pour qu'il ne fût pas dit que je courais à tout inconsidérément, je demeurai là plus de neuf mois à réfléchir sur le parti que je devais prendre et sur la conduite que je devais tenir. J'avais avec moi des marchandises anglaises de valeur et une somme considérable en argent : mon neveu m'avait remis mille pièces de huit et une lettre de crédit supplémentaire en cas que j'en eusse besoin, afin que je ne pusse être gêné quoi qu'il advînt.

Je trouvai un débit prompt et avantageux de mes marchandises, et, comme je me l'étais primitivement proposé, j'achetai de fort beaux diamants, ce qui me convenait le mieux dans ma situation, parce que je pouvais toujours porter tout mon bien avec moi.





Après un long séjour en ce lieu et bon nombre de projets formés pour mon retour en Angleterre, sans qu'aucun répondît à mon désir, le négociant anglais qui logeait avec moi, et avec lequel j'avais contracté une liaison intime, vint me trouver un matin : « Compatriote, me dit-il, j'ai un projet à vous communiquer. Comme il s'accorde avec mes idées, je crois qu'il doit cadrer avec les vôtres également, quand vous y aurez bien réfléchi.

« Ici nous sommes placés, ajouta-t-il, vous par accident, moi par mon choix, dans une partie du monde fort éloignée de notre patrie; mais c'est une contrée où nous pouvons, nous qui entendons le commerce et les affaires, gagner beaucoup d'argent. Si vous voulez joindre mille livres sterling aux mille livres sterling que je possède, nous louerons ici un bâtiment, le premier qui pourra nous convenir. Vous serez le capitaine, moi je serai le négociant, et nous ferons un voyage de commerce à la Chine. Pourquoi demeurerions-nous tranquilles? Le monde entier est en mouvement, rou-

lant et circulant sans cesse; toutes les créatures de Dieu, les corps célestes et terrestres, sont occupés et diligents : pourquoi serions-nous oisifs? Il n'y a point dans l'univers de fainéants, si ce n'est parmi les hommes : pourquoi grossirions-nous le nombre des fainéants? »

Je goûtai fort cette proposition, surtout parce qu'elle semblait faite avec beaucoup de bon vouloir et d'une manière amicale. Je ne dirai pas que ma situation isolée et détachée me rendait, plus que toute autre situation, propre à embrasser une entreprise commerciale : le négoce n'était pas mon élément; mais je puis bien dire avec vérité que, si le commerce n'était pas mon élément, une vie errante l'était, et jamais proposition d'aller visiter quelque coin du monde que je n'avais point encore vu ne pouvait m'arriver mal à propos.

Il se passa toutefois quelque temps avant que nous eussions pu nous procurer un navire à notre gré, et, quand nous eûmes un navire, il ne fut pas aisé de trouver des marins anglais, c'est-à-dire autant qu'il en fallait pour gouverner le voyage et diriger les matelots que nous prendrions sur les lieux. A la fin cependant nous trouvâmes un lieutenant, un maître d'équipage et un canonnier anglais, un charpentier hollandais, et trois Portugais, matelots du gaillard d'avant. Avec ce monde et

des marins indiens tels quels, nous pensâmes que nous pourrions passer outre.

Il y a tant de voyageurs qui ont écrit l'histoire de leurs voyages et de leurs expéditions dans ces parages qu'il serait pour tout le monde assez insipide de donner une longue relation des lieux où nous allâmes et des peuples qui les habitent. Je laisse cette besogne à d'autres, et je renvoie le lecteur aux journaux des voyageurs anglais, dont beaucoup sont déjà publiés et beaucoup plus encore sont promis chaque jour. C'est assez pour moi de vous dire que nous nous rendîmes d'abord à Achem, dans l'île de Sumatra, puis de là à Siam, où nous échangeâmes quelques-unes de nos marchandises contre de l'opium et de l'arack. Le premier est un article d'un grand prix chez les Chinois, et dont ils avaient faute à cette époque. En un mot, nous allâmes jusqu'à Sung-Kiang; nous fîmes un très-grand voyage; nous demeurâmes huit mois dehors, et nous retournâmes au Bengale. Pour ma part, je fus grandement satisfait de mon entreprise. J'ai remarqué qu'en Angleterre souvent on s'étonne de ce que les officiers que la compagnie envoie aux Indes, et les négociants qui généralement s'y établissent, amassent de si grands biens et quelquefois reviennent riches à soixante, soixante-dix, cent mille livres sterling.

Mais ce n'est pas merveilleux, ou du moins cela

s'explique quand on considère le nombre innombrable de ports et de comptoirs où le commerce est libre, et surtout quand on songe que dans tous ces lieux, ces ports fréquentés par les navires anglais, il se fait constamment des demandes si considérables de tous les produits étrangers que les marchandises qu'on y porte y sont toujours d'une aussi bonne défaite que celles qu'on en exporte.

Bref, nous fîmes un fort bon voyage, et je gagnai tant d'argent dans cette première expédition, et j'acquis de telles notions sur la manière d'en gagner davantage, que, si j'eusse été de vingt ans plus jeune, j'aurais été tenté de me fixer en ce pays et n'aurais pas cherché fortune plus loin. Mais qu'était tout ceci pour un homme qui avait passé la soixantaine, pour un homme bien assez riche, venu dans ces climats lointains plutôt pour obéir à un désir impatient de voir le monde qu'au désir cupide d'y faire grand gain? Et c'est vraiment à bon droit, je pense, que j'appelle ce désir impatient; car c'en était là : quand j'étais chez moi, j'étais impatient de courir, et, quand j'étais à l'étranger, j'étais impatient de revenir chez moi. Je le répète, que m'importait ce gain? Déjà bien assez riche, je n'avais nul désir importun d'accroître mes richesses, et c'est pourquoi les profits de ce voyage me furent choses trop inférieures pour me pousser à de nouvelles entreprises. Il me semblait que dans

cette expédition je n'avais fait aucun lucre, parce que j'étais revenu au lieu d'où j'étais parti, à la maison, en quelque sorte, d'autant que mon œil, comme l'œil dont parle Salomon, n'était jamais rassasié, et que je me sentais de plus en plus désireux de courir et de voir. J'étais venu dans une partie du monde que je n'avais jamais visitée, celle dont plus particulièrement j'avais beaucoup entendu parler, et j'étais résolu à la parcourir autant que possible : après quoi, pensais-je, je pourrais dire que j'avais vu tout ce qui au monde est digne d'être vu.

Mais mon compagnon de voyage et moi nous avions une idée différente. Je ne dis pas cela pour insister sur la mienne, car je reconnais que la sienne était la plus juste et la plus conforme au but d'un négociant, dont toute la sagesse, lorsqu'il est au dehors en opération commerciale, se résume en cela que, pour lui, la chose la meilleure est celle qui peut lui faire gagner le plus d'argent. Mon nouvel ami s'en tenait au positif, et se serait contenté d'aller, comme un cheval de roulier, toujours à la même auberge, au départ et au retour, pourvu, selon sa propre expression, qu'il y pût trouver son compte. Mon idée, au contraire, tout vieux que j'étais, ressemblait fort à celle d'un écolier fantasque et buissonnier qui ne se soucie point de voir une chose deux fois.

Or ce n'était pas tout. J'avais une sorte d'impatience de me rapprocher de chez moi, et cependant pas la moindre résolution arrêtée sur la route à prendre. Durant cette indétermination, mon ami, qui était toujours à la recherche des affaires, me proposa un autre voyage aux îles des épices pour rapporter une cargaison de clous de girofle de Manille ou des environs, lieux où vraiment les Hollandais font tout le commerce, bien qu'ils appartiennent en partie aux Espagnols. Toutefois, nous ne poussâmes pas si loin; nous nous en tînmes seulement à quelques autres places où ils n'ont pas un pouvoir absolu comme ils l'ont à Batavia, Ceylan, *et cætera*. Nous n'avions pas été longs à nous préparer pour cette expédition : la difficulté principale avait été de m'y engager. Cependant, à la fin, rien autre ne s'étant offert, et trouvant qu'après tout rouler et trafiquer avec un profit si grand, et je puis bien dire certain, était chose plus agréable en soi et plus conforme à mon humeur que de rester inactif, ce qui pour moi était une mort, je m'étais déterminé à ce voyage. Nous le fîmes avec un grand succès, et, touchant à Bornéo et à plusieurs autres îles dont je ne puis me remémorer le nom, nous revînmes au bout de cinq mois environ. Nous vendîmes nos épices, qui consistaient principalement en clous de girofle et en noix muscades, à des négociants persans, qui les expédièrent pour

le Golfe. Nous gagnâmes cinq pour un; nous eûmes réellement un bénéfice énorme.

Mon ami, quand nous réglâmes ce compte, me regarda en souriant : « Eh bien! maintenant, me dit-il, insultant aimablement à ma nonchalance, ceci ne vaut-il pas mieux que de trôler çà et là comme un homme désœuvré, et de perdre notre temps à nous ébahir de la sottise et de l'ignorance des paiens? — Vraiment, mon ami, répondis-je, je le crois et commence à me convertir aux principes du négoce; mais, souffrez que je vous le dise en passant, vous ne savez ce dont je suis capable: car, si une bonne fois je surmonte mon indolence et m'embarque résolûment, tout vieux que je suis, je vous harasserai de côté et d'autre par le monde jusqu'à ce que vous n'en puissiez plus; car je prendrai si chaudement l'affaire que je ne vous laisserai point de répit. »

Or, pour couper court à mes spéculations, peu de temps après ceci arriva un bâtiment hollandais venant de Batavia. Ce n'était pas un navire marchand européen, mais un caboteur, du port d'environ deux cents tonneaux. L'équipage, prétendait-on, avait été si malade que le capitaine, n'ayant pas assez de monde pour tenir la mer, s'était vu forcé de relâcher au Bengale; et, comme s'il eût assez gagné d'argent, ou qu'il souhaitât pour d'autres raisons d'aller en Europe, il fit an-

noncer publiquement qu'il désirait vendre son vaisseau. Cet avis me vint aux oreilles avant que mon nouveau partner n'en eût ouï parler, et il me prit grandement envie de faire cette acquisition. J'allai donc le trouver, et je lui en touchai quelques mots. Il réfléchit un moment, car il n'était pas homme à s'empresser; puis, après cette pause, il répondit : « Il est un peu trop gros; mais cependant ayons-le. » En conséquence, tombant d'accord avec le capitaine, nous achetâmes ce navire, le payâmes et en prîmes possession. Ceci fait, nous résolûmes d'embaucher les gens de l'équipage pour les joindre aux hommes que nous avions déjà et poursuivre notre affaire; mais tout à coup, ayant reçu non leurs gages, mais leurs parts de l'argent, comme nous l'apprîmes plus tard, il ne fut plus possible d'en retrouver un seul. Nous nous enquîmes d'eux partout, et à la fin nous apprîmes qu'ils étaient partis tous ensemble par terre pour Agra, la grande cité, résidence du Mogol, à dessein de se rendre de là à Surate, puis de gagner par mer le golfe Persique.

Rien depuis longtemps ne m'avait autant chagriné que d'avoir manqué l'occasion de partir avec eux. Un tel pèlerinage, m'imaginais-je, eût été pour moi, en pareille compagnie, tout à la fois agréable et sûr, et aurait complétement cadré avec mon grand projet : j'aurais vu le monde, et en même

temps je me serais rapproché de ma patrie. Mais je fus beaucoup moins inconsolable peu de jours après, quand je vins à savoir quelle sorte de compagnons c'étaient, car, en peu de mots, voici leur histoire. L'homme qu'ils appelaient capitaine n'était que le canonnier, et non le commandant. Dans le cours d'un voyage commercial, ils avaient été attaqués sur le rivage par quelques Malais, qui tuèrent le capitaine et trois de ses hommes. Après cette perte, nos drôles, au nombre de onze, avaient résolu de s'enfuir avec le bâtiment, ce qu'ils avaient fait, et l'avaient amené dans le golfe du Bengale, abandonnant à terre le lieutenant et cinq matelots, dont nous aurons des nouvelles plus loin.

N'importe par quelle voie ce navire leur était tombé entre les mains, nous l'avions acquis honnêtement, pensions-nous, quoique, je l'avoue, nous n'eussions pas examiné la chose aussi exactement que nous le devions : car nous n'avions fait aucune question aux matelots, qui, si nous les avions sondés, se seraient assurément coupés dans leur récit, se seraient démentis réciproquement, peut-être contredits eux-mêmes, et, d'une manière ou d'une autre, nous auraient donné lieu de les suspecter. L'homme nous avait montré un contrat de vente du navire à un certain Emmanuel Clostershoven, ou quelque nom semblable, forgé comme tout le reste, je suppose, qui soi-disant était le sien, ce que

nous n'avions pu mettre en doute; et, un peu trop inconsidérément, ou du moins n'ayant aucun soupçon de la chose, nous avions conclu le marché.

Quoi qu'il en fût, après cet achat, nous enrôlâmes des marins anglais et hollandais, et nous nous déterminâmes à faire un second voyage dans le sud-est pour aller chercher des clous de girofle et autres épices aux îles Philippines et aux Moluques. Bref, pour ne pas remplir de bagatelles cette partie de mon histoire, quand la suite en est si remarquable, je passai en tout six ans dans ces contrées, allant et revenant, et trafiquant de port en port avec beaucoup de succès. La dernière année, j'entrepris avec mon partner, sur le vaisseau ci-dessus mentionné, un voyage en Chine, convenus que nous étions d'aller d'abord à Siam pour y acheter du riz.

Dans cette expédition, contrariés par les vents, nous fûmes obligés de louvoyer longtemps çà et là dans le détroit de Malacca et parmi les îles, et, comme nous sortions de ces mers difficiles, nous nous aperçûmes que le navire avait fait une voie d'eau. Malgré toute notre habileté, nous ne pouvions découvrir où elle était. Cette avarie nous força de chercher quelque port, et mon partner, qui connaissait le pays mieux que moi, conseilla au capitaine d'entrer dans la rivière de Camboge, car j'avais fait capitaine le lieutenant anglais, un

M. Thompson, ne voulant point me charger du commandement du navire. Cette rivière coule au nord de la grande baie ou golfe qui remonte jusqu'à Siam.

Tandis que nous étions mouillés là, allant souvent à terre me récréer, un jour vint à moi un Anglais, second canonnier, si je ne me trompe, à bord d'un navire de la compagnie des Indes orientales, à l'ancre plus haut dans la même rivière près de la ville de Camboge ou à Camboge même. Qui l'avait amené en ce lieu? Je ne sais; mais il vint à moi, et, m'adressant la parole en anglais : « Sir, dit-il, vous m'êtes étranger, et je vous le suis également; cependant j'ai à vous dire quelque chose qui vous touche de très-près. »

Je le regardai longtemps fixement, et je crus d'abord le reconnaître; mais je me trompais. « Si cela me touche de très-près, lui dis-je, et ne vous touche point vous-même, qui vous porte à me le communiquer? — Ce qui m'y porte, c'est le danger imminent où vous êtes, et dont je vois que vous n'avez aucune connaissance. — Tout le danger où je suis, que je sache, c'est que mon navire a fait une voie d'eau que je ne puis trouver; mais je me propose de le mettre à terre demain pour tâcher de la découvrir. — Mais, Sir, répliqua-t-il, qu'il ait fait ou non une voie, que vous l'ayez trouvée ou non, vous ne serez pas si fou que de le mettre

à terre demain quand vous aurez entendu ce que j'ai à vous dire. Savez-vous, Sir, que la ville de Camboge n'est guère qu'à quinze lieues plus haut sur cette rivière, et qu'environ à cinq lieues de ce côté il y a deux gros bâtiments anglais et trois hollandais? — Eh bien ! qu'est-ce que cela me fait à moi? repartis-je. — Quoi ! Sir, reprit-il, appartient-il à un homme qui cherche certaine aventure comme vous faites d'entrer dans un port sans examiner auparavant quels vaisseaux s'y trouvent et s'il est de force à se mesurer avec eux ? Je ne suppose pas que vous pensiez la partie égale. » Ce discours m'avait fort amusé, mais pas effrayé le moins du monde, car je ne savais ce qu'il signifiait. Et, me tournant brusquement vers notre inconnu, je lui dis : « Sir, je vous prie, expliquez-vous ; je n'imagine pas quelle raison je puis avoir de redouter les navires de la compagnie ou des bâtiments hollandais : je ne suis point interlope. Que peuvent-ils avoir à me dire ? »

Il prit un air moitié colère, moitié plaisant, garda un instant le silence ; puis, souriant : « Fort bien, Sir, me dit-il ; si vous vous croyez en sûreté, à vos souhaits ! Je suis pourtant fâché que votre destinée vous rende sourd à un bon avis. Sur l'honneur, je vous l'assure, si vous ne regagnez la mer immédiatement, vous serez attaqués à la prochaine marée par cinq chaloupes bien équipées, et peut-être, si l'on vous prend, serez-vous pendus comme

pirates, sauf à informer après. Sir, je pensais trouver un meilleur accueil en vous rendant un service d'une telle importance. — Je ne saurais être méconnaissant d'aucun service ni envers aucun homme qui me témoigne de l'intérêt; mais cela passe ma compréhension qu'on puisse avoir un tel dessein contre moi. Quoi qu'il en soit, puisque vous me dites qu'il n'y a point de temps à perdre et qu'on ourdit contre moi quelque odieuse trame, je retourne à bord sur-le-champ, et je remets immédiatement à la voile si mes hommes peuvent étancher la voie d'eau, ou si, malgré cela, nous pouvons tenir la mer. Mais, Sir, partirai-je sans savoir la raison de tout ceci? Ne pourriez-vous me donner là-dessus quelques lumières?

— Je ne puis vous conter qu'une partie de l'affaire, Sir, me dit-il; mais j'ai là, avec moi, un matelot hollandais qui, à ma prière, je pense, vous dirait le reste si le temps le permettait. Or, le gros de l'histoire, dont la première partie, je suppose, vous est parfaitement connue, c'est que vous êtes allé avec ce navire à Sumatra; que là votre capitaine a été massacré par les Malais avec trois de ses gens, et que vous et quelques-uns de ceux qui se trouvaient à bord avec vous vous êtes enfuis avec le bâtiment, et depuis vous vous êtes faits pirates. Voilà le fait en substance, et vous allez être tous saisis comme écumeurs, je vous l'assure, et

exécutés sans autre forme de procès : car, vous le savez, les navires marchands font peu de cérémonies avec les forbans quand ils tombent en leur pouvoir.

— Maintenant vous parlez bon anglais, lui dis-je, et je vous remercie; et, quoique je ne sache pas que nous ayons rien fait de semblable, quoique je sois sûr d'avoir acquis honnêtement et légitimement ce vaisseau [1], cependant, puisqu'un pareil coup se prépare, comme vous dites, et que vous me semblez sincère, je me tiendrai sur mes gardes.— Non, Sir, reprit-il, je ne vous dis pas de vous mettre sur vos gardes : la meilleure précaution est d'être hors de danger. Si vous faites quelque cas de votre vie et de celle de vos gens, regagnez la mer sans délai à lá marée haute. Comme vous aurez toute une marée devant vous, vous serez déjà bien loin avant que les cinq chaloupes puissent descendre, car elles ne viendront qu'avec le flux, et, comme elles sont à vingt milles plus haut, vous aurez l'avance de près de deux heures sur elles par la différence de la

1. *But I am sure we came honestly and fairly by the ship.* — Ici, dans la traduction contemporaine, toujours indigne du beau nom de madame Tastu, on a confondu le verbe *to come,* venir, et *to come by,* qui a le sens d'acquérir, et l'on a fait ce joli non-sens et contre-sens : *et que je sois sûr d'être venu très-paisiblement et très-honnêtement sur ce navire.* — Nous citons ceci entre mille comme memento seulement.

marée, sans compter la longueur du chemin. En outre, comme ce sont des chaloupes seulement, et non point des navires, elles n'oseront vous suivre au large, surtout s'il fait du vent.

— Bien, lui dis-je, vous avez été on ne peut plus obligeant en cette rencontre. Que puis-je faire pour votre récompense? — Sir, répondit-il, vous ne pouvez avoir grande envie de me récompenser : vous n'êtes pas assez convaincu de la vérité de tout ceci; je vous ferai seulement une proposition. Il m'est dû dix-neuf mois de paye à bord du navire le........., sur lequel je suis venu d'Angleterre, et il en est dû sept au Hollandais qui est avec moi : voulez-vous nous en tenir compte? Nous partirons avec vous. Si la chose en reste là, nous ne demanderons rien de plus, mais, s'il advient que vous soyez convaincu que nous avons sauvé et votre vie, et le navire, et la vie de tout l'équipage, nous laisserons le reste à votre discrétion. »

J'y tôpai sur-le-champ, et je m'en allai immédiatement à bord, et les deux hommes avec moi. Aussitôt que j'approchai du navire, mon partner, qui ne l'avait point quitté, accourut sur le gaillard d'arrière, et tout joyeux me cria : « O ho! O ho! nous avons bouché la voie. — Tout de bon? lui dis-je; béni soit Dieu! Mais qu'on lève l'ancre en toute hâte. — Qu'on lève l'ancre! répéta-t-il; qu'entendez-vous par là? qu'y a-t-il? — Point de

questions, répliquai-je; mais tout le monde à l'œuvre, et qu'on lève l'ancre sans perdre une minute. » Frappé d'étonnement, il ne laissa pas d'appeler le capitaine et de lui ordonner incontinent de lever l'ancre; et, quoique la marée ne fût pas entièrement montée, une petite brise de terre soufflant, nous fîmes route vers la mer. Alors j'appelai mon partner dans la cabine, et je lui contai en détail mon aventure; puis nous fîmes venir les deux hommes pour nous donner le reste de l'histoire. Mais, comme ce récit demandait beaucoup de temps, il n'était pas terminé qu'un matelot vint crier à la porte de la cabine, de la part du capitaine, que nous étions chassés. « Chassés! m'écriai-je; comment et par qui? — Par cinq *sloops* ou chaloupes pleines de monde. — Très-bien! dis-je; il paraît qu'il y a du vrai là-dedans. » Sur-le-champ je fis assembler tous nos hommes, et je leur déclarai qu'on avait dessein de se saisir du navire pour nous traiter comme des pirates; puis je leur demandai s'ils voulaient nous assister et se défendre. Ils répondirent joyeusement, unanimement, qu'ils voulaient vivre et mourir avec nous. Sur ce, je demandai au capitaine quelle était, à son sens, la meilleure marche à suivre dans le combat, car j'étais résolu à résister jusqu'à la dernière goutte de mon sang. « Il faut, dit-il, tenir l'ennemi à distance, avec notre canon, aussi longtemps que possible, puis

faire pleuvoir sur lui notre mousqueterie pour l'empêcher de nous aborder, puis, ces ressources épuisées, se retirer dans nos quartiers. Peut-être n'auront-ils point d'instruments pour briser nos cloisons et ne pourront-ils pénétrer jusqu'à nous. »

Là-dessus notre canonnier reçut l'ordre de transporter deux pièces à la timonerie pour balayer le pont de l'avant à l'arrière, et de les charger de balles, de morceaux de ferraille et de tout ce qui tomberait sous la main. Tandis que nous nous préparions au combat, nous gagnions toujours le large avec assez de vent, et nous apercevions dans l'éloignement les embarcations, les cinq grandes chaloupes, qui nous suivaient avec toute la voile qu'elles pouvaient faire.

Deux de ces chaloupes, qu'à l'aide de nos longues-vues nous reconnûmes pour anglaises, avaient dépassé les autres de près de deux lieues et gagnaient considérablement sur nous. A n'en pas douter, elles voulaient nous joindre. Nous tirâmes donc un coup de canon à poudre pour leur intimer l'ordre de mettre en panne, et nous arborâmes un pavillon blanc, comme pour demander à parlementer ; mais elles continuèrent de forcer de voiles jusqu'à ce qu'elles vinssent à portée de canon. Alors nous amenâmes le pavillon blanc, auquel elles n'avaient point fait réponse, et, déployant le pavillon rouge, nous tirâmes sur elles à boulets. Sans en

tenir aucun compte, elles poursuivirent. Quand elles furent assez près pour être hélées avec le porte-voix que nous avions à bord, nous les arraisonnâmes et leur enjoignîmes de s'éloigner, que sinon mal leur en prendrait.

Ce fut peine perdue : elles n'en démordirent point et s'efforcèrent d'arriver sous notre poupe, comme pour nous aborder par l'arrière. Voyant qu'elles étaient résolues à tenter un mauvais coup, et se fiaient sur les forces qui les suivaient, je donnai l'ordre de mettre en panne afin de leur présenter le travers, et immédiatement on leur tira cinq coups de canon, dont un avait été pointé si juste qu'il emporta la poupe de la chaloupe la plus éloignée, ce qui mit l'équipage dans la nécessité d'amener toutes les voiles et de se jeter sur l'avant pour empêcher qu'elle ne coulât. Elle s'en tint là, elle en eut assez; mais, la plus avancée n'en poursuivant pas moins sa course, nous nous préparâmes à faire feu sur elle en particulier.

Dans ces entrefaites, une des trois qui suivaient, ayant devancé les deux autres, s'approcha de celle que nous avions désemparée pour la secourir, et nous la vîmes ensuite en recueillir l'équipage. Nous hélâmes de nouveau la chaloupe la plus proche, et lui offrîmes de nouveau une trêve pour parlementer, afin de savoir ce qu'elle nous voulait. Pour toute réponse, elle s'avança sous notre poupe. Alors

notre canonnier, qui était un adroit compagnon, braqua ses deux canons de chasse et fit feu sur elle; mais il manqua son coup, et les hommes de la chaloupe, faisant des acclamations et agitant leurs bonnets, poussèrent en avant. Le canonnier, s'étant de nouveau promptement apprêté, fit feu sur eux une seconde fois. Un boulet, bien qu'il n'atteignît pas l'embarcation elle-même, tomba au milieu des matelots, et fit (nous pûmes le voir aisément) un grand ravage parmi eux. Incontinent nous virâmes lof pour lof; nous leur présentâmes la hanche, et, leur ayant lâché trois coups de canon, nous nous aperçûmes que la chaloupe était presque mise en pièces; le gouvernail entre autres et un morceau de la poupe avaient été emportés. Ils serrèrent donc leurs voiles immédiatement, jetés qu'ils étaient dans une grande confusion.

Pour compléter leur désastre, notre canonnier leur envoya deux autres coups. Nous ne sûmes où ils frappèrent, mais nous vîmes la chaloupe qui coulait bas. Déjà plusieurs hommes luttaient avec les flots. Sur-le-champ je fis mettre à la mer et garnir de monde notre pinace, avec ordre de repêcher quelques-uns de nos ennemis, s'il était possible, et de les amener de suite à bord, parce que les autres chaloupes commençaient à s'approcher. Nos gens de la pinace obéirent et recueillirent trois pauvres diables, dont l'un était sur le point

de se noyer. Nous eûmes bien de la peine à le faire revenir à lui. Aussitôt qu'ils furent rentrés à bord, nous mîmes toutes voiles dehors pour courir au large, et, quand les trois autres chaloupes eurent rejoint les deux premières, nous vîmes qu'elles avaient levé la chasse.

Ainsi délivré d'un danger qui, bien que j'en ignorasse la cause, me semblait beaucoup plus grand que je ne l'avais appréhendé, je fis changer de route pour ne point donner à connaître où nous allions. Nous mîmes donc le cap à l'est, entièrement hors de la ligne suivie par les navires européens chargés pour la Chine ou même tout autre lieu en relation commerciale avec les nations de l'Europe.

Quand nous fûmes au large, nous consultâmes avec les deux marins, et nous leur demandâmes d'abord ce que tout cela pouvait signifier. Le Hollandais nous mit tout d'un coup dans le secret en nous déclarant que le drille qui nous avait vendu le navire, comme on sait, n'était rien moins qu'un voleur qui s'était enfui avec. Alors il nous raconta comment le capitaine, dont il nous dit le nom, que je ne puis me remémorer aujourd'hui, avait été traîtreusement massacré par les naturels sur la côte de Malacca, avec trois de ses hommes, et comment lui, ce Hollandais et quatre autres s'étaient réfugiés dans les bois, où ils avaient erré bien long-

temps, et d'où lui seul enfin s'était échappé d'une façon miraculeuse en atteignant à la nage un navire hollandais, qui, naviguant près de la côte en revenant de Chine, avait envoyé sa chaloupe à terre pour faire aiguade. Cet infortuné n'avait pas osé descendre sur le rivage où était l'embarcation; mais, dans la nuit, ayant gagné l'eau un peu au delà, après avoir nagé fort longtemps, à la fin il avait été recueilli par la chaloupe du navire.

Il nous dit ensuite qu'il était allé à Batavia, où, ayant abandonné les autres dans leur voyage, deux marins appartenant à ce navire étaient arrivés; il nous conta que le drôle qui s'était enfui avec le bâtiment l'avait vendu au Bengale à un ramassis de pirates qui, partis en course, avaient déjà pris un navire anglais et deux hollandais très-richement chargés.

Cette dernière allégation nous concernait directement, et, quoiqu'il fût patent qu'elle était fausse, cependant, comme mon partner le disait très-bien, si nous étions tombés entre leurs mains, ces gens avaient contre nous une prévention telle que c'eût été en vain que nous nous serions défendus, ou que de leur part nous aurions espéré quartier. Nos accusateurs auraient été nos juges; nous n'aurions rien eu à en attendre que ce que la rage peut dicter et que peut exécuter une colère aveugle. Aussi l'opinion de mon partner fut-elle de retourner en

droiture au Bengale, d'où nous venions, sans relâcher à aucun port, parce que là nous pourrions nous justifier, nous pourrions prouver où nous nous trouvions quand le navire était arrivé, à qui nous l'avions acheté, et surtout, s'il advenait que nous fussions dans la nécessité de porter l'affaire devant nos juges naturels, parce que nous pourrions être sûrs d'obtenir quelque justice et de ne pas être pendus d'abord et jugés après.

Je fus quelque temps de l'avis de mon partner; mais, après y avoir songé un peu plus sérieusement : « Il me semble bien dangereux pour nous, lui dis-je, de tenter de retourner au Bengale, d'autant que nous sommes en deçà du détroit de Malacca. Si l'alarme a été donnée, nous pouvons avoir la certitude d'y être guettés par les Hollandais de Batavia et par les Anglais; et, si nous étions en quelque sorte pris en fuite, par là nous nous condamnerions nous-mêmes : il n'en faudrait pas davantage pour nous perdre. » Je demandai au marin anglais son sentiment. Il répondit qu'il partageait le mien et que nous serions immanquablement pris.

Ce danger déconcerta un peu et mon partner et l'équipage. Nous déterminâmes immédiatement d'aller à la côte de Ton-Kin, puis à la Chine, et là, tout en poursuivant notre premier projet, nos opérations commerciales, de chercher d'une manière ou d'une autre à nous défaire de notre navire

pour nous en retourner sur le premier vaisseau du pays que nous nous procurerions. Nous nous arrêtâmes à ces mesures comme aux plus sages, et en conséquence nous gouvernâmes nord-nord-est, nous tenant à plus de cinquante lieues hors de la route ordinaire vers l'est.

Ce parti pourtant ne laissa pas d'avoir ses inconvénients. Les vents, quand nous fûmes à cette distance de la terre, semblèrent nous être plus constamment contraires, les moussons, comme on les appelle, soufflant est et est-nord-est : de sorte que, tout mal pourvus de vivres que nous étions pour un long trajet, nous avions la perspective d'une traversée laborieuse; et, ce qui était encore pire, nous avions à redouter que les navires anglais et hollandais dont les chaloupes nous avaient donné la chasse, et dont quelques-uns étaient destinés pour ces parages, n'arrivassent avant nous, ou que quelque autre navire chargé pour la Chine, informé de nous par eux, ne nous poursuivît avec la même vigueur.

Il faut que je l'avoue, je n'étais pas alors à mon aise, et je m'estimais, depuis que j'avais échappé aux chaloupes, dans la plus dangereuse position où je me fusse trouvé de ma vie. En quelque mauvaise passe que j'eusse été, je ne m'étais jamais vu jusque-là poursuivi comme un voleur; je n'avais non plus jamais rien fait qui blessât la délicatesse

et la loyauté, encore moins qui fût contraire à l'honneur. J'avais été surtout mon propre ennemi; je n'avais été même, je puis bien le dire, hostile à personne autre qu'à moi. Pourtant, je me voyais empêtré dans la plus méchante affaire imaginable, car, bien que je fusse parfaitement innocent, je n'étais pas à même de prouver mon innocence; pourtant, si j'étais pris, je me voyais prévenu d'un crime de la pire espèce, au moins considéré comme tel par les gens auxquels j'avais affaire.

Je n'avais qu'une idée : chercher notre salut; mais comment? mais dans quel port, dans quel lieu? Je ne savais. Mon partner, qui d'abord avait été plus démonté que moi, me voyant ainsi abattu, se prit à relever mon courage; et, après m'avoir fait la description des différents ports de cette côte, il me dit qu'il était d'avis de relâcher à la Cochinchine ou à la baie de Ton-Kin, pour gagner ensuite Macao, ville appartenant autrefois aux Portugais, où résident encore beaucoup de familles européennes, et où se rendent d'ordinaire les missionnaires, dans le dessein de pénétrer en Chine.

Nous nous rangeâmes à cet avis, et, en conséquence, après une traversée lente et irrégulière, durant laquelle nous souffrîmes beaucoup faute de provisions, nous arrivâmes en vue de la côte de très-grand matin, et, faisant réflexion aux circonstances passées et au danger imminent auquel nous

avions échappé, nous résolûmes de relâcher dans une petite rivière, ayant toutefois assez de fond pour nous, et de voir si nous ne pourrions pas, soit par terre, soit avec la pinace du navire, reconnaître quels bâtiments se trouvaient dans les ports d'alentour. Nous dûmes vraiment notre salut à cette heureuse précaution, car, si tout d'abord aucun navire européen ne s'offrit à nos regards dans la baie de Ton-Kin, le lendemain matin il y arriva deux vaisseaux hollandais, et un troisième, sans pavillon déployé, mais que nous crûmes appartenir à la même nation, passa environ à deux lieues au large, faisant voile pour la côte de Chine. Dans l'après-midi, nous aperçûmes deux bâtiments anglais tenant la même route. Ainsi, nous pensâmes nous voir environnés d'ennemis de tous côtés. Le pays où nous faisions station était sauvage et barbare, les naturels voleurs par vocation ou par profession; et, bien qu'avec eux nous n'eussions guère commerce, et qu'excepté pour nous procurer des vivres nous évitassions d'avoir affaire à eux, ce ne fut pourtant qu'à grand'peine que nous pûmes nous garder de leurs insultes plusieurs fois.

La petite rivière où nous étions n'est distante que de quelques lieues des dernières limites septentrionales de ce pays. Avec notre embarcation, nous côtoyâmes au nord-est jusqu'à la pointe de terre qui ouvre la grande baie de Ton-Kin, et ce

fut durant cette reconnaissance que nous découvrîmes, comme on sait, les ennemis dont nous étions environnés. Les naturels chez lesquels nous étions sont les plus barbares de tous les habitants de cette côte : ils n'ont commerce avec aucune autre nation, et vivent seulement de poisson, d'huile et autres grossiers aliments. Une preuve évidente de leur barbarie toute particulière, c'est la coutume qu'ils ont, lorsqu'un navire a le malheur de naufrager sur leur côte, de faire l'équipage prisonnier, c'est-à-dire esclave; et nous ne tardâmes pas à voir un échantillon de leur bonté en ce genre à l'occasion suivante :

J'ai consigné ci-dessus que notre navire avait fait une voie d'eau en mer et que nous n'avions pu la découvrir. Bien qu'à la fin elle eût été bouchée aussi inopinément qu'heureusement dans l'instant même où nous allions être capturés par les chaloupes hollandaises et anglaises proche la baie de Siam, cependant, comme nous ne trouvions pas le bâtiment en aussi bon point que nous l'aurions désiré, nous résolûmes, tandis que nous étions en cet endroit, de l'échouer au rivage après avoir retiré le peu de choses lourdes que nous avions à bord, pour nettoyer et réparer la carène, et, s'il était possible, trouver où s'était fait le déchirement.

En conséquence, ayant allégé le bâtiment et mis

tous les canons et les autres objets mobiles d'un seul côté, nous fîmes de notre mieux pour le mettre à la bande, afin de parvenir jusqu'à la quille; car, toute réflexion faite, nous ne nous étions pas souciés de l'échouer à sec : nous n'avions pu trouver une place convenable pour cela.

Les habitants, qui n'avaient jamais assisté à un pareil spectacle, descendirent émerveillés au rivage pour nous regarder, et, voyant le vaisseau ainsi abattu, incliné vers la rive, et ne découvrant point nos hommes, qui, de l'autre côté, sur des échafaudages et dans les embarcations, travaillaient à la carène, ils s'imaginèrent qu'il avait fait naufrage et se trouvait profondément engravé.

Dans cette supposition, au bout de deux ou trois heures et avec dix ou douze grandes barques qui contenaient les unes huit, les autres dix hommes, ils se réunirent près de nous, se promettant sans doute de venir à bord, de piller le navire, et, s'ils nous y trouvaient, de nous mener comme esclaves à leur roi ou capitaine, car nous ne sûmes point qui les gouvernait.

Quand ils s'approchèrent du bâtiment et commencèrent de ramer alentour, ils nous aperçurent tous fort embesognés après la carène, nettoyant, calfatant et donnant le suif, comme tout marin sait que cela se pratique.

Ils s'arrêtèrent quelque temps à nous contempler.

Dans notre surprise, nous ne pouvions concevoir quel était leur dessein; mais, à tout événement, profitant de ce loisir, nous fîmes entrer quelques-uns des nôtres dans le navire et passer des armes et des munitions à ceux qui travaillaient, afin qu'ils pussent se défendre au besoin. Et ce ne fut pas hors de propos, car, après tout au plus un quart d'heure de délibération, concluant sans doute que le vaisseau était réellement naufragé, que nous étions à l'œuvre pour essayer de le sauver et de nous sauver nous-mêmes à l'aide de nos embarcations, et, quand on transporta nos armes, que nous tâchions de faire le sauvetage de nos marchandises, ils posèrent en fait que nous leur étions échus, et s'avancèrent droit sur nous, comme en ligne de bataille.

A la vue de cette multitude, la position vraiment n'était pas tenable. Nos hommes commencèrent à s'effrayer, et se mirent à nous crier qu'ils ne savaient que faire. Je commandai aussitôt à ceux qui travaillaient sur les échafaudages de descendre, de rentrer dans le bâtiment, et à ceux qui montaient les chaloupes de revenir. Quant à nous, qui étions à bord, nous employâmes toutes nos forces pour redresser le bâtiment. Ni ceux de l'échafaudage cependant, ni ceux des embarcations, ne purent exécuter ces ordres avant d'avoir sur les bras les Cochinchinois, qui, avec deux de leurs barques, se

jetaient déjà sur notre chaloupe pour faire nos hommes prisonniers.

Le premier dont ils se saisirent était un matelot anglais, un hardi et solide compagnon. Il tenait un mousquet à la main; mais, au lieu de faire feu, il le déposa dans la chaloupe. Je le crus fou. Le drôle entendait mieux que moi son affaire, car il agrippa un païen, le tira violemment de sa barque dans la nôtre, puis, le prenant par les deux oreilles, lui cogna la tête si rudement contre le plat-bord que le camarade lui resta dans les mains. Sur l'entrefaite, un Hollandais qui se trouvait à côté ramassa le mousquet, et avec la crosse manœuvra si bien autour de lui qu'il terrassa cinq barbares au moment où ils tentaient d'entrer dans la chaloupe. Mais qu'était tout cela pour résister à quarante ou cinquante hommes qui, intrépidement, ne se méfiant pas du danger, commençaient à se précipiter dans la chaloupe, défendue par cinq matelots seulement? Toutefois un incident, qui nous apprêta surtout à rire, procura à nos gens une victoire complète. Voici ce que c'est :

Notre charpentier, en train de donner un suif à l'extérieur du navire et de brayer les coutures qu'il avait calfatées pour boucher les voies, venait justement de faire descendre dans la chaloupe deux chaudières, l'une pleine de poix bouillante, l'autre de résine, de suif, d'huile et d'autres matières dont

on fait usage pour ces opérations, et le garçon qui servait notre charpentier avait justement à la main une grande cuiller de fer avec laquelle il passait aux travailleurs la matière en fusion, quand, par les écoutes d'avant, à l'endroit même où se trouvait ce garçon, deux de nos ennemis entrèrent dans la chaloupe. Le drille aussitôt les salua d'une cuillerée de poix bouillante qui les grilla et les échauda si bien, d'autant qu'ils étaient à moitié nus, qu'exaspérés par leurs brûlures ils sautèrent à la mer, beuglant comme deux taureaux. A ce coup, le charpentier s'écria : « Bien joué, Jack! Bravo! va toujours. » Puis, s'avançant lui-même, il prend un guipon, et, le plongeant dans la chaudière à la poix, lui et son aide en envoient une telle profusion que, bref, dans trois barques, il n'y eut pas un assaillant qui ne fût roussi et brûlé d'une manière piteuse, d'une manière effroyable, et ne poussât des cris et des hurlements tels que de ma vie je n'avais ouï un plus horrible vacarme, voire même rien de semblable : car, bien que la douleur (et c'est une chose digne de remarque) fasse naturellement jeter des cris à tous les êtres, cependant chaque nation a un mode particulier d'exclamation et ses vociférations à elle, comme elle a son langage à elle. Je ne saurais aux clameurs de ces créatures donner un nom ni plus juste ni plus exact que celui de hurlement : je n'ai vraiment jamais rien ouï qui

en approchât plus que les rumeurs des loups que j'entendis hurler, comme on sait, dans la forêt, sur les frontières du Languedoc.

Jamais victoire ne me fit plus de plaisir, non-seulement parce qu'elle était pour moi inopinée et qu'elle nous tirait d'un péril imminent, mais encore parce que nous l'avions remportée sans avoir répandu d'autre sang que celui de ce pauvre diable qu'un de nos drilles avait dépêché de ses mains, à mon regret toutefois, car je souffrais de voir tuer de pareils pauvres misérables sauvages, même en cas de personnelle défense, dans la persuasion où j'étais qu'ils croyaient ne faire rien que de juste et n'en savaient pas plus long; et, bien que ce meurtre pût être justifiable parce qu'il avait été nécessaire et qu'il n'y a point de crime nécessaire dans la nature, je n'en pensais pas moins que c'est là une triste vie que celle où il nous faut sans cesse tuer nos semblables pour notre propre conservation; et, de fait, je pense ainsi toujours; même aujourd'hui, j'aimerais mieux souffrir beaucoup que d'ôter la vie à l'être le plus vil qui m'outragerait. Tout homme judicieux et qui connaît la valeur d'une vie sera de mon sentiment, j'en ai l'assurance, s'il y réfléchit sérieusement.

Mais, pour en revenir à mon histoire, durant cette échauffourée, mon partner et moi, qui dirigions le reste de l'équipage à bord, nous avions

fort dextrement redressé le navire ou à peu près; et, quand nous eûmes remis les canons en place, le canonnier me pria d'ordonner à notre chaloupe de se retirer, parce qu'il voulait envoyer une bordée à l'ennemi. Je lui dis de s'en donner de garde, de ne point mettre en batterie, que sans lui le charpentier ferait la besogne; je le chargeai seulement de faire chauffer une autre chaudière de poix, ce dont prit soin notre *cook* qui se trouvait à bord. Mais nos assaillants étaient si atterrés de leur première rencontre qu'ils ne se soucièrent pas de revenir. Quant à ceux de nos ennemis qui s'étaient trouvés hors d'atteinte, voyant le navire à flot et pour ainsi dire debout, ils commencèrent (nous le supposâmes du moins) à s'apercevoir de leur bévue et à renoncer à l'entreprise, trouvant que ce n'était pas là du tout ce qu'ils s'étaient promis. C'est ainsi que nous sortîmes de cette plaisante bataille, et, comme deux jours auparavant nous avions porté à bord du riz, des racines, du pain et une quinzaine de pourceaux gras, nous résolûmes de ne pas demeurer là plus longtemps et de remettre en mer, quoi qu'il en pût advenir : car nous ne doutions pas d'être environnés, le jour suivant, d'un si grand nombre de ces marauds, que notre chaudière de poix n'y pourrait suffire.

En conséquence, tout fut replacé à bord le soir même, et dès le matin nous étions prêts à partir.

Dans ces entrefaites, comme nous avions mouillé l'ancre à quelque distance du rivage, nous fûmes bien moins inquiets : nous étions alors en position de combattre et de courir au large si quelque ennemi se fût présenté. Le lendemain, après avoir terminé à bord notre besogne, toutes les voies se trouvant parfaitement étanchées, nous mîmes à la voile. Nous aurions bien voulu aller dans la baie de Ton-Kin, désireux que nous étions d'obtenir quelques renseignements sur ces bâtiments hollandais qui y étaient entrés; mais nous n'osâmes pas, à cause que nous avions vu peu auparavant plusieurs navires qui s'y rendaient, à ce que nous supposâmes. Nous cinglâmes donc au nord-est, à dessein de toucher à l'île Formose, ne redoutant pas moins d'être aperçus par un bâtiment marchand hollandais ou anglais qu'un navire hollandais ou anglais ne redoute de l'être dans la Méditerranée par un vaisseau de guerre algérien.

Quand nous eûmes gagné la haute mer, nous tînmes toujours au nord-est, comme si nous voulions aller aux Manilles ou îles Philippines, ce que nous fîmes pour ne pas tomber dans la route des vaisseaux européens; puis nous gouvernâmes au nord jusqu'à ce que nous fussions par 22 degrés 20 minutes de latitude, de sorte que nous arrivâmes directement à l'île Formose, où nous jetâmes l'ancre pour faire de l'eau et des provisions fraîches. Là, les habi-

tants, qui sont très-courtois et très-civils dans leurs manières, vinrent au-devant de nos besoins et en usèrent très-honnêtement et très-loyalement avec nous dans toutes leurs relations et tous leurs marchés, ce que nous n'avions pas trouvé chez l'autre peuple, ce qui peut-être est dû au reste du christianisme autrefois planté dans cette île par une mission de protestants hollandais, preuve nouvelle de ce que j'ai souvent observé, que la religion chrétienne, partout où elle est reçue, civilise toujours les hommes et réforme leurs mœurs, qu'elle opère ou non leur sanctification.

De là, nous continuâmes à faire route au nord, nous tenant toujours à la même distance de la côte de Chine, jusqu'à ce que nous eussions passé tous les ports fréquentés par les navires européens, résolus que nous étions, autant que possible, à ne pas nous laisser prendre, surtout dans cette contrée, où, vu notre position, c'eût été fait de nous infailliblement. Pour ma part, j'avais une telle peur d'être capturé que, je le crois fermement, j'eusse préféré de beaucoup tomber entre les mains de l'inquisition espagnole [1].

---

1. Dans la traduction contemporaine, indigne du beau nom de madame Tastu, où soi-disant on se borne au rôle de *traducteur fidèle,* toute la fin de ce paragraphe est supprimée et remplacée par ce non-sens : *c'eût été notre perte, sans aucun espoir de salut.*

Étant alors parvenus à la latitude de 30 degrés, nous nous déterminâmes à entrer dans le premier port de commerce que nous trouverions. Tandis que nous ralliions la terre, une barque vint nous joindre à deux lieues au large, ayant à bord un vieux pilote portugais qui, nous ayant reconnus pour un bâtiment européen, venait nous offrir ses services. Nous fûmes ravis de sa proposition; nous le prîmes à bord, et là-dessus, sans nous demander où nous voulions aller, il congédia la barque sur laquelle il était venu.

Bien persuadé qu'il nous était loisible alors de nous faire mener par ce vieux homme où bon nous semblerait, je lui parlai tout d'abord de nous conduire au golfe de Nanking, dans la partie la plus septentrionale de la côte de Chine. Le bonhomme nous dit qu'il connaissait fort bien le golfe de Nanking; mais, en souriant, il nous demanda ce que nous y comptions faire.

Je lui répondis que nous voulions y vendre notre cargaison, y acheter des porcelaines, des calicots, des soies écrues, du thé, des soies ouvrées, puis nous en retourner par la même route. « En ce cas, nous dit-il, ce serait bien mieux votre affaire de relâcher à Macao, où vous ne pourriez manquer de vous défaire avantageusement de votre opium, et où, avec votre argent, vous pourriez acheter toute espèce de marchandises chinoises à aussi bon marché qu'à Nanking.

Dans l'impossibilité de détourner le bonhomme de ce sentiment, dont il était fort entêté et fort engoué, je lui dis que nous étions gentlemen aussi bien que négociants, et que nous avions envie d'aller voir la grande cité de Péking et la fameuse cour du monarque de la Chine. « Alors, reprit-il, il faut aller à Ningpo, d'où, par le fleuve qui se jette là dans la mer, vous gagnerez, au bout de cinq lieues, le grand canal. Ce canal, partout navigable, traverse le cœur de tout le vaste empire chinois, coupe toutes les rivières, franchit plusieurs montagnes considérables au moyen d'écluses et de portes, et s'avance jusqu'à la ville de Péking, après un cours de deux cent soixante-dix lieues.

— Fort bien, senhor Portuguez, répondis-je; mais ce n'est pas là notre affaire maintenant... La grande question est de savoir s'il vous est possible de nous conduire à la ville de Nanking, d'où plus tard nous nous rendrions à Péking. » Il me dit que oui, que c'était pour lui chose facile, et qu'un gros navire hollandais venait justement de prendre la même route. Ceci me causa quelque trouble : un vaisseau hollandais était pour lors notre terreur, et nous eussions préféré rencontrer le diable, pourvu qu'il ne fût pas venu sous une figure trop effroyable. Nous avions la persuasion qu'un bâtiment hollandais serait notre ruine. Nous n'étions pas de taille à

nous mesurer, tous les vaisseaux qui trafiquent dans ces parages étant d'un port considérable et d'une beaucoup plus grande force que nous.

Le bonhomme s'aperçut de mon trouble et de mon embarras quand il me parla du navire hollandais, et il me dit : « Sir, vous n'avez rien à redouter des Hollandais ; je ne suppose pas qu'ils soient en guerre aujourd'hui avec votre nation. — Non, dis-je, il est vrai ; mais je ne sais quelles libertés les hommes se peuvent donner lorsqu'ils sont hors de la portée des lois de leur pays. — Eh quoi ! reprit-il, vous n'êtes pas des pirates... Que craignez-vous ? A coup sûr on ne s'attaquera pas à de paisibles négociants. »

Si, à ces mots, tout mon sang ne me monta pas au visage, c'est que quelque obstruction l'arrêta dans les vaisseaux que la nature a destinés à sa circulation. Jeté dans la dernière confusion, je dissimulai mal, et le bonhomme s'aperçut aisément de mon désordre.

« Sir, me dit-il, je vois que je déconcerte vos mesures. Je vous en prie, s'il vous plaît, faites ce que bon vous semble, et croyez bien que je vous servirai de toutes mes forces. — Oui, cela est vrai, Senhor, répondis-je ; maintenant je suis quelque peu ébranlé dans ma résolution : je ne sais où je dois aller, d'autant surtout que vous avez parlé de pirates. J'ose espérer qu'il n'y en a pas dans ces

mers. Nous serions en fort mauvaise position : vous le voyez, notre navire n'est pas de haut-bord et n'est que faiblement équipé.

— Oh ! Sir, s'écria-t-il, tranquillisez-vous : je ne sache pas qu'aucun pirate ait paru dans ces mers depuis quinze ans, un seul excepté, qui a été vu, à ce que j'ai ouï dire, dans la baie de Siam, il y a environ un mois; mais vous pouvez être certain qu'il est parti pour le sud. D'ailleurs, ce bâtiment n'est ni formidable ni propre à son métier; il n'a pas été construit pour faire la course; il a été enlevé par un tas de coquins qui se trouvaient à bord, après que le capitaine et quelques-uns de ses hommes eurent été tués par des Malais à ou près l'île de Sumatra.

— Quoi! dis-je, faisant semblant de ne rien savoir de cette affaire, ils ont assassiné leur capitaine? — Non, reprit-il, je ne prétends pas qu'ils l'aient massacré; mais, comme après le coup ils se sont enfuis avec le navire, on croit généralement qu'ils l'ont livré par trahison entre les mains de ces Malais, qui l'égorgèrent, et que sans doute ils avaient apostés pour cela. — Alors, m'écriai-je, ils ont mérité la mort tout autant que s'ils avaient frappé eux-mêmes. — Oui-da, repartit le bonhomme, ils l'ont méritée, et pour certain ils l'auront s'ils sont découverts par quelque navire anglais ou hollandais : car tous sont convenus, s'ils

rencontrent ces brigands, de ne leur point donner de quartier.

— Mais, lui fis-je observer, puisque vous dites que le pirate a quitté ces mers, comment pourraient-ils le rencontrer? — Oui, vraiment, répliqua-t-il, on assure qu'il est parti. Ce qu'il y a de certain toutefois, comme je vous l'ai déjà dit, c'est qu'il est entré, il y a environ un mois, dans la baie de Siam, dans la rivière de Camboge, et que là, découvert par des Hollandais qui avaient fait partie de l'équipage et qui avaient été abandonnés à terre quand leurs compagnons s'étaient enfuis avec le navire, peu s'en est fallu qu'il ne soit tombé entre les mains de quelques marchands anglais et hollandais mouillés dans la même rivière. Si leurs premières embarcations avaient été bien secondées, on l'aurait infailliblement capturé; mais, ne se voyant harcelés que par deux chaloupes, il vira vent devant, fit feu dessus, les désempara avant que les autres fussent arrivées, puis, gagnant la haute mer, leur fit lever la chasse et disparut. Comme ils ont une description exacte du navire, ils sont sûrs de le reconnaître, et, partout où ils le trouveront, ils ont juré de ne faire aucun quartier ni au capitaine ni à ses hommes, et de les pendre tous à la grande vergue.

— Quoi! m'écriai-je, ils les exécuteront à tort ou à droit? Ils les pendront d'abord et les jugeront

ensuite? — Bon Dieu! Sir, répondit le vieux pilote, qu'est-il besoin de formalités avec de pareils coquins? Qu'on les lie dos à dos et qu'on les jette à la mer, c'est là tout ce qu'ils méritent. »

Sentant le bon homme entre mes mains et dans l'impossibilité de me nuire, je l'interrompis brusquement: « Fort bien, Senhor, lui dis-je, et voilà justement pourquoi je veux que vous nous meniez à Nanking et ne veux pas rebrousser vers Macao ou tout autre parage fréquenté par les bâtiments anglais ou hollandais : car sachez, Senhor, que messieurs les capitaines de ces vaisseaux sont un tas de malavisés, d'orgueilleux, d'insolents personnages, qui ne savent ce que c'est que la justice, ce que c'est que de se conduire selon les lois de Dieu et la nature; fiers de leur office et n'entendant goutte à leur pouvoir, pour punir des voleurs ils se font assassins; ils prennent sur eux d'outrager des gens faussement accusés et de les déclarer coupables sans enquête légale. Mais, si Dieu me prête vie, je leur en ferai rendre compte, je leur ferai apprendre comment la justice veut être administrée, et qu'on ne doit pas traiter un homme comme un criminel avant que d'avoir quelque preuve et du crime et de la culpabilité de cet homme. »

Sur ce, je lui déclarai que notre navire était celui-là même que ces messieurs avaient attaqué; je lui exposai tout au long l'escarmouche que nous

avions eue avec leurs chaloupes, et la sottise et la couardise de leur conduite; je lui contai toute l'histoire de l'acquisition du navire et comment le Hollandais nous avait présenté la chose; je lui dis les raisons que j'avais de ne pas ajouter foi à l'assassinat du capitaine par les Malais, non plus qu'au rapt du navire; que ce n'était qu'une fable du cru de ces messieurs pour insinuer que l'équipage s'était fait pirate; qu'après tout, ces messieurs auraient dû au moins s'assurer du fait avant de nous attaquer au dépourvu et de nous contraindre à leur résister. « Ils auront à répondre, ajoutai-je, du sang des hommes que dans notre légitime défense nous avons tués ! »

Ébahi à ce discours, le bon homme nous dit que nous avions furieusement raison de gagner le nord, et que, s'il avait un conseil à nous donner, ce serait de vendre notre bâtiment en Chine, chose facile, puis d'en construire ou d'en acheter un autre dans ce pays. « Assurément, ajouta-t-il, vous n'en trouverez pas d'aussi bon que le vôtre; mais vous pourrez vous en procurer un plus que suffisant pour vous ramener, vous et toutes vos marchandises, au Bengale, ou partout ailleurs. »

Je lui dis que j'userais de son avis quand nous arriverions dans quelque port où je pourrais trouver un bâtiment pour mon retour ou quelque chaland qui voulût acheter le mien. Il m'assura qu'à

Nanking les acquéreurs afflueraient; que, pour m'en revenir, une jonque chinoise ferait parfaitement mon affaire; et qu'il me procurerait des gens qui m'achèteraient l'un et qui me vendraient l'autre.

« Soit! Senhor, repris-je; mais, comme vous dites que ces messieurs connaissent si bien mon navire, en suivant vos conseils je pourrai jeter d'honnêtes et braves gens dans un affreux guêpier, et peut-être les faire égorger inopinément : car, partout où ces messieurs rencontreront le navire, il leur suffira de le reconnaître pour impliquer l'équipage; ainsi d'innocentes créatures seraient surprises et massacrées. — Non, non, dit le bon homme, j'aviserai au moyen de prévenir ce malencontre : comme je connais tous ces commandants dont vous parlez et que je les verrai tous quand ils passeront, j'aurai soin de leur exposer la chose sous son vrai jour, et de leur démontrer l'énormité de leur méprise; je leur dirai que, s'il est vrai que les hommes de l'ancien équipage se soient enfuis avec le navire, il est faux pourtant qu'ils se soient faits pirates, et que ceux qu'ils ont assaillis vers Camboge ne sont pas ceux qui autrefois enlevèrent le navire, mais de braves gens qui l'ont acheté innocemment pour leur commerce; et je suis persuadé qu'ils ajouteront foi à mes paroles, assez du moins pour agir avec plus de discrétion à

l'avenir. — Bravo ! lui dis-je; et voulez-vous leur remettre un message de ma part? — Oui, volontiers, me répondit-il, si vous me le donnez par écrit et signé, afin que je puisse leur prouver qu'il vient de vous, qu'il n'est pas de mon cru. » Me rendant à son désir, sur-le-champ je pris une plume, de l'encre et du papier, et je me mis à écrire, sur l'échauffourée des chaloupes, sur la prétendue raison de cet injuste et cruel outrage, un long factum où je déclarais en somme à ces messieurs les commandants qu'ils avaient fait une chose honteuse, et que, si jamais ils reparaissaient en Angleterre et que je vécusse assez pour les y voir, ils la payeraient cher, à moins que durant mon absence les lois de ma patrie ne fussent tombées en désuétude.

Mon vieux pilote lut et relut ce manifeste, et me demanda à plusieurs reprises si j'étais prêt à soutenir ce que j'y avançais. Je lui répondis que je le maintiendrais tant qu'il me resterait quelque chose au monde, dans la conviction où j'étais que tôt ou tard je devais la trouver belle pour ma revanche. Mais je n'eus pas l'occasion d'envoyer le pilote porter ce message, car il ne s'en retourna point [1]. Tandis que tout ceci se passait entre nous,

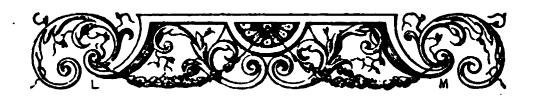
1. On a passé sous silence tout le commencement de ce paragraphe et la moitié du précédent dans la traduction contemporaine, indigne du beau nom de madame Tastu, où, soi-disant, on s'est borné au rôle de *traducteur fidèle*.

par manière d'entretien, nous avancions directement vers Nanking, et, au bout d'environ treize jours de navigation, nous vînmes jeter l'ancre à la pointe sud-ouest du grand golfe de ce nom, où j'appris par hasard que deux bâtiments hollandais étaient arrivés quelque temps avant moi, et qu'infailliblement je tomberais entre leurs mains. Dans cette conjoncture, je consultai de nouveau mon partner : il était aussi embarrassé que moi, et aurait bien voulu descendre sain et sauf à terre, n'importe où. Comme ma perplexité ne me troublait pas à ce point, je demandai au vieux pilote s'il n'y avait pas quelque crique, quelque havre où je pusse entrer pour traiter secrètement avec les Chinois sans être en danger de l'ennemi. Il me dit que, si je voulais faire encore quarante-deux lieues au sud, nous trouverions un petit port nommé Quinchang, où les Pères de la Mission débarquaient d'ordinaire en venant de Macao pour aller enseigner la religion chrétienne aux Chinois, et où les navires européens ne se montraient jamais, et que, si je jugeais à propos de m'y rendre, là, quand j'aurais mis pied à terre, je pourrais prendre tout à loisir une décision ultérieure. « J'avoue, ajouta-t-il, que ce n'est pas une place marchande ; cependant, à certaines époques, il s'y tient une sorte de foire, où les négociants japonais viennent acheter des marchandises chinoises.

Nous fûmes tous d'avis de gagner ce port, dont peut-être j'écris le nom de travers : je ne puis au juste me le rappeler, l'ayant perdu ainsi que plusieurs autres notés sur un petit livre de poche que l'eau me gâta dans un accident que je relaterai en son lieu ; je me souviens seulement que les négociants chinois et japonais avec lesquels nous entrâmes en relation lui donnaient un autre nom que notre pilote portugais, et qu'ils le prononçaient comme ci-dessus : *Quinchang*.

Unanimes dans notre résolution de nous rendre à cette place, nous levâmes l'ancre le jour suivant ; nous étions allés deux fois à terre pour prendre de l'eau fraîche, et, dans ces deux occasions, les habitants du pays s'étaient montrés très-civils envers nous, et nous avaient apporté une profusion de choses, c'est-à-dire de provisions, de plantes, de racines, de thé, de riz et d'oiseaux ; mais rien sans argent.





Le vent étant contraire, nous n'arrivâmes à Quinchang qu'au bout de cinq jours; mais notre satisfaction n'en fut pas moins vive. Transporté de joie, et, je puis bien le dire, de reconnaissance envers le Ciel, quand je posai le pied sur le rivage, je fis serment, ainsi que mon partner, s'il nous était possible de disposer de nous et de nos marchandises d'une manière quelconque, même désavantageuse, de ne jamais remonter à bord de ce navire de malheur. Oui, il me faut ici le reconnaître, de toutes les circonstances de la vie dont j'ai fait quelque expérience, nulle ne rend l'homme si complétement misérable qu'une crainte continuelle. L'Écriture dit avec raison : *L'effroi que conçoit un homme lui tend un piége*. C'est une mort dans la vie; elle oppresse tellement l'âme qu'elle la plonge dans l'inertie; elle étouffe les esprits animaux et abat toute cette vigueur naturelle qui soutient ordinairement l'homme dans ses afflictions, et qu'il retrouve toujours dans les plus grandes perplexités [1].

1. On a passé sous silence toute la fin de ce paragraphe

Ce sentiment, qui grossit le danger, ne manqua pas son effet ordinaire sur notre imagination en nous représentant les capitaines anglais et hollandais comme des gens incapables d'entendre raison, de distinguer l'honnête homme d'avec le coquin, de discerner une histoire en l'air, calculée pour nous nuire et dans le dessein de tromper, d'avec le récit simple et vrai de tout notre voyage, de nos opérations et de nos projets, car nous avions cent moyens de convaincre toute créature raisonnable que nous n'étions pas des pirates : notre cargaison, la route que nous tenions, la franchise avec laquelle nous nous montrions et nous étions entrés dans tel et tel port, la forme et la faiblesse de notre bâtiment, le nombre de nos hommes, la paucité de nos armes, la petite quantité de nos munitions, la rareté de nos vivres, n'était-ce pas là tout autant de témoignages irrécusables ? L'opium et les autres marchandises que nous avions à bord auraient prouvé que le navire était allé au Bengale ; les Hollandais, qui, disait-on, avaient tous les noms des hommes de son ancien équipage, auraient vu aisément que nous étions un mélange d'Anglais, de Portugais et d'Indiens, et qu'il n'y avait parmi nous que deux Hollandais. Toutes ces circonstances et bien d'au-

---

dans la traduction, indigne du beau nom de madame Tastu, où, soi-disant, on s'est borné au rôle de *traducteur fidèle*.

tres encore auraient suffi, et au delà, pour rendre évident à tout capitaine entre les mains de qui nous serions tombés que nous n'étions pas des pirates.

Mais la peur, cette aveugle et vaine passion, nous troublait et nous jetait dans les vapeurs; elle brouillait notre cervelle, et notre imagination abusée enfantait mille terribles choses moralement impossibles. Nous nous figurions, comme on nous l'avait rapporté, que les marins des navires anglais et hollandais, que ces derniers particulièrement, étaient si enragés au seul nom de pirate, surtout si furieux de la déconfiture de leurs chaloupes et de notre fuite, que, sans se donner le temps de s'informer si nous étions ou non des écumeurs et sans vouloir rien entendre, ils nous exécuteraient sur-le-champ. Pour qu'ils daignassent faire plus de cérémonie, nous réfléchissions que la chose avait à leurs yeux de trop grandes apparences de vérité : le vaisseau n'était-il pas le même, quelques-uns de leurs matelots ne le connaissaient-ils pas, n'avaient-ils pas fait partie de son équipage, et, dans la rivière de Camboge, lorsque nous avions eu vent qu'ils devaient descendre pour nous examiner, n'avions-nous pas battu leurs chaloupes et levé le pied? Nous ne mettions donc pas en doute qu'ils ne fussent aussi pleinement assurés que nous étions pirates que nous nous étions convaincus du contraire; et souvent je disais que je ne savais si, nos rôles chan-

gés, notre cas devenu le leur, je n'eusse pas considéré tout ceci comme de la dernière évidence, et me fusse fait aucun scrupule de tailler en pièces l'équipage sans croire et peut-être même sans écouter ce qu'il aurait pu alléguer pour sa défense.

Quoi qu'il en fût, telles avaient été nos appréhensions, et mon partner et moi nous avions rarement fermé l'œil sans rêver corde et grande vergue, c'est-à-dire potence; sans rêver que nous combattions, que nous étions pris, que nous fuyions et que nous étions tués. Une nuit entre autres, dans mon songe j'entrai dans une telle fureur, m'imaginant que les Hollandais nous abordaient et que j'assommais un de leurs matelots, que je frappai du poing contre le côté de la cabine où je couchais et avec une telle force que je me blessai très-grièvement la main, que je me foulai les jointures, que je me meurtris et déchirai la chair. A ce coup, non-seulement je me réveillai en sursaut, mais encore je fus en transe un moment d'avoir perdu deux doigts.

Une autre crainte dont j'avais été possédé, c'était le traitement cruel que nous feraient les Hollandais si nous tombions entre leurs mains. Alors l'histoire d'Amboyne me revenait dans l'esprit, et je pensais qu'ils pourraient nous appliquer à la question, comme en cette île ils y avaient appliqué nos compatriotes, et forcer par la violence de la torture quelques-uns de nos hommes à confesser

des crimes dont jamais ils ne s'étaient rendus coupables, à s'avouer eux et nous tous pirates, afin de pouvoir nous mettre à mort avec quelques apparences de justice, poussés qu'ils seraient à cela par l'appât du gain, notre vaisseau et sa cargaison valant en somme quatre ou cinq mille livres sterling.

Toutes ces appréhensions nous avaient tourmentés, mon partner et moi, nuit et jour. Nous ne prenions point en considération que les capitaines de navire n'avaient aucune autorité pour agir ainsi, et que, si nous nous constituions leurs prisonniers, ils ne pourraient se permettre de nous torturer, de nous mettre à mort, sans en être responsables quand ils retourneraient dans leur patrie. Au fait, ceci n'avait rien de bien rassurant : car, s'ils eussent mal agi à notre égard, le bel avantage pour nous qu'ils fussent appelés à en rendre compte! car, si nous avions été occis tout d'abord, la belle satisfaction pour nous qu'ils en fussent punis quand ils rentreraient chez eux!

Je ne puis m'empêcher de consigner ici quelques réflexions que je faisais alors sur mes nombreuses vicissitudes passées. Oh! combien je trouvais cruel que moi, qui avais dépensé quarante années de ma vie dans de continuelles traverses, qui avais enfin touché en quelque sorte au port vers lequel tendent tous les hommes, le repos et l'abondance, je me fusse volontairement jeté dans de nouveaux chagrins par

mon choix funeste, et que moi, qui avais échappé à tant de périls dans ma jeunesse, j'en fusse venu, sur le déclin de l'âge, dans une contrée lointaine, en lieu et circonstance où mon innocence ne pouvait m'être d'aucune protection, à me faire pendre pour un crime que, bien loin d'en être coupable, j'exécrais.

A ces pensées succédait un élan religieux, et je me prenais à considérer que c'était là sans doute une disposition immédiate de la Providence; que je devais le regarder comme tel et m'y soumettre; que, bien que je fusse innocent devant les hommes, tant s'en fallait que je le fusse devant mon Créateur; que je devais songer aux fautes signalées dont ma vie était pleine, et pour lesquelles la Providence pouvait m'infliger ce châtiment comme une juste rétribution; enfin que je devais m'y résigner comme je me serais résigné à un naufrage s'il eût plu à Dieu de me frapper d'un pareil désastre.

A son tour, mon courage naturel quelquefois reparaissait; je formais de vigoureuses résolutions, je jurais de ne jamais me laisser prendre, de ne jamais me laisser torturer par une poignée de barbares froidement impitoyables; je me disais qu'il aurait mieux valu pour moi tomber entre les mains des sauvages, des cannibales, qui, s'ils m'eussent fait prisonnier, m'eussent à coup sûr dévoré, que

de tomber entre les mains de ces messieurs, dont peut-être la rage s'assouvirait sur moi par des cruautés inouïes, des atrocités. Je me disais : « Quand autrefois j'en venais aux mains avec les sauvages, n'étais-je pas résolu à combattre jusqu'au dernier soupir ? » et je me demandais pourquoi je ne ferais pas de même alors, puisque être pris par ces messieurs était pour moi une idée plus terrible que ne l'avait jamais été celle d'être mangé par les sauvages. Les Caraïbes, à leur rendre justice, ne mangeaient pas un prisonnier qu'il n'eût rendu l'âme : ils le tuaient d'abord, comme nous tuons un bœuf, tandis que ces messieurs possédaient une multitude de raffinements ingénieux pour enchérir sur la cruauté de la mort. Toutes les fois que ces pensées prenaient le dessus, je tombais immanquablement dans une sorte de fièvre, allumée par les agitations d'un combat supposé : mon sang bouillait, mes yeux étincelaient comme si j'eusse été dans la mêlée, puis je jurais de ne point accepter de quartier, et, quand je ne pourrais plus résister, de faire sauter le navire et tout ce qui s'y trouvait, pour ne laisser à l'ennemi qu'un chétif butin dont il pût faire trophée.

Mais, aussi lourd qu'avait été le poids de ces anxiétés et de ces perplexités tandis que nous étions à bord, aussi grande fut notre joie quand nous nous vîmes à terre, et mon partner me conta qu'il avait rêvé

que ses épaules étaient chargées d'un fardeau très-pesant qu'il devait porter au sommet d'une montagne : il sentait qu'il ne pourrait le soutenir longtemps; mais était survenu le pilote portugais, qui l'en avait débarrassé, la montagne avait disparu, et il n'avait plus aperçu devant lui qu'une plaine douce et unie. Vraiment il en était ainsi, nous étions comme des hommes qu'on a délivrés d'un pesant fardeau.

Pour ma part, j'avais le cœur débarrassé d'un poids sous lequel je faiblissais, et, comme je l'ai dit, je fis serment de ne jamais retourner en mer sur ce navire. Quand nous fûmes à terre, le vieux pilote, devenu alors notre ami, nous procura un logement et un magasin pour nos marchandises qui dans le fond ne faisaient à peu près qu'un : c'était une hutte contiguë à une maison spacieuse, le tout construit en cannes et environné d'une palissade de gros roseaux pour garder des pilleries des voleurs, qui, à ce qu'il paraît, pullulent dans le pays. Néanmoins, les magistrats nous octroyèrent une petite garde : nous avions un soldat qui, avec une espèce de hallebarde ou de demi-pique, faisait sentinelle à notre porte, et auquel nous donnions une mesure de riz et une petite pièce de monnaie, environ la valeur de trois pennys par jour. Grâce à tout cela, nos marchandises étaient en sûreté.

La foire habituellement tenue dans ce lieu était terminée depuis quelque temps ; cependant nous trouvâmes encore trois ou quatre jonques dans la rivière et deux *japoniers*, j'entends deux vaisseaux du Japon, chargés de marchandises chinoises, attendant, pour faire voile, les négociants japonais, qui étaient encore à terre.

La première chose que fit pour nous notre vieux pilote portugais, ce fut de nous ménager la connaissance de trois missionnaires catholiques qui se trouvaient dans la ville et qui s'y étaient arrêtés depuis assez longtemps pour convertir les habitants au christianisme ; mais nous crûmes voir qu'ils ne faisaient que de piteuse besogne et que les chrétiens qu'ils faisaient ne faisaient que de tristes chrétiens. Quoi qu'il en fût, ce n'était pas notre affaire. Un de ces prêtres était un Français qu'on appelait Père Simon, homme de bonne et joyeuse humeur, franc dans ses propos et n'ayant pas la mine si sérieuse et si grave que les deux autres, l'un Portugais, l'autre Génois. Père Simon était courtois, aisé dans ses manières et d'un commerce fort aimable ; ses deux compagnons, plus réservés, paraissaient rigides et austères, et s'appliquaient tout de bon à l'œuvre pour laquelle ils étaient venus, c'est-à-dire à s'entretenir avec les habitants et à s'insinuer parmi eux toutes les fois que l'occasion s'en présentait. Souvent nous prenions nos repas

avec ces révérends, et, quoique à vrai dire ce qu'ils appellent la conversion des Chinois au christianisme soit fort éloigné de la vraie conversion requise pour amener un peuple à la foi du Christ, et ne semble guère consister qu'à leur apprendre le nom de Jésus, à réciter quelques prières à la Vierge Marie et à son Fils dans une langue qu'ils ne comprennent pas, à faire le signe de la croix et autres choses semblables, cependant, il me faut l'avouer, ces religieux qu'on appelle missionnaires ont une ferme croyance que ces gens seront sauvés et qu'ils sont l'instrument de leur salut; dans cette persuasion, ils subissent non-seulement les fatigues du voyage, les dangers d'une pareille vie, mais souvent la mort même avec les tortures les plus violentes, pour l'accomplissement de cette œuvre; et ce serait de notre part un grand manque de charité, quelque opinion que nous ayons de leur besogne en elle-même et de leur manière de l'expédier, si nous n'avions pas une haute opinion du zèle qui la leur fait entreprendre à travers tant de dangers, sans avoir en vue pour eux-mêmes le moindre avantage temporel[1].

1. On a supprimé toute la fin de ce paragraphe, ainsi que la fin de trois ou quatre paragraphes précédents et suivants, dans la traduction contemporaine, indigne du beau nom de madame Tastu, où, soi-disant, on s'est borné au rôle de *traducteur fidèle*.

Or, pour en revenir à mon histoire, ce prêtre français, Père Simon, avait, ce me semble, ordre du chef de la mission de se rendre à Péking, résidence royale de l'empereur chinois, et attendait un autre prêtre qu'on devait lui envoyer de Macao pour l'accompagner. Nous nous trouvions rarement ensemble sans qu'il m'invitât à faire ce voyage avec lui, m'assurant qu'il me montrerait toutes les choses glorieuses de ce puissant empire, et entre autres la plus grande cité du monde, « cité, disait-il, que votre Londres et notre Paris réunis ne pourraient égaler ». Il voulait parler de Péking, qui, je l'avoue, est une ville fort grande et infiniment peuplée; mais, comme j'ai regardé ces choses d'un autre œil que le commun des hommes, j'en donnerai donc mon opinion en peu de mots quand, dans la suite de mes voyages, je serai amené à en parler plus particulièrement.

Mais d'abord je retourne à mon moine ou missionnaire. Dînant un jour avec lui, nous trouvant tous fort gais, je lui laissai voir quelque penchant à le suivre, et il se mit à me presser très-vivement, ainsi que mon partner, et à nous faire mille séductions pour nous décider. « D'où vient donc, Père Simon, dit mon partner, que vous souhaitez si fort notre société? Vous savez que nous sommes hérétiques; vous ne pouvez nous aimer ni goûter notre compagnie. — Oh! s'écria-t-il, vous deviendrez

peut-être de bons catholiques avec le temps; mon affaire ici est de convertir des païens, et qui sait si je ne vous convertirai pas aussi? — Très-bien, Père, repris-je; ainsi, vous nous prêcherez tout le long du chemin. — Non, non, je ne vous importunerai pas : notre religion n'est pas incompatible avec les bonnes manières; d'ailleurs, nous sommes tous ici censés compatriotes. Au fait, ne le sommes-nous pas, eu égard au pays où nous nous trouvons? Et, si vous êtes huguenots et moi catholique, au total ne sommes-nous pas tous chrétiens? Tout au moins, ajouta-t-il, nous sommes tous de braves gens, et nous pouvons fort bien nous hanter sans nous incommoder l'un l'autre. » Je goûtai fort ces dernières paroles, qui rappelèrent à mon souvenir mon jeune ecclésiastique que j'avais laissé au Brésil; mais il s'en fallait de beaucoup que ce Père Simon approchât de son caractère, car, bien que Père Simon n'eût en lui nulle apparence de légèreté criminelle, cependant il n'avait pas ce fonds de zèle chrétien, de piété stricte, d'affection sincère pour la religion, que mon autre bon ecclésiastique possédait et dont j'ai parlé longuement.

Mais laissons un peu Père Simon, quoiqu'il ne nous laissât point ni ne cessât de nous solliciter de partir avec lui. Autre chose alors nous préoccupait : il s'agissait de nous défaire de notre navire et de nos marchandises, et nous commencions à douter

fort que nous le pussions, car nous étions dans une place peu marchande. Une fois même je fus tenté de me hasarder à faire voile pour la rivière de Kilam et la ville de Nanking; mais la Providence sembla alors, plus visiblement que jamais, s'intéresser à nos affaires, et mon courage fut tout à coup relevé par le pressentiment que je devais, d'une manière ou d'une autre, sortir de cette perplexité et revoir enfin ma patrie. Pourtant je n'avais pas le moindre soupçon de la voie qui s'ouvrirait, et, quand je me prenais quelquefois à y songer, je ne pouvais imaginer comment cela adviendrait. La Providence, dis-je, commença ici à débarrasser un peu notre route, et, pour la première chose heureuse, voici que notre vieux pilote portugais nous amena un négociant japonais qui, après s'être enquis des marchandises que nous avions, nous acheta en premier lieu tout notre opium; il nous en donna un très-bon prix et nous paya en or, au poids, partie en petites pièces au coin du pays, partie en petits lingots d'environ dix ou onze onces chacun. Tandis que nous étions en affaire avec lui pour notre opium, il me vint à l'esprit qu'il pourrait bien aussi s'arranger de notre navire, et j'ordonnai à l'interprète de lui en faire la proposition. A cette ouverture, il leva tout bonnement les épaules; mais quelques jours après il revint avec un des missionnaires pour son trucheman, et me fit cette

offre : « Je vous ai acheté, dit-il, une trop grande quantité de marchandises avant d'avoir la pensée ou que la proposition m'ait été faite d'acheter le navire, de sorte qu'il ne me reste pas assez d'argent pour le payer ; mais, si vous voulez le confier au même équipage, je le louerai pour aller au Japon, d'où je l'enverrai aux îles Philippines avec un nouveau chargement dont je payerai le fret avant son départ du Japon, et à son retour je l'achèterai. » Je prêtai l'oreille à cette proposition, et elle remua si vivement mon humeur aventurière que je conçus aussitôt l'idée de partir moi-même avec lui, puis de faire voile des îles Philippines pour les mers du sud. Je demandai donc au négociant japonais s'il ne pourrait pas ne nous garder que jusqu'aux Philippines et nous congédier là. Il répondit que non, que la chose était impossible, parce qu'alors il ne pourrait effectuer le retour de sa cargaison, mais qu'il nous congédierait au Japon, à la rentrée du navire. J'y adhérais, toujours disposé à partir ; mais mon partner, plus sage que moi, m'en dissuada en me représentant les dangers auxquels j'allais courir et sur ces mers, et chez les Japonais, qui sont faux, cruels et perfides, et chez les Espagnols des Philippines, plus faux, plus cruels et plus perfides encore.

Mais, pour amener à conclusion ce grand changement dans nos affaires, il fallait d'abord consulter

le capitaine du navire et l'équipage, et savoir s'ils voulaient aller au Japon; et, tandis que cela m'occupait, le jeune homme que mon neveu m'avait laissé pour compagnon de voyage vint à moi et me dit qu'il croyait l'expédition proposée fort belle, qu'elle promettait de grands avantages et qu'il serait ravi que je l'entreprisse; mais que, si je ne me décidais pas à cela et que je voulusse l'y autoriser, il était prêt à partir comme marchand, ou en toute autre qualité, à mon bon plaisir. « Si jamais je retourne en Angleterre, ajouta-t-il, et vous y retrouve vivant, je vous rendrai un compte fidèle de mon gain, qui sera tout à votre discrétion. »

Il me fâchait réellement de me séparer de lui; mais, songeant aux avantages, qui étaient vraiment considérables, et que ce jeune homme était aussi propre à mener l'affaire à bien que qui que ce fût, j'inclinai à le laisser partir. Cependant je lui dis que je voulais d'abord consulter mon partner, et que je lui donnerais une réponse le lendemain. Je m'en entretins donc avec mon partner, qui s'y prêta très-généreusement. « Vous savez, me dit-il, que ce navire nous a été funeste, et que nous avons résolu tous les deux de ne plus nous y embarquer. Si votre intendant (ainsi appelait-il mon jeune homme) veut tenter le voyage, je lui abandonne ma part du navire pour qu'il en tire le meilleur parti possible; et, si nous vivons assez pour revoir l'An-

gleterre, et s'il réussit dans ces expéditions lointaines, il nous tiendra compte de la moitié du profit du louage du navire. L'autre moitié sera pour lui. »

Mon partner, qui n'avait nulle raison de prendre intérêt à ce jeune homme, faisant une offre semblable, je me gardai bien d'être moins généreux, et, tout l'équipage consentant à partir avec lui, nous lui donnâmes la moitié du bâtiment en propriété, et nous reçûmes de lui un écrit par lequel il s'obligeait à nous tenir compte de l'autre; et il partit pour le Japon. Le négociant japonais se montra un parfait honnête homme à son égard : il le protégea au Japon, il lui fit obtenir la permission de descendre à terre, faveur qu'en général les Européens n'obtiennent plus depuis quelque temps; il lui paya son fret très-ponctuellement, et l'envoya aux Philippines chargé de porcelaines du Japon et de la Chine, avec un subrécargue du pays, qui, après avoir trafiqué avec les Espagnols, rapporta des marchandises européennes et une forte partie de clous de girofle et autres épices. A son arrivée, non-seulement il lui paya son fret recta et grassement, mais encore, comme notre jeune homme ne se souciait point alors de vendre le navire, le négociant lui fournit des marchandises pour son compte : de sorte qu'avec quelque argent et quelques épices qu'il avait d'autre part et qu'il emporta avec lui, il retourna aux Philippines, chez les Espagnols, où il

se défit de sa cargaison très-avantageusement. Là, s'étant fait de bonnes connaissances à Manille, il obtint que son navire fût déclaré libre ; et, le gouverneur de Manille l'ayant loué pour aller en Amérique, à Acapulco, sur la côte du Mexique, il lui donna la permission d'y débarquer, de se rendre à Mexico et de prendre passage pour l'Europe, lui et tout son monde, sur un navire espagnol.

Il fit le voyage d'Acapulco très-heureusement, et là il vendit son navire. Là, ayant aussi obtenu la permission de se rendre par terre à Porto-Bello, il trouva, je ne sais comment, le moyen de passer à la Jamaïque avec tout ce qu'il avait, et environ huit ans après il revint en Angleterre excessivement riche : de quoi je parlerai en son lieu. Sur ce, je reviens à mes propres affaires.

Sur le point de nous séparer du bâtiment et de l'équipage, nous nous prîmes naturellement à songer à la récompense que nous devions donner aux deux hommes qui nous avaient avertis si fort à propos du projet formé contre nous dans la rivière de Camboge. Le fait est qu'ils nous avaient rendu un service insigne et qu'ils méritaient bien de nous, quoique, soit dit en passant, ils ne fussent eux-mêmes qu'une paire de coquins : car, ajoutant foi à la fable qui nous transformait en pirates, et ne doutant pas que nous ne nous fussions enfuis avec le navire, ils étaient venus nous trouver non-seu-

lement pour nous vendre la mèche de ce qu'on machinait contre nous, mais encore pour s'en aller faire la course en notre compagnie; et l'un d'eux avoua plus tard que l'espérance seule d'écumer la mer avec nous l'avait poussé à cette révélation. N'importe, le service qu'ils nous avaient rendu n'en était pas moins grand, et c'est pourquoi, comme je leur avais promis d'être reconnaissant envers eux, j'ordonnai premièrement qu'on leur payât les appointements qu'ils déclaraient leur être dus à bord de leurs vaisseaux respectifs, c'est-à-dire à l'Anglais neuf mois de ses gages et sept au Hollandais; puis, en outre et par-dessus, je leur fis donner une petite somme en or, à leur grand contentement. Je nommai ensuite l'Anglais maître canonnier du bord, le nôtre ayant passé lieutenant en second et commis aux vivres; pour le Hollandais, je le fis maître d'équipage. Ainsi grandement satisfaits, l'un et l'autre rendirent de bons offices, car tous les deux étaient d'habiles marins et d'intrépides compagnons.

Nous étions alors à terre à la Chine, et si, au Bengale, je m'étais cru banni et éloigné de ma patrie, tandis que pour mon argent j'avais tant de moyens de revenir chez moi, que ne devais-je pas penser en ce moment, où j'étais environ à mille lieues plus loin de l'Angleterre et sans perspective aucune de retour!

Seulement, comme une autre foire devait se tenir au bout de quatre mois dans la ville où nous étions, nous espérions qu'alors nous serions à même de nous procurer toutes sortes de produits du pays, et vraisemblablement de trouver quelques jonques chinoises ou quelques navires venant de Nanking qui seraient à vendre et qui pourraient nous transporter, nous et nos marchandises, où il nous plairait. Faisant fonds là-dessus, je résolus d'attendre; d'ailleurs, comme nos personnes privées n'étaient pas suspectes, si quelques bâtiments anglais ou hollandais se présentaient, ne pouvions-nous pas trouver l'occasion de charger nos marchandises et d'obtenir passage pour quelque autre endroit des Indes moins éloigné de notre patrie?

Dans cette espérance, nous nous déterminâmes donc à demeurer en ce lieu; mais, pour nous récréer, nous nous permîmes deux ou trois petites tournées dans le pays. Nous fîmes d'abord un voyage de dix jours pour aller voir Nanking, ville vraiment digne d'être visitée. On dit qu'elle renferme un million d'âmes. Je ne le crois pas. Elle est symétriquement bâtie, toutes les rues sont régulièrement alignées et se croisent l'une l'autre en ligne droite, ce qui lui donne une avantageuse apparence.



MAIS quand j'en viens à comparer les misérables peuples de ces contrées aux peuples de nos contrées, leurs édifices, leurs mœurs, leur gouvernement, leur religion, leurs richesses et leur splendeur, comme disent quelques-uns, j'avoue que tout cela me semble ne pas valoir la peine d'être nommé, ne pas valoir le temps que je passerais à le décrire et que perdraient à le lire ceux qui viendront après moi.

Il est à remarquer que nous nous ébahissons de la grandeur, de l'opulence, des cérémonies, de la pompe, du gouvernement, des manufactures, du commerce et de la conduite de ces peuples, non parce que ces choses méritent de fixer notre admiration ou même nos regards, mais seulement parce que, tout remplis de l'idée primitive que nous avons de la barbarie de ces contrées, de la grossièreté et de l'ignorance qui y règnent, nous ne nous attendons pas à y trouver rien de si avancé.

Autrement, que sont leurs édifices au prix des palais et des châteaux royaux de l'Europe? qu'est-ce que leur commerce auprès du commerce uni-

versel de l'Angleterre, de la Hollande, de la France et de l'Espagne? que sont leurs villes au prix des nôtres pour l'opulence, la force, le faste des habits, le luxe des ameublements, la variété infinie? que sont leurs ports, parsemés de quelques jonques et de quelques barques, comparés à notre navigation, à nos flottes marchandes, à notre puissante et formidable marine? Notre Cité de Londres fait plus de commerce que tout leur puissant empire. Un vaisseau de guerre anglais, hollandais ou français, de quatre-vingts canons, battrait et détruirait toutes les forces navales des Chinois. La grandeur de leur opulence et de leur commerce, la puissance de leur gouvernement, la force de leurs armées, nous émerveillent parce que (je l'ai déjà dit), accoutumés que nous sommes à les considérer comme une nation barbare de païens et à peu près comme des sauvages, nous ne nous attendons pas à rencontrer rien de semblable chez eux; et c'est vraiment de là que vient le jour avantageux sous lequel nous apparaissent leur splendeur et leur puissance; autrement, cela en soi-même n'est rien du tout, car ce que j'ai dit de leurs vaisseaux peut être dit de leurs troupes et de leurs armées : toutes les forces de leur empire, bien qu'ils puissent mettre en campagne deux millions d'hommes, ne seraient bonnes ni plus ni moins qu'à ruiner le pays et à les réduire eux-mê-

mes à la famine. S'ils avaient à assiéger une ville forte de Flandre ou à combattre une armée disciplinée, une ligne de cuirassiers allemands ou de gendarmes français culbuterait toute leur cavalerie; un million de leurs fantassins ne pourraient tenir devant un corps de notre infanterie rangé en bataille et posté de façon à ne pouvoir être enveloppé, fussent-ils vingt contre un; voire même, je ne hâblerais pas si je disais que trente mille hommes d'infanterie allemande ou anglaise et dix mille chevaux français brosseraient toutes les forces de la Chine. Il en est de même de notre fortification et de l'art de nos ingénieurs dans l'attaque et la défense des villes : il n'y a pas à la Chine une place fortifiée qui pût tenir un mois contre les batteries et les assauts d'une armée européenne, tandis que toutes les armées des Chinois ne pourraient prendre une ville comme Dunkerque, à moins que ce ne fût par famine, l'assiégeraient-elles dix ans. Ils ont des armes à feu, il est vrai, mais elles sont lourdes et grossières et sujettes à faire long feu; ils ont de la poudre, mais elle n'a point de force; enfin, ils n'ont ni discipline sur le champ de bataille, ni tactique, ni habileté dans l'attaque, ni modération dans la retraite. Aussi j'avoue que ce fut chose bien étrange pour moi, quand je revins en Angleterre, d'entendre nos compatriotes débiter de si belles bourdes sur la

puissance, les richesses, la gloire, la magnificence et le commerce des Chinois, qui ne sont, je l'ai vu, je le sais, qu'un méprisable troupeau d'esclaves ignorants et sordides assujettis à un gouvernement bien digne de commander à tel peuple; et, en un mot, car je suis maintenant tout à fait lancé hors de mon sujet, et en un mot, dis-je, si la Moscovie n'était pas à une si énorme distance, si l'empire moscovite n'était pas un ramassis d'esclaves presque aussi grossiers, aussi faibles, aussi mal gouvernés que les Chinois eux-mêmes, le czar de Moscovie pourrait tout à son aise les chasser tous de leur contrée et la subjuguer dans une seule campagne. Si le czar, qui, à ce que j'entends dire, devient un grand prince et commence à se montrer formidable dans le monde, se fût jeté de ce côté au lieu de s'attaquer aux belliqueux Suédois (dans cette entreprise aucune des puissances de l'Europe ne l'eût envié ou entravé), il serait aujourd'hui empereur de la Chine, au lieu d'avoir été battu par le roi de Suède à Narva, où les Suédois n'étaient pas un contre six. De même que les Chinois nous sont inférieurs en force, en magnificence, en navigation, en commerce et en agriculture, de même ils nous sont inférieurs en savoir, en habileté dans les sciences. Ils ont des globes et des sphères et une teinture des mathématiques; mais vient-on à examiner leurs connaissances, que les plus judi-

cieux de leurs savants ont la vue courte! Ils ne savent rien du mouvement des corps célestes, et sont si grossièrement et si absurdement ignorants que, lorsque le soleil s'éclipse, ils s'imaginent qu'il est assailli par un grand dragon qui veut l'emporter, et ils se mettent à faire un charivari avec tous les tambours et tous les chaudrons du pays pour épouvanter et chasser le monstre, juste comme nous faisons pour rappeler un essaim d'abeilles.

C'est là l'unique digression de ce genre que je me sois permise dans tout le récit que j'ai donné de mes voyages; désormais je me garderai de faire aucune description de contrée et de peuple: ce n'est pas mon affaire, ce n'est pas de mon ressort. M'attachant seulement à la narration de mes propres aventures à travers une vie ambulante et une longue série de vicissitudes presque inouïes, je ne parlerai des villes importantes, des contrées désertes, des nombreuses nations que j'ai encore à traverser, qu'autant qu'elles se lieront à ma propre histoire et que mes relations avec elles le rendront nécessaire. J'étais alors, selon mon calcul le plus exact, dans le cœur de la Chine, par 30 degrés environ de latitude nord, car nous étions revenus de Nanking. J'étais toujours possédé d'une grande envie de voir Péking, dont j'avais tant ouï parler, et Père Simon m'importunait chaque jour pour que je fisse cette excursion. Enfin, l'époque de son dé-

part étant fixée, et l'autre missionnaire qui devait aller avec lui étant arrivé de Macao, il nous fallait prendre une détermination. Je renvoyai Père Simon à mon partner, m'en référant tout à fait à son choix. Mon partner finit par se déclarer pour l'affirmative, et nous fîmes nos préparatifs de voyage. Nous partîmes assez avantageusement sous un rapport, car nous obtînmes la permission de voyager à la suite d'un des mandarins du pays, une manière de vice-rois ou principaux magistrats de la province où ils résident, tranchant du grand, voyageant avec un grand cortége et force grands hommages de la part du peuple, qui souvent est grandement appauvri par eux, car tous les pays qu'ils traversent sont obligés de leur fournir des provisions, à eux et à toute leur séquelle. Une chose que je ne laissai pas de remarquer particulièrement en cheminant avec les bagages de celui-ci, c'est que, bien que nous reçussions des habitants de suffisantes provisions pour nous et nos chevaux, comme appartenant au mandarin, nous étions néanmoins obligés de payer tout ce que nous acceptions d'après le prix courant du lieu. L'intendant ou commissaire des vivres du mandarin nous soutirait très-ponctuellement ce revenant-bon, de sorte que si voyager à la suite du mandarin était une grande commodité pour nous, ce n'était pas une haute faveur de sa part : c'était, tout au contraire, un grand profit pour lui,

si l'on considère qu'il y avait une trentaine de personnes chevauchant de la même manière sous la protection de son cortége, ou, comme nous dirions, sous son convoi. C'était, je le répète, pour lui un bénéfice tout clair : il nous prenait tout notre argent pour les vivres que le pays lui fournissait pour rien.

Pour gagner Péking, nous eûmes vingt-cinq jours de marche à travers un pays extrêmement populeux, mais misérablement cultivé. Quoiqu'on préconise tant l'industrie de ce peuple, son agriculture, son économie rurale, sa manière de vivre, tout cela n'est qu'une pitié. Je dis une pitié, et cela est vraiment tel comparativement à nous, et nous semblerait ainsi à nous, qui entendons la vie, si nous étions obligés de le subir; mais il n'en est pas de même pour ces pauvres diables, qui ne connaissent rien autre. L'orgueil de ces pécores est énorme; il n'est surpassé que par leur pauvreté, et ne fait qu'ajouter à ce que j'appelle leur misère. Il m'est avis que les sauvages tout nus de l'Amérique vivent beaucoup plus heureux : s'ils n'ont rien, ils ne désirent rien; tandis que ceux-ci, insolents et superbes, ne sont, après tout, que des gueux et des valets. Leur ostentation est inexprimable; elle se manifeste surtout dans leurs vêtements, dans leurs demeures et dans la multitude de laquais et d'esclaves qu'ils entretiennent. Mais ce qui met le

comble à leur ridicule, c'est le mépris qu'ils professent pour tout l'univers, excepté pour eux-mêmes.

Sincèrement, je voyageai par la suite plus agréablement dans les déserts et les vastes solitudes de la grande Tartarie que dans cette Chine où cependant les routes sont bien pavées, bien entretenues et très-commodes pour les voyageurs. Rien ne me révoltait plus que de voir ce peuple si hautain, si impérieux, si outrecuidant au sein de l'imbécillité et de l'ignorance la plus crasse : car tout son fameux génie n'est que ça, et pas plus! Aussi mon ami Père Simon et moi ne laissions-nous jamais échapper l'occasion de faire gorge chaude de leur orgueilleuse gueuserie. Un jour, approchant du manoir d'un gentilhomme campagnard, comme l'appelait Père Simon, à environ dix lieues de la ville de Nanking, nous eûmes l'honneur de chevaucher pendant environ deux milles avec le maître de la maison, dont l'équipage était un parfait donquichotisme, un mélange de pompe et de pauvreté.

L'habit de ce crasseux Don eût merveilleusement fait l'affaire d'un Scaramouche ou d'un Fagotin : il était d'un sale calicot, surchargé de tout le pimpant harnachement de la casaque d'un fou; les manches en étaient pendantes; de tous côtés ce n'était que satin, crevés et taillades. Il recouvrait une riche veste de taffetas aussi grasse que celle d'un bou-

cher, et qui témoignait que Son Honneur était un très-exquis saligaud.

Son cheval était une pauvre, maigre, affamée et cagneuse créature. On pourrait avoir une pareille monture en Angleterre pour trente ou quarante schellings. Deux esclaves le suivaient à pied pour faire trotter le pauvre animal. Il avait un fouet à la main, et il rossait la bête aussi fort et ferme du côté de la tête que ses esclaves le faisaient du côté de la queue; et ainsi il s'en allait chevauchant près de nous avec environ dix ou douze valets, et on nous dit qu'il se rendait à son manoir, à une demi-lieue devant nous. Nous cheminions tout doucement, mais cette manière de gentilhomme prit le devant, et, comme nous nous arrêtâmes une heure dans un village pour nous rafraîchir, quand nous arrivâmes vers le castel de ce grand personnage, nous le vîmes installé sur un petit emplacement devant sa porte et en train de prendre sa réfection : au milieu de cette espèce de jardin, il était facile de l'apercevoir, et on nous donna à entendre que plus nous le regarderions, plus il serait satisfait.

Il était assis sous un arbre à peu près semblable à un palmier nain, qui étendait son ombre au-dessus de sa tête, du côté du midi; mais, par luxe, on avait placé sous l'arbre un immense parasol qui ajoutait beaucoup au coup d'œil. Il était étalé et

renversé dans un vaste fauteuil, car c'était un homme pesant et corpulent, et sa nourriture lui était apportée par deux esclaves femelles.

On en voyait deux autres, dont peu de gentilshommes européens, je pense, eussent agréé le service : la première abecquait notre gentillâtre avec une cuiller; la seconde tenait un plat d'une main, et de l'autre raclait ce qui tombait sur la barbe ou la veste de taffetas de Sa Seigneurie. Cette grosse et grasse brute pensait au-dessous d'elle d'employer ses propres mains à toutes ces opérations familières que les rois et les monarques aiment mieux faire eux-mêmes plutôt que d'être touchés par les doigts rustiques de leurs valets [1].

A ce spectacle, je me pris à penser aux tortures que la vanité prépare aux hommes, et combien un penchant orgueilleux ainsi mal dirigé doit être incommode pour un être qui a le sens commun ; puis, laissant ce pauvre hère se délecter à l'idée que nous nous ébahissions devant sa pompe, tandis que nous le regardions en pitié et lui prodiguions le mépris, nous poursuivîmes notre voyage ; seulement Père

1. On a passé sous silence la fin de ce paragraphe et le commencement du suivant dans la traduction contemporaine, indigne du beau nom de madame Tastu. — Désormais nous nous abstiendrons de relever les mutilations que, dans la susdite traduction, on a fait subir à toute la dernière partie de *Robinson* : il faudrait une note à chaque phrase.

Simon eut la curiosité de s'arrêter pour tâcher d'apprendre quelles étaient les friandises dont ce châtelain se repaissait avec tant d'apparat; il eut l'honneur d'en goûter, et nous dit que c'était, je crois, un mets dont un dogue anglais voudrait à peine manger, si on le lui offrait, c'est-à-dire un plat de riz bouilli, rehaussé d'une grosse gousse d'ail, d'un sachet rempli de poivre vert et d'une autre plante à peu près semblable à notre gingembre, mais qui a l'odeur du musc et la saveur de la moutarde, le tout mis ensemble et mijoté avec un petit morceau de mouton maigre : voilà quel était le festin de Sa Seigneurie, dont quatre ou cinq autres domestiques attendaient les ordres à quelque distance ! S'il les nourrissait moins somptueusement qu'il se nourrissait lui-même, si, par exemple, on leur retranchait les épices, ils devaient faire maigre chère, en vérité.

Quant à notre mandarin avec qui nous voyagions, respecté comme un roi, il était toujours environné de ses gentilshommes et entouré d'une telle pompe que je ne pus guère l'entrevoir que de loin; je remarquai toutefois qu'entre tous les chevaux de son cortége il n'y en avait pas un seul qui parût valoir les bêtes de somme de nos voituriers anglais; ils étaient si chargés de housses, de caparaçons, de harnais et autres semblables friperies, que vous n'auriez pu voir s'ils étaient gras ou maigres : on

apercevait à peine le bout de leur tête et de leurs pieds.

J'avais alors le cœur gai. Débarrassé du trouble et de la perplexité dont j'ai fait la peinture, et ne nourrissant plus d'idées rongeantes, ce voyage me sembla on ne peut plus agréable. Je n'y essuyai d'ailleurs aucun fâcheux accident ; seulement, en passant à gué une petite rivière, mon cheval broncha et me désarçonna, c'est-à-dire qu'il me jeta dedans. L'endroit n'était pas profond, mais je fus trempé jusqu'aux os. Je ne fais mention de cela que parce que ce fut alors que se gâta mon livre de poche, où j'avais couché les noms de plusieurs peuples et de différents lieux dont je voulais me ressouvenir. N'en ayant pas pris tout le soin nécessaire, les feuillets se moisirent, et par la suite il me fut impossible de déchiffrer un seul mot, à mon grand regret, surtout quant aux noms de quelques places auxquelles je touchai dans ce voyage.

Enfin nous arrivâmes à Péking. Je n'avais avec moi que le jeune homme que mon neveu le capitaine avait attaché à ma personne comme domestique, lequel se montra très-fidèle et très-diligent. Mon partner n'avait non plus qu'un compagnon, un de ses parents. Quant au pilote portugais, ayant désiré voir la cour, nous lui avions donné son passage, c'est-à-dire que nous l'avions défrayé pour l'agrément de sa compagnie et pour qu'il nous ser-

vît d'interprète, car il entendait la langue du pays, parlait bien français et quelque peu anglais. Vraiment, ce bon homme nous fut partout on ne peut plus utile. Il y avait à peine une semaine que nous étions à Péking, quand il vint me trouver en riant : « Ah ! senhor Inglez, me dit-il, j'ai quelque chose à vous dire qui vous mettra la joie au cœur. — La joie au cœur ! dis-je ; que serait-ce donc ? Je ne sache rien dans ce pays qui puisse m'apporter ni grande joie ni grand chagrin. — Oui, oui, dit le vieux homme en mauvais anglais, faire vous content, et moi *fâcheux.* » C'est *fâché* qu'il voulait dire. Ceci piqua ma curiosité. « Pourquoi, repris-je, cela vous fâcherait-il ? — Parce que, répondit-il, après m'avoir amené ici après un voyage de vingt-cinq jours, vous me laisserez m'en retourner seul. Et comment ferai-je pour regagner mon port sans vaisseau, sans cheval, sans *pécune ?* » C'est ainsi qu'il nommait l'argent dans un latin corrompu qu'il avait en provision pour notre plus grande hilarité.

Bref, il nous dit qu'il y avait dans la ville une grande caravane de marchands moscovites et polonais qui se disposaient à retourner par terre en Moscovie dans quatre ou cinq semaines, et que sûrement nous saisirions l'occasion de partir avec eux et le laisserions derrière s'en revenir tout seul. J'avoue que cette nouvelle me surprit : une joie

secrète se répandit dans toute mon âme, une joie que je ne puis décrire, que je ne ressentis jamais ni auparavant, ni depuis. Il me fut impossible, pendant quelque temps, de répondre un seul mot au bon homme ; à la fin pourtant, me tournant vers lui : « Comment savez-vous cela ? fis-je ; êtes-vous sûr que ce soit vrai ? — Oui-da, reprit-il ; j'ai rencontré ce matin, dans la rue, une de mes vieilles connaissances, un Arménien, ou, comme vous dites, vous autres, un Grec qui se trouve avec eux. Il est arrivé dernièrement d'Astracan et se proposait d'aller au Ton-Kin, où je l'ai connu autrefois ; mais il a changé d'avis, et maintenant il est déterminé à retourner à Moscou avec la caravane, puis à descendre le Volga jusqu'à Astracan. — Eh bien ! Senhor, soyez sans inquiétude quant à être laissé seul : si c'est un moyen pour moi de retourner en Angleterre, ce sera votre faute si vous remettez jamais le pied à Macao. » J'allai alors consulter mon partner sur ce qu'il y avait à faire, et je lui demandai ce qu'il pensait de la nouvelle du pilote et si elle contrarierait ses intentions. Il me dit qu'il souscrivait d'avance à tout ce que je voudrais, car il avait si bien établi ses affaires au Bengale et laissé ses effets en si bonnes mains que, s'il pouvait convertir l'expédition fructueuse que nous venions de réaliser en soies de Chine écrues et ouvrées qui valussent la peine d'être transpor-

tées, il serait très-content d'aller en Angleterre, d'où il repasserait au Bengale par les navires de la compagnie.

Cette détermination prise, nous convînmes que, si notre vieux pilote portugais voulait nous suivre, nous le défrayerions jusqu'à Moscou ou jusqu'en Angleterre, comme il lui plairait. Certes nous n'eussions point passé pour généreux si nous ne l'eussions pas récompensé davantage; les services qu'il nous avait rendus valaient bien cela et au delà : il avait été non-seulement notre pilote en mer, mais encore pour ainsi dire notre courtier à terre, et, en nous procurant le négociant japonais, il avait mis quelques centaines de livres sterling dans nos poches. Nous devisâmes donc ensemble là-dessus, et, désireux de le gratifier, ce qui, après tout, n'était que lui faire justice, et souhaitant d'ailleurs de le conserver avec nous (car c'était un homme précieux en toute occasion), nous convînmes que nous lui donnerions à nous deux une somme en or monnayé qui, d'après mon calcul, pouvait monter à 175 livres sterling, et que nous prendrions ses dépenses pour notre compte, les siennes et celles de son cheval, ne laissant à sa charge que la bête de somme qui transporterait ses effets.

Ayant arrêté ceci entre nous, nous mandâmes le vieux pilote pour lui faire savoir ce que nous avions résolu. « Vous vous êtes plaint, lui dis-je, d'être me-

nacé de vous en retourner tout seul : j'ai maintenant à vous annoncer que vous ne vous en retournerez pas du tout. Comme nous avons pris le parti d'aller en Europe avec la caravane, nous voulons vous emmener avec nous, et nous vous avons fait appeler pour connaître votre volonté. » Le bon homme hocha la tête et dit que c'était un long voyage, qu'il n'avait point de *pécune* pour l'entreprendre, ni pour subsister quand il serait arrivé. « Nous ne l'ignorons pas, lui dîmes-nous, et c'est pourquoi nous sommes dans l'intention de faire quelque chose pour vous qui vous montrera combien nous sommes sensibles au bon office que vous nous avez rendu, et combien aussi votre compagnie nous est agréable. » Je lui déclarai alors que nous étions convenus de lui donner présentement une certaine somme, qu'il pourrait employer de la même manière que nous emploierions notre avoir, et que, pour ce qui était de ses dépenses, s'il venait avec nous, nous voulions le déposer à bon port, sauf mort ou événements, soit en Moscovie, soit en Angleterre, et cela à notre charge, le transport de ses marchandises excepté.

Il reçut cette proposition avec transport, et protesta qu'il nous suivrait au bout du monde. Nous nous mîmes donc à faire nos préparatifs de voyage. Toutefois il en fut de nous comme des autres marchands : nous eûmes tous beaucoup de choses à

terminer, et, au lieu d'être prêts en cinq semaines, avant que tout fût arrangé, quatre mois et quelques jours s'écoulèrent.





CE ne fut qu'au commencement de février que nous quittâmes Péking. Mon partner et le vieux pilote se rendirent au port où nous avions d'abord débarqué pour disposer de quelques marchandises que nous y avions laissées, et moi, avec un marchand chinois que j'avais connu à Nanking et qui était venu à Péking pour ses affaires, je m'en allai dans la première de ces deux villes, où j'achetai quatre-vingt-dix pièces de beau damas avec environ deux cents pièces d'autres belles étoffes de soie de différentes sortes, quelques-unes brochées d'or. Toutes ces acquisitions étaient déjà rendues à Péking au retour de mon partner. En outre, nous achetâmes une partie considérable de soie écrue et plusieurs autres articles. Notre pacotille s'élevait, rien qu'en ces marchandises, à 3,5oo livres sterling; et, avec du thé, quelques belles toiles peintes et trois charges de chameaux en noix muscades et clous de girofle, elle chargeait pour notre part dix-huit chameaux, non compris ceux que nous devions monter, ce qui, avec deux ou trois chevaux de main et deux autres

chevaux chargés de provisions, portait en somme notre suite à vingt-six chameaux ou chevaux.

La caravane était très-nombreuse, et, autant que je puis me le rappeler, se composait de trois ou quatre cents chevaux et chameaux et de plus de cent vingt hommes très-bien armés et préparés à tout événement : car, si les caravanes orientales sont sujettes à être attaquées par les Arabes, celles-ci sont sujettes à l'être par les Tartares, qui ne sont pas, à vrai dire, tout à fait aussi dangereux que les Arabes, ni si barbares quand ils ont le dessus.

Notre compagnie se composait de gens de différentes nations, principalement de Moscovites ; il y avait bien une soixantaine de négociants ou habitants de Moscou, parmi lesquels se trouvaient quelques Livoniens, et, à notre satisfaction toute particulière, cinq Écossais, hommes de poids et qui paraissent très-versés dans la science des affaires.

Après une journée de marche, nos guides, qui étaient au nombre de cinq, appelèrent tous les gentlemen et les marchands, c'est-à-dire tous les voyageurs, excepté les domestiques, pour tenir, disaient-ils, un *grand conseil.* A ce grand conseil, chacun déposa une certaine somme à la masse commune pour payer le fourrage qu'on achèterait en route lorsqu'on ne pourrait en avoir autrement,

pour les émoluments des guides, pour les chevaux de louage et autres choses semblables; ensuite ils constituèrent le voyage, selon leur expression, c'est-à-dire qu'ils nommèrent des capitaines et des officiers pour nous diriger et nous commander en cas d'attaque, et assignèrent à chacun son tour de commandement. L'établissement de cet ordre parmi nous ne fut rien moins qu'inutile le long du chemin, comme on le verra en son lieu.

La route, de ce côté-là du pays, est très-peuplée : elle est pleine de potiers et de modeleurs, c'est-à-dire d'artisans qui travaillent la terre à porcelaine; et, comme nous cheminions, notre pilote portugais, qui avait toujours quelque chose à nous dire pour nous égayer, vint à moi en ricanant et me dit qu'il voulait me montrer la plus grande rareté de tout le pays, afin que j'eusse à dire de la Chine, après toutes les choses défavorables que j'en avais dites, que j'y avais vu une chose qu'on ne saurait voir dans tout le reste de l'univers. Intrigué au plus haut point, je grillais de savoir ce que ce pouvait être. A la fin, il me dit que c'était une maison de plaisance toute bâtie en marchandises de Chine (en *China ware*). « J'y suis, lui dis-je ; les matériaux dont elle est construite sont tous la production du pays? Et ainsi elle est toute en *China ware,* n'est-ce pas? —Non, non, répondit-il; j'entends que c'est une maison entièrement de

China ware, comme vous dites en Angleterre, ou de *porcelaine,* comme on dit dans notre pays. — Soit, repris-je; cela est très-possible. Mais comment est-elle grosse? pourrions-nous la transporter dans une caisse sur un chameau? Si cela se peut, nous l'achèterons. — Sur un chameau! s'écria le vieux pilote, levant ses deux mains jointes; peste! une famille de trente personnes y loge. »

Je fus alors vraiment curieux de la voir, et quand nous arrivâmes auprès je trouvai tout bonnement une maison de charpente, une maison bâtie, comme on dit en Angleterre, avec latte et plâtre, mais dont tous les crépis étaient réellement de *China ware,* c'est-à-dire qu'elle était enduite de terre à porcelaine.

L'extérieur, sur lequel dardait le soleil, était vernissé, d'un bel aspect, parfaitement blanc, peint de figures bleues, comme le sont les grands vases de Chine qu'on voit en Angleterre, et aussi dur que s'il eût été cuit. Quant à l'intérieur, toutes les murailles, au lieu de boiseries, étaient revêtues de tuiles durcies et émaillées, comme les petits carreaux qu'on nomme en Angleterre *gally tiles,* et toutes faites de la plus belle porcelaine, décorée de figures délicieuses d'une variété infinie de couleurs mélangées d'or. Une seule figure occupait plusieurs de ces carreaux; mais, avec un mastic fait de même terre, on les avait si habilement assemblés

qu'il n'était guère possible de voir où étaient les joints. Le pavé des salles était de la même matière et aussi solide que les aires de terre cuite en usage dans plusieurs parties de l'Angleterre, notamment dans le Lincolnshire, le Nottinghamshire et le Leicestershire; il était dur comme une pierre et uni, mais non pas émaillé et peint, si ce n'est dans quelques petites pièces ou cabinets, dont le sol était revêtu comme les parois. Les plafonds, en un mot tous les endroits de la maison, étaient faits de même terre; enfin le toit était couvert de tuiles semblables, mais d'un noir foncé et éclatant.

C'était vraiment, à la lettre, un magasin de porcelaine; on pouvait à bon droit le nommer ainsi, et, si je n'eusse été en marche, je me serais arrêté là plusieurs jours pour l'examiner dans tous ses détails. On me dit que dans le jardin il y avait des fontaines et des viviers dont le fond et les bords étaient pavés pareillement, et le long des allées de belles statues entièrement faites en terre à porcelaine et cuites toutes d'une pièce.

C'est là une des singularités de la Chine. On peut accorder aux Chinois qu'ils excellent en ce genre; mais j'ai la certitude qu'ils n'excellent pas moins dans les contes qu'ils font à ce sujet, car ils m'ont dit de si incroyables choses de leur habileté en poterie, des choses telles, que je ne me soucie guère de les rapporter, dans la conviction où je

suis qu'elles sont fausses. Un hâbleur me parla entre autres d'un ouvrier qui avait fait en faïence un navire, avec tous ses apparaux, ses mâts et ses voiles, assez grand pour contenir cinquante hommes. S'il avait ajouté qu'il l'avait lancé et que sur ce navire il avait fait un voyage au Japon, j'aurais pu dire quelque chose; mais, comme je savais ce que valait cette histoire et (passez-moi l'expression) que le camarade mentait, je souris et gardai le silence.

Cet étrange spectacle me retint pendant deux heures derrière la caravane : aussi celui qui commandait ce jour-là me condamna-t-il à une amende d'environ trois schellings et me déclara-t-il que, si c'eût été à trois journées en dehors de la muraille comme c'était à trois journées en dedans, il m'en aurait coûté quatre fois autant, et qu'il m'aurait obligé à demander pardon au premier jour de conseil. Je promis donc d'être plus exact, et je ne tardai pas à reconnaître que l'ordre de se tenir tous ensemble était d'une nécessité absolue pour notre commune sûreté.

Deux jours après, nous passâmes la grande muraille de la Chine, boulevard élevé contre les Tartares, ouvrage immense, dont la chaîne sans fin s'étend jusque sur des collines et des montagnes, où les rochers sont infranchissables et les précipices tels qu'il n'est pas d'ennemis qui puissent y

pénétrer, qui puissent y gravir, ou, s'il en est, quelle muraille pourrait les arrêter? Son étendue, nous dit-on, est d'à peu près un millier de milles d'Angleterre; mais la contrée qu'elle couvre n'en a que cinq cents, mesurée en droite ligne, sans avoir égard aux tours et retours qu'elle fait. Elle a environ quatre toises ou fathoms de hauteur et autant d'épaisseur en quelques endroits.

Là, au pied de cette muraille, je m'arrêtai une heure ou environ sans enfreindre nos règlements, car la caravane mit tout ce temps à défiler par un guichet; je m'arrêtai une heure, dis-je, à la regarder de chaque côté, de près et de loin, du moins à regarder ce qui était à la portée de ma vue; et le guide de notre caravane, qui l'avait exaltée comme la merveille du monde, manifesta le vif désir de savoir ce que j'en pensais. Je lui dis que c'était une excellente chose contre les Tartares. Il arriva qu'il n'entendit pas ça comme je l'entendais et qu'il le prit pour un compliment; mais le vieux pilote sourit : « Oh! senhor Inglez, dit-il, vous parlez de deux couleurs. — De deux couleurs! répétai-je; qu'entendez-vous par là? — J'entends que votre réponse paraît blanche d'un côté et noire de l'autre, gaie par là et sombre par ici; vous lui dites que c'est une bonne muraille contre les Tartares : cela signifie pour moi qu'elle n'est bonne à rien, sinon contre les Tartares, ou qu'elle

ne défendrait pas de tout autre ennemi. Je vous comprends, senhor Inglez, je vous comprends, répétait-il en se gaussant; mais monsieur le Chinois vous comprend aussi de son côté.

— Eh bien! Senhor, repris-je, pensez-vous que cette muraille arrêterait une armée de gens de notre pays avec un bon train d'artillerie, ou nos ingénieurs avec deux compagnies de mineurs? En moins de dix jours n'y feraient-ils pas une brèche assez grande pour qu'une armée y pût passer en front de bataille, ou ne la feraient-ils pas sauter, fondation et tout, de façon à n'en pas laisser une trace? — Oui, oui, s'écria-t-il, je sais tout cela. » Le Chinois brûlait de connaître ce que j'avais dit : je permis au vieux pilote de le lui répéter quelques jours après. Nous étions alors presque sortis du territoire, et ce guide devait nous quitter bientôt; mais, quand il sut ce que j'avais dit, il devint muet tout le reste du chemin, et nous sevra de ses belles histoires sur le pouvoir et sur la magnificence des Chinois.

Après avoir passé ce puissant rien, appelé muraille, à peu près semblable à la muraille des Pictes, si fameuse dans le Northumberland et bâtie par les Romains, nous commençâmes à trouver le pays clair-semé d'habitants, ou plutôt les habitants confinés dans des villes et des places fortes, à cause des incursions et des déprédations des Tartares,

qui exercent le brigandage en grand, et auxquels ne pourraient résister les habitants sans armes d'une contrée ouverte.

Je sentis bientôt la nécessité de nous tenir tous ensemble en caravane, chemin faisant, car nous ne tardâmes pas à voir rôder autour de nous plusieurs troupes de Tartares. Quand je vins à les apercevoir distinctement, je m'étonnai que l'empire chinois ait pu être conquis par de si misérables drôles : ce ne sont que de vraies hordes, de vrais troupeaux de sauvages, sans ordre, sans discipline et sans tactique dans le combat.

Leurs chevaux, pauvres bêtes maigres, affamées et mal dressées, ne sont bons à rien. Nous le remarquâmes dès le premier jour que nous les vîmes, ce qui eut lieu aussitôt que nous eûmes pénétré dans la partie déserte du pays : car alors notre commandant du jour donna la permission à seize d'entre nous d'aller à ce qu'ils appelaient une chasse. Ce n'était qu'une chasse au mouton ; cependant cela pouvait à bon droit se nommer chasse, car ces moutons sont les plus sauvages et les plus vites que j'aie jamais vus ; seulement ils ne courent pas longtemps : aussi vous êtes sûr de votre affaire quand vous vous mettez à leurs trousses. Ils se montrent généralement en troupeaux de trente ou quarante, et, comme de vrais moutons, ils se tiennent toujours ensemble quand ils fuient.

Durant cette étrange espèce de chasse, le hasard voulut que nous rencontrâmes une quarantaine de Tartares. Chassaient-ils le mouton comme nous ou cherchaient-ils quelque autre proie, je ne sais; mais, aussitôt qu'ils nous virent, l'un d'entre eux se mit à souffler très-fort dans une trompe, et il en sortit un son barbare que je n'avais jamais ouï auparavant, et que, soit dit en passant, je ne me soucierais pas d'entendre une seconde fois. Nous supposâmes que c'était pour appeler à eux leurs amis, et nous pensâmes vrai, car en moins d'un demi-quart d'heure une autre troupe de quarante ou cinquante parut à un mille de distance. Mais la besogne était déjà faite, et voici comment :

Un des marchands écossais de Moscou se trouvait par hasard avec nous. Aussitôt qu'il entendit leur trompe, il nous dit que nous n'avions rien autre à faire qu'à les charger immédiatement, en toute hâte; et, nous rangeant tous en ligne, il nous demanda si nous étions bien déterminés. Nous lui répondîmes que nous étions prêts à le suivre. Sur ce, il courut droit à eux. Nous regardant fixement, les Tartares s'étaient arrêtés tous en troupeau, pêle-mêle et sans aucune espèce d'ordre; mais, sitôt qu'ils nous virent avancer, ils décochèrent leurs flèches, qui ne nous atteignirent point, fort heureusement. Ils s'étaient trompés vraisemblablement non sur le but, mais sur la distance, car

toutes leurs flèches tombèrent près de nous, si bien ajustées que, si nous avions été environ à vingt verges plus près, nous aurions eu plusieurs hommes tués ou blessés.

Nous fîmes sur-le-champ halte, et, malgré l'éloignement, nous tirâmes sur eux et leur envoyâmes des balles de plomb pour leurs flèches de bois; puis, au grand galop, nous suivîmes notre décharge, déterminés à tomber dessus sabre en main, selon les ordres du hardi Écossais qui nous commandait. Ce n'était, il est vrai, qu'un marchand; mais il se conduisit dans cette occasion avec tant de vigueur et de bravoure, et en même temps avec un si courageux sang-froid, que je ne sache pas avoir jamais vu dans l'action un homme plus propre au commandement. Aussitôt que nous les joignîmes, nous leur déchargeâmes nos pistolets à la face et nous dégaînâmes; mais ils s'enfuirent dans la plus grande confusion imaginable. Le choc fut seulement soutenu sur notre droite, où trois d'entre eux résistèrent, en faisant signe aux autres de se rallier à eux : ceux-là avaient des espèces de grands cimeterres au poing et leurs arcs pendus sur le dos. Notre brave commandant, sans enjoindre à personne de le suivre, fondit sur eux au galop. D'un coup de crosse le premier fut renversé de son cheval; le second fut tué d'un coup de pistolet; le troisième prit la fuite. Ainsi finit

notre combat, où nous eûmes l'infortune de perdre tous les moutons que nous avions attrapés. Pas un seul de nos combattants ne fut tué ou blessé; mais du côté des Tartares cinq hommes restèrent sur la place. Quel fut le nombre de leurs blessés, nous ne pûmes le savoir; mais chose certaine, c'est que l'autre bande fut si effrayée du bruit de nos armes qu'elle s'enfuit sans faire aucune tentative contre nous.

Nous étions, lors de cette affaire, sur le territoire chinois : c'est pourquoi les Tartares ne se montrèrent pas très-hardis; mais au bout de cinq jours nous entrâmes dans un vaste et sauvage désert, qui nous retint trois jours et trois nuits. Nous fûmes obligés de porter notre eau avec nous dans de grandes outres, et de camper chaque nuit, comme j'ai ouï dire qu'on le fait dans les déserts de l'Arabie.

Je demandai à nos guides à qui appartenait ce pays-là. Ils me dirent que c'était une sorte de frontière qu'à bon droit on pourrait nommer *No Man's Land* (la Terre de Personne), faisant partie du grand Karakathay ou grande Tartarie, et dépendant en même temps de la Chine, et que, comme on ne prenait aucun soin de préserver ce désert des incursions des brigands, il était réputé le plus dangereux de la route, quoique nous en eussions de beaucoup plus étendus à traverser.

En passant par ce désert, qui, de prime abord, je l'avoue, me remplit d'effroi, nous vîmes deux ou trois fois de petites troupes de Tartares; mais ils semblaient tout entiers à leurs propres affaires et ne paraissaient méditer aucun dessein contre nous, et, comme l'homme qui rencontra le diable, nous pensâmes que, s'ils n'avaient rien à nous dire, nous n'avions rien à leur dire : nous les laissâmes aller.

Une fois, cependant, un de leur parti s'approcha de nous, s'arrêta pour nous contempler. Examinait-il ce qu'il devait faire, s'il devait nous attaquer ou non, nous ne savions pas. Quoi qu'il en fût, après l'avoir un peu dépassé, nous formâmes une arrière-garde de quarante hommes, et nous nous tînmes prêts à le recevoir, laissant la caravane cheminer à un demi-mille ou environ devant nous; mais au bout de quelques instants il se retira, nous saluant simplement à son départ de cinq flèches, dont une blessa et estropia un de nos chevaux. Nous abandonnâmes le lendemain la pauvre bête, en grand besoin d'un bon maréchal. Nous nous attendions à ce qu'il nous décocherait de nouvelles flèches, mieux ajustées; mais, pour cette fois, nous ne vîmes plus ni flèches ni Tartares.

Nous marchâmes, après ceci, près d'un mois par des routes moins bonnes que d'abord, quoique nous fussions toujours dans les états de l'empereur de la Chine; mais, pour la plupart, elles traver-

saient des villages dont quelques-uns étaient fortifiés, à cause des incursions des Tartares. En atteignant un de ces bourgs, à deux journées et demie de marche de la ville de Naum, j'eus curie d'acheter un chameau. Tout le long de cette route il y en avait à vendre en quantité, ainsi que des chevaux tels quels, parce que les nombreuses caravanes qui suivent ce chemin en ont souvent besoin. La personne à laquelle je m'adressai pour me procurer un chameau serait allée me le chercher; mais moi, comme un fou, par courtoisie, je voulus l'accompagner. L'emplacement où l'on tenait les chameaux et les chevaux sous bonne garde se trouvait environ à deux milles du bourg.

Je m'y rendis à pied avec mon vieux pilote et un Chinois, désireux que j'étais d'un peu de diversité. En arrivant là, nous vîmes un terrain bas et marécageux entouré comme un parc d'une muraille de pierres empilées à sec, sans mortier et sans liaison, avec une petite garde de soldats chinois à la porte. Après avoir fait choix d'un chameau, après être tombé d'accord sur le prix, je m'en revenais, et le Chinois qui m'avait suivi conduisait la bête, quand tout à coup s'avancèrent cinq Tartares à cheval. Deux d'entre eux se saisirent du camarade et lui enlevèrent le chameau, tandis que les trois autres coururent sur mon vieux pilote et sur moi, nous voyant en quelque sorte sans armes. Je n'avais que

mon épée, misérable défense contre trois cavaliers. Le premier qui s'avança s'arrêta court quand je mis flamberge au vent (ce sont d'insignes couards); mais un second, se jetant à ma gauche, m'asséna un horion sur la tête. Je ne le sentis que plus tard, et je m'étonnai, lorsque je revins à moi, de ce qui avait eu lieu et de ma posture, car il m'avait renversé à plate terre. Mais mon fidèle pilote, mon vieux Portugais, par un de ces coups heureux de la Providence, qui se plaît à nous délivrer des dangers par des voies imprévues, avait un pistolet dans sa poche, ce que je ne savais pas, non plus que les Tartares. S'ils l'avaient su, je ne pense pas qu'ils nous eussent attaqués : les couards sont toujours les plus hardis quand il n'y a pas de danger.

Le bon homme, me voyant terrassé, marcha intrépidement sur le camarade qui m'avait frappé, et, lui saisissant le bras d'une main et de l'autre l'attirant violemment à lui, il lui déchargea son pistolet dans la tête et l'étendit roide mort; puis il s'élança immédiatement sur celui qui s'était arrêté, comme je l'ai dit, et, avant qu'il pût s'avancer de nouveau (car tout ceci fut fait pour ainsi dire en un tour de main), il lui détacha un coup du cimeterre qu'il portait d'habitude. Il manqua l'homme, mais il effleura la tête du cheval et lui abattit une oreille et une bonne tranche de la bajoue. Exaspérée par ses blessures, n'obéissant plus à son cava-

lier, quoiqu'il se tînt bien en selle, la pauvre bête prit la fuite et l'emporta hors de l'atteinte du pilote; enfin, se dressant sur les pieds de derrière, elle culbuta le Tartare et se laissa choir sur lui.

Dans ces entrefaites, survint le pauvre Chinois qui avait perdu le chameau; mais il n'avait point d'armes. Cependant, apercevant le Tartare abattu et écrasé sous son cheval, il courut à lui : empoignant un instrument grossier et mal fait qu'il avait au côté, une manière de hache d'armes, il le lui arracha et lui fit sauter sa cervelle tartarienne. Or mon vieux pilote avait encore quelque chose à démêler avec le troisième chenapan. Voyant qu'il ne fuyait pas, comme il s'y était attendu, qu'il ne s'avançait pas pour le combattre, comme il le redoutait, mais qu'il restait là comme une souche, il se tint coi lui-même et se mit à recharger son pistolet. Sitôt que le Tartare entrevit le pistolet, s'imagina-t-il que c'en était un autre, je ne sais, il se sauva ventre à terre, laissant à mon pilote, mon champion, comme je l'appelai depuis, une victoire complète.

En ce moment je commençais à m'éveiller, car, en revenant à moi, je crus sortir d'un doux sommeil, et, comme je l'ai dit, je restai là dans l'étonnement de savoir où j'étais, comment j'avais été jeté par terre, ce que tout cela signifiait; mais bientôt après, recouvrant mes esprits, j'éprouvai une douleur vague; je portai la main à ma tête, et

je la retirai ensanglantée. Je sentis alors des élancements, la mémoire me revint, et tout se représenta dans mon esprit.

Je me dressai subitement sur mes pieds, je me saisis de mon épée; mais point d'ennemis! Je trouvai un Tartare étendu mort et son cheval arrêté tranquillement près de lui; et, regardant plus loin, j'aperçus mon champion, mon libérateur, qui était allé voir ce que le Chinois avait fait, et qui s'en revenait avec son sabre à la main. Le bon homme, me voyant sur pied, vint à moi en courant et m'embrassa dans un transport de joie, ayant eu d'abord quelque crainte que je n'eusse été tué; et, me voyant couvert de sang, il voulut visiter ma blessure: ce n'était que peu de chose, seulement, comme on dit, une tête cassée. Je ne me ressentis pas trop de ce horion, si ce n'est à l'endroit même qui avait reçu le coup, et qui se cicatrisa au bout de deux ou trois jours.

Cette victoire, après tout, ne nous procura pas grand butin, car nous perdîmes un chameau et gagnâmes un cheval; mais ce qu'il y a de bon, c'est qu'en rentrant dans le village, l'homme, le vendeur, demanda à être payé de son chameau. Je m'y refusai, et l'affaire fut portée à l'audience du juge chinois du lieu, c'est-à-dire, comme nous dirions chez nous, que nous allâmes devant un juge de paix. Rendons-lui justice, ce magistrat se com-

porta avec beaucoup de prudence et d'impartialité. Après avoir entendu les deux parties, il demanda gravement au Chinois qui était venu avec moi pour acheter le chameau de qui il était le serviteur. « Je ne suis pas serviteur, répondit-il; je suis allé simplement avec l'étranger. — A la requête de qui? dit le juge. — A la requête de l'étranger. — Alors, reprit le *justice*, vous étiez serviteur de l'étranger pour le moment, et, le chameau ayant été livré à son serviteur, il a été livré à lui, et il faut, lui, qu'il le paye. »

J'avoue que la chose était si claire que je n'eus pas un mot à dire. Enchanté de la conséquence tirée d'un si juste raisonnement et de voir le cas si exactement établi, je payai le chameau de tout cœur et j'en envoyai querir un autre. Remarquez bien que j'y envoyai; je me donnai de garde d'aller le chercher moi-même : j'en avais assez comme ça.

La ville de Naum est sur la lisière de l'empire chinois. On la dit fortifiée, et l'on dit vrai : elle l'est pour le pays, car je ne craindrais pas d'affirmer que tous les Tartares du Karakathay, qui sont, je crois, quelques millions, ne pourraient pas en abattre les murailles avec leurs arcs et leurs flèches; mais appeler cela une ville forte, si elle était attaquée avec du canon, ce serait vouloir se faire rire au nez par tous ceux qui s'y entendent.

Nous étions encore, comme je l'ai dit, à plus de deux journées de marche de cette ville, quand des exprès furent expédiés sur toute la route pour ordonner à tous les voyageurs et à toutes les caravanes de faire halte jusqu'à ce qu'on leur eût envoyé une escorte, parce qu'un corps formidable de Tartares, pouvant monter à dix mille hommes, avait paru à trente milles environ au delà de la ville.

C'était une fort mauvaise nouvelle pour des voyageurs ; cependant, de la part du gouverneur, l'attention était louable, et nous fûmes très-contents d'apprendre que nous aurions une escorte. Deux jours après, nous reçûmes donc deux cents soldats détachés d'une garnison chinoise sur notre gauche, et trois cents autres de la ville de Naum, et avec ce renfort nous avançâmes hardiment. Les trois cents soldats de Naum marchaient à notre front, les deux cents autres à l'arrière-garde, nos gens de chaque côté des chameaux chargés de nos bagages, et toute la caravane au centre. Dans cet ordre et bien préparés au combat, nous nous croyions à même de répondre aux dix mille Tartares-Mongols, s'ils se présentaient; mais le lendemain, quand ils se montrèrent, ce fut tout autre chose.

De très-bonne heure dans la matinée, comme nous quittions une petite ville assez bien située, nommée Changu, nous eûmes une rivière à traver-

ser. Nous fûmes obligés de la passer dans un bac, et, si les Tartares eussent eu quelque intelligence, c'est alors qu'ils nous eussent attaqués, tandis que la caravane était déjà sur l'autre rivage et l'arrière-garde encore en deçà; mais personne ne parut en ce lieu.

Environ trois heures après, quand nous fûmes entrés dans un désert de quinze ou seize milles d'étendue, à un nuage de poussière qui s'élevait, nous présumâmes que l'ennemi était proche, et il était proche en effet, car il arrivait sur nous à toute bride.

Les Chinois de notre avant-garde, qui la veille avaient eu le verbe si haut, commencèrent à s'ébranler; fréquemment ils regardaient derrière eux, signe certain chez un soldat qu'il est prêt à lever le camp. Mon vieux pilote fit la même remarque, et, comme il se trouvait près de moi, il m'appela. «Senhor Inglez, dit-il, il faut remettre du cœur au ventre à ces drôles, ou ils nous perdront tous : car, si les Tartares s'avancent, ils ne résisteront pas. — C'est aussi mon avis, lui répondis-je; mais que faire? — Que faire? s'écria-t-il; que de chaque côté cinquante de nos hommes s'avancent, qu'ils flanquent ces peureux et les animent, et ils combattront comme de braves compagnons en brave compagnie; sinon tous vont tourner casaque.» Là-dessus je courus au galop vers notre

commandant; je lui parlai; il fut entièrement de notre avis : cinquante de nous se portèrent donc à l'aile droite et cinquante à l'aile gauche, et le reste forma une ligne de réserve. Nous poursuivîmes ainsi notre route, laissant les derniers deux cents hommes faire un corps à part pour garder nos chameaux; seulement, si besoin était, ils devaient envoyer une centaine des leurs pour assister nos cinquante hommes de réserve.

Bref, les Tartares arrivèrent en foule. Impossible à nous de dire leur nombre, mais nous pensâmes qu'ils étaient dix mille tout au moins. Ils détachèrent d'abord un parti pour examiner notre attitude, en traversant le terrain sur le front de notre ligne. Comme nous le tenions à portée de fusil, notre commandant ordonna aux deux ailes d'avancer en toute hâte et de lui envoyer simultanément une salve de mousqueterie, ce qui fut fait. Sur ce, il prit la fuite pour rendre compte, je présume, de la réception qui attendait nos Tartares; et il paraîtrait que ce salut ne les mit pas en goût, car ils firent halte immédiatement. Après quelques instants de délibération, faisant un demi-tour à gauche, ils rengaînèrent leur compliment et ne nous en dirent pas davantage pour cette fois, ce qui, vu les circonstances, ne fut pas très-désagréable : nous ne brûlions pas excessivement de donner bataille à une pareille multitude.

Deux jours après ceci, nous atteignîmes la ville de Naum ou Naunm. Nous remerciâmes le gouverneur de ses soins pour nous, et nous fîmes une collecte qui s'éleva à une centaine de crowns, que nous donnâmes aux soldats envoyés pour notre escorte. Nous y restâmes un jour. Naum est tout de bon une ville de garnison ; il y avait bien neuf cents soldats, et la raison en est qu'autrefois les frontières moscovites étaient beaucoup plus voisines qu'elles ne le sont aujourd'hui, les Moscovites ayant abandonné toute cette portion du pays (laquelle, à l'ouest de la ville, s'étend jusqu'à deux cents milles environ) comme stérile et indéfrichable, et plus encore à cause de son éloignement et de la difficulté qu'il y a d'y entretenir des troupes pour sa défense, car nous étions encore à deux mille milles de la Moscovie proprement dite.

Après cette étape, nous eûmes à passer plusieurs grandes rivières et deux terribles déserts, dont l'un nous coûta seize jours de marche. C'est à juste titre, comme je l'ai dit, qu'ils pourraient se nommer *No Man's Land* (la Terre de Personne) ; et le 13 avril nous arrivâmes aux frontières des États moscovites. Si je me souviens bien, la première cité, ville ou forteresse, comme il vous plaira, qui appartient au czar de Moscovie, s'appelle Argun, située qu'elle est sur la rive occidentale de la rivière de ce nom.



Je ne pus m'empêcher de faire paraître une vive satisfaction en entrant dans ce que j'appelais un pays chrétien, ou du moins dans un pays gouverné par des chrétiens : car, quoique à mon sens les Moscovites ne méritent que tout juste le nom de chrétiens, cependant ils se prétendent tels et sont très-dévots à leur manière. Tout homme, à coup sûr, qui voyage par le monde comme je l'ai fait; s'il n'est pas incapable de réflexion; tout homme, à coup sûr, dis-je, en arrivera à se bien pénétrer que c'est une bénédiction d'être né dans une contrée où le nom de Dieu et d'un Rédempteur est cónnu, révéré, adoré, et non pas dans un pays où le peuple, abandonné par le Ciel à de grossières impostures, adore le démon, se prosterne devant le bois et la pierre, et rend un culte aux monstres, aux éléments, à des animaux de forme horrible, à des statues ou à des images monstrueuses. Pas une ville, pas un bourg par où nous venions de passer, qui n'eût ses pagodes, ses idoles, ses temples, et dont la population ignorante n'adorât jusqu'aux ouvrages de ses mains!

Alors du moins nous étions arrivés en un lieu où tout respirait le culte chrétien, où, mêlée d'ignorance ou non, la religion chrétienne était professée et le nom du vrai Dieu invoqué et adoré. J'en étais réjoui jusqu'au fond de l'âme. Je saluai le brave marchand écossais dont j'ai parlé plus haut à la première nouvelle que j'en eus, et, lui prenant la main, je lui dis : « Béni soit Dieu ! nous voici encore une fois revenus parmi les chrétiens ! » Il sourit, et me répondit : « Compatriote, ne vous réjouissez pas trop tôt. Ces Moscovites sont une étrange sorte de chrétiens ; ils en portent le nom, et voilà tout. Vous ne verrez pas grand'chose de réel avant quelques mois de plus de notre voyage. — Soit, dis-je ; mais toujours est-il que cela vaut mieux que le paganisme et l'adoration des démons. — Attendez, reprit-il ; je vous dirai qu'excepté les soldats russiens des garnisons et quelques habitants des villes sur la route, tout le reste du pays jusqu'à plus de mille milles au delà est habité par des païens exécrables et stupides. » Comme en effet nous le vîmes.

Nous étions alors, si je comprends quelque chose à la surface du globe, lancés à travers la plus grande pièce de terre solide qui se puisse trouver dans l'univers : nous avions au moins douze cents milles jusqu'à la mer, à l'est ; nous en avions au moins deux mille jusqu'au fond de la mer

Baltique, du côté de l'ouest, et au moins trois mille si nous laissions cette mer pour aller chercher au couchant le canal de la Manche entre la France et l'Angleterre; nous avions cinq mille milles pleins jusqu'à la mer des Indes ou de Perse, vers le sud, et environ huit cents milles au nord jusqu'à la mer Glaciale. Si l'on en croit même certaines gens, il ne se trouve point de mer du côté du nord-est jusqu'au pôle, et conséquemment dans tout le nord-ouest. Un continent irait donc joindre l'Amérique, nul mortel ne sait où; mais d'excellentes raisons que je pourrais donner me portent à croire que c'est une erreur.

Quand nous fûmes entrés dans les possessions moscovites, avant d'arriver à quelque ville considérable, nous n'eûmes rien à observer, sinon que toutes les rivières coulent à l'est. Ainsi que je le reconnus sur les cartes que quelques personnes de la caravane avaient avec elles, il est clair qu'elles affluent toutes dans le grand fleuve Yamour ou Gammour. Ce fleuve, d'après son cours naturel, doit se jeter dans la mer ou océan Chinois. On nous raconta que ses bouches sont obstruées par des joncs d'une crue monstrueuse, de trois pieds de tour et de vingt ou trente pieds de haut. Qu'il me soit permis de dire que je n'en crois rien. Comme on ne navigue pas sur ce fleuve, parce qu'il ne se fait point de commerce de ce côté, les

Tartares, qui seuls en sont les maîtres, s'adonnant tout entiers à leurs troupeaux, personne donc, que je sache, n'a été assez curieux pour le descendre en bateaux jusqu'à son embouchure, ou pour le remonter avec des navires. Chose positive, c'est que, courant vers l'est par une latitude de 60 degrés, il emporte un nombre infini de rivières, et qu'il trouve dans cette latitude un Océan pour verser ses eaux. Aussi est-on sûr qu'il y a une mer par là.

A quelques lieues au nord de ce fleuve, il se trouve plusieurs rivières considérables qui courent aussi directement au nord que le Yamour court à l'est. On sait qu'elles vont toutes se décharger dans le grand fleuve Tartarus, tirant son nom des nations les plus septentrionales d'entre les Tartares-Mongols, qui, au sentiment des Chinois, seraient les plus anciens Tartares du monde, et, selon nos géographes, les Gogs et Magogs dont il est fait mention dans l'histoire sacrée.

Ces rivières, courant toutes au nord aussi bien que celles dont j'ai encore à parler, démontrent évidemment que l'Océan septentrional borne aussi la terre de ce côté: de sorte qu'il ne semble nullement rationnel de penser que le continent puisse se prolonger dans cette région pour aller joindre l'Amérique, ni qu'il n'y ait point de communication entre l'Océan septentrional et oriental; mais

je n'en dirai pas davantage là-dessus. C'est une observation que je fis alors : voilà pourquoi je l'ai consignée ici. De la rivière Arguna nous poussâmes en avant à notre aise et à petites journées, et nous fûmes sensiblement obligés du soin que le czar de Moscovie a pris de bâtir autant de cités et de villes que possible, où ses soldats tiennent garnison, à peu près comme ces colonies militaires postées par les Romains dans les contrées les plus reculées de leur empire, et dont quelques-unes entre autres, à ce que j'ai lu, étaient placées en Bretagne pour la sûreté du commerce et pour l'hébergement des voyageurs. C'était de même ici, car partout où nous passâmes, bien qu'en ces villes et en ces stations la garnison et les gouverneurs fussent Russiens et professassent le christianisme, les habitants du pays n'étaient que de vrais païens, sacrifiant aux idoles et adorant le soleil, la lune, les étoiles et toutes les armées du ciel. Je dirai même que de toutes les idolâtries, de tous les païens que je rencontrai jamais, c'étaient bien les plus barbares ; seulement ces misérables ne mangeaient pas de chair humaine, comme font nos sauvages de l'Amérique.

Nous en vîmes quelques exemples dans le pays entre Arguna, par où nous entrâmes dans les États moscovites, et une ville habitée par des Tartares et des Moscovites, appelée Nertzinskoy, où se

trouve un désert, une forêt continue, qui nous demanda vingt-deux jours de marche. Dans un village près de la dernière de ces places, j'eus la curiosité d'aller observer la manière de vivre des gens du pays, qui est bien la plus brute et la plus insoutenable. Ce jour-là, il y avait sans doute grand sacrifice, car on avait dressé sur un vieux tronc d'arbre une idole de bois aussi effroyable que le diable, du moins à peu près comme nous nous figurons qu'il doit être représenté : elle avait une tête qui assurément ne ressemblait à celle d'aucune créature que le monde ait vue, des oreilles aussi grosses que les cornes d'un bouc et aussi longues, des yeux de la taille d'un écu, un nez bossu comme une corne de bélier, et une gueule carrée et béante comme celle d'un lion, avec des dents horribles, crochues comme le bec d'un perroquet; elle était habillée de la plus sale manière qu'on puisse imaginer : son vêtement supérieur se composait de peaux de mouton, la laine tournée en dehors, et d'un grand bonnet tartare planté sur sa tête avec deux cornes passant au travers. Elle pouvait avoir huit pieds de haut, mais elle n'avait ni pieds ni jambes, ni aucune espèce de proportions.

Cet épouvantail était érigé hors du village, et, quand j'en approchai, il y avait là seize ou dix-sept créatures, hommes ou femmes, je ne sais

(car ils ne font point de distinction ni dans leurs habits ni dans leurs coiffures), toutes couchées par terre, à plat ventre, autour de ce formidable et informe bloc de bois. Je n'apercevais pas le moindre mouvement parmi elles, pas plus que si elles eussent été des souches comme leur idole. Je le croyais d'abord tout de bon; mais, quand je fus un peu plus près, elles se dressèrent sur leurs pieds et poussèrent un hurlement, à belle gueule, comme l'eût fait une meute de chiens; puis elles se retirèrent, vexées sans doute de ce que nous les troublions. A une petite distance du monstre, à l'entrée d'une tente ou hutte toute faite de peaux de mouton et de peaux de vache séchées, étaient postés trois hommes que je pris pour des bouchers, parce qu'en approchant je vis de longs couteaux dans leurs mains, et au milieu de la tente trois moutons tués et un jeune bœuf ou bouvillon. Selon toute apparence, ces victimes étaient pour cette bûche d'idole, à laquelle appartenaient les trois prêtres, et les dix-sept imbéciles prosternés avaient fourni l'offrande et adressaient leurs prières à la bûche.

Je confesse que je fus plus révolté de leur stupidité et de cette brutale adoration d'un *hobgoblin,* d'un fantôme, que de tout ce qui m'avait frappé dans le cours de ma vie. Oh! qu'il m'était douloureux de voir la plus glorieuse, la meilleure

créature de Dieu, à laquelle, par la création même, il a octroyé tant d'avantages, préférablement à tous les autres ouvrages de ses mains, à laquelle il a donné une âme raisonnable, douée de facultés et de capacités, afin qu'elle honorât son Créateur et qu'elle en fût honorée; oh! qu'il m'était douloureux de la voir, dis-je, tombée et dégénérée jusque-là d'être assez stupide pour se prosterner devant un rien hideux, un objet purement imaginaire, dressé par elle-même, rendu terrible à ses yeux par sa propre fantaisie, orné seulement de torchons et de guenilles, et de songer que c'était là l'effet d'une pure ignorance transformée en dévotion infernale par le diable lui-même, qui, enviant à son Créateur l'hommage et l'adoration de ses créatures, les avait plongées dans des erreurs si grossières, si dégoûtantes, si honteuses, si bestiales, qu'elles semblaient devoir choquer la nature elle-même!

Mais que signifiaient cet ébahissement et ces réflexions? C'était ainsi; je le voyais devant mes yeux : impossible à moi d'en douter. Tout mon étonnement tournant en rage, je galopai vers l'image ou monstre, comme il vous plaira, et avec mon épée je pourfendis le bonnet qu'il avait sur la tête, au beau milieu, tellement qu'il pendait par une des cornes. Un de nos hommes, qui se trouvait avec moi, saisit alors la peau de mouton qui couvrait

l'idole et l'arrachait, quand tout à coup une horrible clameur parcourut le village, et deux ou trois cents drôles me tombèrent sur les bras, si bien que je me sauvai sans demander mon reste, et d'autant plus volontiers que quelques-uns avaient des arcs et des flèches ; mais je fis serment de leur rendre une nouvelle visite.

Notre caravane demeura trois nuits dans la ville, distante de ce lieu de quatre ou cinq milles environ, afin de se pourvoir de quelques montures dont elle avait besoin, plusieurs de nos chevaux ayant été surmenés et estropiés par le mauvais chemin et notre longue marche à travers le dernier désert : ce qui nous donna le loisir de mettre mon dessein à exécution. Je communiquai mon projet au marchand écossais de Moscou, dont le courage m'était bien connu. Je lui contai ce que j'avais vu et de quelle indignation j'avais été rempli en pensant que la nature humaine pût dégénérer jusque-là. Je lui dis que, si je pouvais trouver quatre ou cinq hommes bien armés qui voulussent me suivre, j'étais résolu à aller détruire cette immonde, cette abominable idole, pour faire voir à ses adorateurs que ce n'était qu'un objet indigne de leur culte et de leurs prières, incapable de se défendre lui-même, bien loin de pouvoir assister ceux qui lui offraient des sacrifices.

Il se prit à rire. « Votre zèle peut être bon, me

dit-il; mais que vous proposez-vous par là? — Ce que je me propose, m'écriai-je, c'est de venger l'honneur de Dieu, qui est insulté par cette adoration satanique! — Mais comment cela vengerait-il l'honneur de Dieu, reprit-il, puisque ces gens ne seront pas à même de comprendre votre intention, à moins que vous ne leur parliez et ne la leur expliquiez; et alors ils vous battront, je vous l'assure, car ce sont d'enragés coquins, et surtout quand il s'agit de la défense de leur idolâtrie. — Ne pourrions-nous pas le faire de nuit, dis-je, et leur en laisser les raisons par écrit, dans leur propre langage? — Par écrit! répéta-t-il; peste! Mais dans cinq de leurs nations il n'y a pas un seul homme qui sache ce que c'est qu'une lettre, qui sache lire un mot dans aucune langue, même dans la leur. — Misérable ignorance!... m'écriai-je. J'ai pourtant grande envie d'accomplir mon dessein; peut-être la nature les amènera-t-elle à en tirer des inductions et à reconnaître combien ils sont stupides d'adorer ces hideuses machines. — Cela vous regarde, Sir, reprit-il; si votre zèle vous y pousse si impérieusement, faites-le; mais, auparavant, qu'il vous plaise de considérer que ces peuples sauvages sont assujettis par la force à la domination du czar de Moscovie; que, si vous faites le coup, il y a dix contre un à parier qu'ils viendront par milliers se plaindre au gouverneur de Nertzinskoy et deman-

der satisfaction, et que, si on ne peut leur donner satisfaction, il y a dix contre un à parier qu'ils se révolteront, et que ce sera là l'occasion d'une nouvelle guerre avec tous les Tartares de ce pays. »

Ceci, je l'avoue, me mit pour un moment de nouvelles pensées en tête; mais j'en revenais toujours à ma première idée, et toute cette journée l'exécution de mon projet me tourmenta [1]. Vers le soir, le marchand écossais, m'ayant rencontré par hasard dans notre promenade autour de la ville, me demanda à s'entretenir avec moi. « Je crains, me dit-il, de vous avoir détourné de votre bon dessein. J'en ai été un peu préoccupé depuis, car j'abhorre les idoles et l'idolâtrie tout autant que vous pouvez le faire.—Franchement, lui répondis-je, vous m'avez quelque peu déconcerté quant à son exécution; mais vous ne l'avez point entièrement chassé de mon esprit, et je crois fort que je l'accomplirai avant de quitter ce lieu, dussé-je leur être livré en satisfaction. — Non, non, dit-il; à Dieu ne plaise qu'on vous livre à une pareille en-

1. Nous avions promis de ne plus faire de notes; cependant il ne nous est guère possible de ne pas dire qu'ici, dans la traduction contemporaine, indigne du beau nom de madame Tastu, on a passé sous silence *cinq pages et demie* du texte original, à partir de *Vers le soir*... (page 427) jusqu'à *Le matin*... (page 435). C'est vraiment commode!

geance de monstres! On ne le fera pas : ce serait vous assassiner. — Oui-da, fis-je; eh! comment me traiteraient-ils donc? — Comment ils vous traiteraient! s'écria-t-il; écoutez, que je vous conte comment ils ont accommodé un pauvre Russien qui, les ayant insultés dans leur culte, juste comme vous avez fait, tomba entre leurs mains. Après l'avoir estropié avec un dard pour qu'il ne pût s'enfuir, ils le prirent, le mirent tout nu, le posèrent sur le haut de leur idole-monstre, se rangèrent tout autour et lui tirèrent autant de flèches qu'il s'en put ficher dans son corps; puis ils le brûlèrent, lui et toutes les flèches dont il était hérissé, comme pour l'offrir en sacrifice à leur idole. — Était-ce la même idole? fis-je. — Oui, dit-il, justement la même. — Eh bien! repris-je, à mon tour, que je vous conte une histoire. » Là-dessus je lui rapportai l'aventure de nos Anglais à Madagascar, et comment ils avaient incendié et mis à sac un village, et tué hommes, femmes et enfants, pour venger le meurtre de nos compagnons, ainsi que cela a été relaté précédemment; puis, quand j'eus fini, j'ajoutai que je pensais que nous devions faire de même à ce village.

Il écouta très-attentivement toute l'histoire; mais, quand je parlai de faire de même à ce village, il me dit : « Vous vous trompez fort, ce n'est pas ce village, c'est au moins à cent milles plus

loin ; mais c'était bien la même idole, car on la charrie en procession dans tout le pays. — Eh bien ! alors, dis-je, que l'idole soit punie ! Et elle le sera, que je vive jusqu'à cette nuit ! »

Bref, me voyant résolu, l'aventure le séduisit, et il me dit que je n'irais pas seul, qu'il irait avec moi, et qu'il m'amènerait, pour nous accompagner, un de ses compatriotes, un drille, disait-il, aussi fameux que qui que ce soit pour son zèle contre toutes pratiques diaboliques. Bref, il m'amena ce camarade, cet Écossais qu'il appelait capitaine Richardson. Je lui fis au long le récit de ce que j'avais vu et de ce que je projetais, et sur-le-champ il me dit qu'il voulait me suivre, dût-il lui en coûter la vie. Nous convînmes de partir seulement nous trois. J'en avais bien fait la proposition à mon partner, mais il s'en était excusé. Il m'avait dit que pour ma défense il était prêt à m'assister de toutes ses forces et en toute occasion, mais que c'était une entreprise tout à fait en dehors de sa voie. Ainsi, dis-je, nous résolûmes de nous mettre en campagne seulement nous trois et mon serviteur, et d'exécuter le coup cette nuit même, sur le minuit, avec tout le secret imaginable.

Cependant, toute réflexion faite, nous jugeâmes bon de renvoyer la partie à la nuit suivante, parce que, la caravane devant se mettre en route dans la matinée du surlendemain, nous pensâmes que le

gouverneur ne pourrait prétendre donner satisfaction à ces barbares à nos dépens quand nous serions hors de son pouvoir. Le marchand écossais, aussi ferme dans ses résolutions que hardi dans l'exécution, m'apporta une robe de Tartare ou gonelle de peau de mouton, un bonnet avec un arc et des flèches, et s'en pourvut lui-même, ainsi que son compatriote, afin que, si nous venions à être aperçus, on ne pût savoir qui nous étions.

Nous passâmes toute la première nuit à mixtionner quelques matières combustibles avec de l'*aqua-vitæ,* de la poudre à canon et autres drogues que nous avions pu nous procurer, et le lendemain, ayant une bonne quantité de goudron dans un petit pot, environ une heure après le soleil couché, nous partîmes pour notre expédition.

Quand nous arrivâmes, il était à peu près onze heures du soir. Nous ne remarquâmes pas que le peuple eût le moindre soupçon du danger qui menaçait son idole. La nuit était sombre, le ciel était couvert de nuages ; cependant la lune donnait assez de lumière pour laisser voir que l'idole était juste dans les mêmes posture et place qu'auparavant. Les habitants semblaient tout entiers à leur repos ; seulement, dans la grande hutte ou tente, comme nous l'appelions, où nous avions vu les trois prêtres que nous avions pris pour des bouchers, nous aperçûmes une lueur, et, en nous glissant près de la

porte, nous entendîmes parler comme s'il y avait cinq ou six personnes. Il nous parut donc de toute évidence que, si nous mettions le feu à l'idole, ces gens sortiraient immédiatement et s'élanceraient sur nous pour la sauver de la destruction que nous préméditions. Mais comment faire ? Nous étions fort embarrassés. Il nous passa bien par l'esprit de l'emporter et de la brûler plus loin ; mais, quand nous vînmes à y mettre la main, nous la trouvâmes trop pesante pour nos forces, et nous retombâmes dans la même perplexité. Le second Écossais était d'avis de mettre le feu à la hutte et d'assommer les drôles qui s'y trouvaient à mesure qu'ils montreraient le nez ; mais je m'y opposai : je n'entendais point qu'on tuât personne, s'il était possible de l'éviter. « Eh bien ! alors, dit le marchand écossais, voilà ce qu'il nous faut faire : tâchons de nous emparer d'eux, lions-leur les mains et forçons-les à assister à la destruction de leur idole. »

Comme il se trouvait que nous n'avions pas mal de cordes et de ficelles qui nous avaient servi à lier nos pièces d'artifice, nous nous déterminâmes à attaquer d'abord les gens de la cabane, et avec aussi peu de bruit que possible. Nous commençâmes par heurter à la porte, et, quand un des prêtres se présenta, nous nous en saisîmes brusquement ; nous lui bouchâmes la bouche, nous lui liâmes les mains sur le dos et le conduisîmes vers

l'idole, où nous le bâillonnâmes pour qu'il ne pût jeter des cris; noùs lui attachâmes aussi les pieds et le laissâmes par terre.

Deux d'entre nous guettèrent alors à la porte, comptant que quelque autre sortirait pour voir de quoi il était question. Nous attendîmes jusqu'à ce que notre troisième compagnon nous eût rejoints; mais, personne ne se montrant, nous heurtâmes de nouveau tout doucement. Aussitôt sortirent deux autres individus que nous accommodâmes juste de la même manière; mais nous fûmes obligés de nous mettre tous après eux pour les coucher par terre près de l'idole, à quelque distance l'un de l'autre. Quand nous revînmes, nous en vîmes deux autres à l'entrée de la hutte, et un troisième se tenant derrière en dedans la porte. Nous empoignâmes les deux premiers et les liâmes sur-le-champ. Le troisième se prit alors à crier en se reculant; mais mon Écossais le suivit, ct, prenant une composition que nous avions faite, une mixtion propre à répandre seulement de la fumée et de la puanteur, il y mit le feu et la jeta au beau mitan de la hutte. Dans l'entrefaite, l'autre Écossais et mon serviteur, s'occupant des deux hommes déjà liés, les attachèrent ensemble par le bras, les menèrent auprès de l'idole; puis, pour qu'ils vissent si elle les secourrait, ils les laissèrent là, ayant grande hâte de revenir vers nous.

Quand l'artifice que nous avions jeté eut tellement rempli la hutte de fumée qu'on y était presque suffoqué, nous y lançâmes un sachet de cuir d'une autre espèce, qui flambait comme une chandelle ; nous le suivîmes, et nous n'aperçûmes que quatre personnes, deux hommes et deux femmes, à ce que nous crûmes, venus sans doute pour quelque sacrifice diabolique. Ils nous parurent dans une frayeur mortelle, ou du moins tremblants, stupéfiés, et, à cause de la fumée, incapables de proférer une parole.

En un mot, nous les prîmes, nous les garrottâmes comme les autres, et le tout sans aucun bruit. J'aurais dû dire que nous les emmenâmes hors de la hutte d'abord, car, tout comme à eux, la fumée nous fut insupportable. Ceci fait, nous les conduisîmes tous ensemble vers l'idole, et, arrivés là, nous nous mîmes à la travailler. D'abord nous la barbouillâmes du haut en bas, ainsi que son accoutrement, avec du goudron et certaine autre matière que nous avions, composée de suif et de soufre; nous lui bourrâmes ensuite les yeux, les oreilles et la gueule de poudre à canon; puis nous entortillâmes dans son bonnet une grande pièce d'artifice, et, quand nous l'eûmes couverte de tous les combustibles que nous avions apportés, nous regardâmes autour de nous pour voir si nous pourrions trouver quelque chose pour son embrasement. Tout

à coup mon serviteur se souvint que près de la hutte il y avait un tas de fourrage sec, de la paille ou du foin (je ne me rappelle pas); il y courut avec un des Écossais, et ils en apportèrent plein leurs bras. Quand nous eûmes achevé cette besogne, nous prîmes tous nos prisonniers; nous les rapprochâmes, ayant les pieds déliés et la bouche débâillonnée; nous les fîmes tenir debout et les plantâmes juste devant leur monstrueuse idole, puis nous y mîmes le feu de tout côté.

Nous demeurâmes là un quart d'heure ou environ avant que la poudre des yeux, de la bouche et des oreilles de l'idole sautât. Cette explosion, comme il nous fut facile de le voir, la fendit et la défigura toute. En un mot, nous demeurâmes là jusqu'à ce que nous la vîmes s'embraser et ne former plus qu'une souche, qu'un bloc de bois. Après l'avoir entourée de fourrage sec, ne doutant pas qu'elle ne fût bientôt entièrement consumée, nous nous disposions à nous retirer; mais l'Écossais nous dit : « Ne partons pas, car ces pauvres misérables dupes seraient capables de se jeter dans le feu pour se faire rôtir avec leur idole. » Nous consentîmes donc à rester jusqu'à ce que le fourrage fût brûlé; puis nous fîmes volte-face et les quittâmes.

Le matin, nous parûmes parmi nos compagnons de voyage excessivement occupés à nos préparatifs

de départ. Personne ne se serait imaginé que nous étions allés ailleurs que dans nos lits, comme raisonnablement tout voyageur doit faire pour se préparer aux fatigues d'une journée de marche.

Mais ce n'était pas fini. Le lendemain, une grande multitude de gens du pays, non-seulement de ce village, mais de cent autres, se présenta aux portes de la ville, et d'une façon fort insolente demanda satisfaction au gouverneur de l'outrage fait à leurs prêtres et à leur grand *Cham-Chi-Thaungu* (c'était là le nom féroce qu'ils donnaient à la monstrueuse créature qu'ils adoraient). Les habitants de Nertzinskoy furent d'abord dans une grande consternation; ils disaient que les Tartares étaient trente mille pour le moins, et qu'avant peu de jours ils seraient cent mille et au delà.

Le gouverneur russien leur envoya des messagers pour les apaiser et leur donner toutes les bonnes paroles imaginables; il les assura qu'il ne savait rien de l'affaire, que, pas un homme de la garnison n'ayant mis le pied dehors, le coupable ne pouvait être parmi eux; mais que, s'ils voulaient le lui faire connaître, il serait exemplairement puni. Ils répondirent hautainement que toute la contrée révérait le grand *Cham-Chi-Thaungu,* qui demeurait dans le soleil, et que nul mortel n'eût osé outrager son image, hors quelque chrétien mécréant (ce fut là leur expression, je crois), et

qu'ainsi ils lui déclaraient la guerre, à lui et à tous les Russiens, qui, disaient-ils, étaient des infidèles, des chrétiens.

Le gouverneur, toujours patient, ne voulant point de rupture, ni qu'on pût en rien l'accuser d'avoir provoqué la guerre, le czar lui ayant étroitement enjoint de traiter le pays conquis avec bénignité et courtoisie, leur donna encore toutes les bonnes paroles possibles. A la fin, il leur dit qu'une caravane était partie pour la Russie le matin même, que quelqu'un peut-être des voyageurs leur avait fait cette injure, et que, s'ils voulaient en avoir l'assurance, il enverrait après eux pour en informer. Ceci parut les apaiser un peu, et le gouverneur nous dépêcha donc un courrier pour nous exposer l'état des choses, en nous intimant que, si quelques hommes de notre caravane avaient fait le coup, ils feraient bien de se sauver, et, coupables ou non, que nous ferions bien de nous avancer en toute hâte, tandis qu'il les amuserait aussi longtemps qu'il pourrait.

C'était très-obligeant de la part du gouverneur. Toutefois, lorsque la caravane fut instruite de ce message, personne n'y comprit rien; et, quant à nous, qui étions les coupables, nous fûmes les moins soupçonnés de tous : on ne nous fit pas seulement une question. Néanmoins le capitaine qui pour le moment commandait la caravane profita de l'avis

que le gouverneur nous donnait, et nous marchâmes ou voyageâmes deux jours et deux nuits presque sans nous arrêter. Enfin nous nous reposâmes à un village nommé Plothus. Nous n'y fîmes pas non plus une longue station, voulant gagner au plus tôt Jarawena, autre colonie du czar de Moscovie, où nous espérions être en sûreté. Une chose à remarquer, c'est qu'après deux ou trois jours de marche, au delà de cette ville, nous commençâmes à entrer dans un vaste désert sans nom, dont je parlerai plus au long en son lieu, et que, si alors nous nous y fussions trouvés, il est plus que probable que nous aurions été tous détruits. Ce fut le lendemain de notre départ de Plothus que des nuages de poussière qui s'élevaient derrière nous à une grande distance firent soupçonner à quelques-uns des nôtres que nous étions poursuivis. Nous étions entrés dans le désert, et nous avions longé un grand lac, appelé Shanks-Oser, quand nous aperçûmes un corps nombreux de cavaliers de l'autre côté du lac, vers le nord. Nous remarquâmes qu'ils se dirigeaient, ainsi que nous, vers l'ouest; mais fort heureusement ils avaient supposé que nous avions pris la rive nord, tandis que nous avions pris la rive sud. Deux jours après, nous ne les vîmes plus, car, pensant que nous étions toujours devant eux, ils poussèrent jusqu'à la rivière Udda. Plus loin, vers le nord, c'est un courant considérable;

mais, à l'endroit où nous la passâmes, elle est étroite et guéable.

Le troisième jour, soit qu'ils se fussent aperçus de leur méprise, soit qu'ils eussent eu de nos nouvelles, ils revinrent sur nous ventre à terre à la brune. Nous venions justement de choisir, à notre grande satisfaction, une place très-convenable pour camper pendant la nuit : car, bien que nous ne fussions qu'à l'entrée d'un désert dont la longueur était de cinq cents milles, nous n'avions point de villes où nous retirer, et, par le fait, nous n'en n'avions d'autre à attendre que Jarawena, qui se trouvait encore à deux journées de marche. Ce désert, cependant, avait quelque peu de bois de ce côté et de petites rivières qui couraient toutes se jeter dans la grande rivière Udda. Dans un passage étroit, entre deux bocages très-épais, nous avions assis notre camp pour cette nuit, redoutant une attaque nocturne.

Personne, excepté nous, ne savait pourquoi nous étions poursuivis ; mais, comme les Tartares-Mongols ont pour habitude de rôder en troupes dans ce désert, les caravanes ont coutume de se fortifier ainsi contre eux chaque nuit, comme contre des armées de voleurs. Cette poursuite n'était donc pas chose nouvelle.

Or nous avions cette nuit le camp le plus avantageux que nous eussions jamais eu : nous étions

postés entre deux bois; un petit ruisseau coulait juste devant notre front, de sorte que nous ne pouvions être enveloppés et qu'on ne pouvait nous attaquer que par devant ou par derrière; encore mîmes-nous tous nos soins à rendre notre front aussi fort que possible, en plaçant nos bagages, nos chameaux et nos chevaux tous en ligne au bord du ruisseau; sur notre arrière nous abattîmes quelques arbres.

Dans cet ordre, nous nous établissions pour la nuit; mais les Tartares furent sur nos bras avant que nous eussions achevé notre campement. Ils ne se jetèrent pas sur nous comme des brigands, ainsi que nous nous y attendions; mais ils nous envoyèrent trois messagers pour demander qu'on leur livrât les hommes qui avaient bafoué leurs prêtres et brûlé leur dieu *Cham-Chi-Thaungu,* afin de les brûler, et, sur ce, ils disaient qu'ils se retireraient et ne nous feraient point de mal; autrement qu'ils nous feraient tous périr dans les flammes. Nos gens parurent fort troublés à ce message, et se mirent à se regarder l'un l'autre entre les deux yeux pour voir si quelqu'un avait le péché écrit sur la face. Mais personne (c'était le mot), personne n'avait fait cela. Le commandant de la caravane leur fit répondre qu'il était bien sûr que pas un des nôtres n'était coupable de cet outrage; que nous étions de paisibles marchands voyageant pour

nos affaires; que nous n'avions fait de dommage ni à eux ni à qui que ce fût; qu'ils devaient chercher plus loin ces ennemis qui les avaient injuriés, car nous n'étions pas ces gens-là, et qu'il les priait de ne pas nous troubler, sinon que nous saurions nous défendre.

Cette réponse fut loin de les satisfaire, et le matin, à la pointe du jour, une foule immense s'avança vers notre camp; mais, en nous voyant dans une si avantageuse position, ils n'osèrent pas pousser plus avant que le ruisseau qui barrait notre front, où ils s'arrêtèrent et déployèrent de telles forces que nous en fûmes atterrés au plus haut point. Ceux d'entre nous qui en parlaient le plus modestement disaient qu'ils étaient dix mille. Là, ils firent une pause et nous regardèrent un moment; puis, poussant un affreux hourra, ils nous décochèrent une nuée de flèches. Mais nous étions trop bien à couvert; nos bagages nous abritaient, et je ne me souviens pas que parmi nous un seul homme fut blessé.

Quelque temps après, nous les vîmes faire un petit mouvement à notre droite, et nous les attendions sur notre arrière, quand un rusé compagnon, un cosaque de Jarawena, aux gages des Moscovites, appela le commandant de la caravane et lui dit : « Je vais envoyer toute cette engeance à Sibeilka. » C'était une ville à quatre ou cinq journées de

marche au moins vers le sud, ou plutôt derrière nous. Il prend donc son arc et ses flèches, saute à cheval, s'éloigne de notre arrière au galop, comme s'il retournait à Nertzinskoy; puis, faisant un grand circuit, il rejoint l'armée des Tartares, comme s'il était un exprès envoyé pour leur faire savoir tout particulièrement que les gens qui avaient brûlé leur *Cham-Chi-Thaungu* étaient partis pour Sibeilka avec une caravane de mécréants, c'est-à-dire de chrétiens, résolus qu'ils étaient de brûler le dieu *Scal-Isarg,* appartenant aux Tongouses.

Comme ce drôle était un vrai Tartare et qu'il parlait parfaitement leur langage, il feignit si bien qu'ils gobèrent tout cela et se mirent en route en toute hâte pour Sibeilka, qui était, ce me semble, à cinq journées de marche vers le sud. En moins de trois heures ils furent entièrement hors de notre vue; nous n'en entendîmes plus parler, et nous n'avons jamais su s'ils allèrent ou non jusqu'à ce lieu nommé Sibeilka.

Nous gagnâmes ainsi sans danger la ville de Jarawena, où il y avait une garnison de Moscovites, et nous y demeurâmes cinq jours, la caravane se trouvant extrêmement fatiguée de sa dernière marche et de son manque de repos durant la nuit.

Au sortir de cette ville, nous eûmes à passer un affreux désert qui nous tint vingt-trois jours. Nous nous étions munis de quelques tentes pour notre

plus grande commodité pendant la nuit, et le commandant de la caravane s'était procuré seize chariots ou fourgons du pays pour porter notre eau et nos provisions. Ces chariots, rangés chaque nuit tout autour de notre camp, nous servaient de retranchement : de sorte que, si les Tartares se fussent montrés, à moins d'être en très-grand nombre, ils n'auraient pu nous toucher.

On croira facilement que nous eûmes grand besoin de repos après ce long trajet, car dans ce désert nous ne vîmes ni maisons ni arbres. Nous y trouvâmes à peine quelques buissons, mais nous aperçûmes en revanche une grande quantité de chasseurs de zibelines : ce sont tous des Tartares de la Mongolie, dont cette contrée fait partie. Ils attaquent fréquemment les petites caravanes, mais nous n'en rencontrâmes point en grande troupe. J'étais curieux de voir les peaux des zibelines qu'ils chassaient, mais je ne pus me mettre en rapport avec aucun d'eux, car ils n'osaient pas s'approcher de nous, et je n'osais pas moi-même m'écarter de la compagnie pour les joindre.

Après avoir traversé ce désert, nous entrâmes dans une contrée assez bien peuplée, c'est-à-dire où nous trouvâmes des villes et des châteaux élevés par le czar de Moscovie, avec des garnisons de soldats stationnaires pour protéger les caravanes et défendre le pays contre les Tartares, qui autre-

ment rendraient la route très-dangereuse; et Sa Majesté czarienne a donné des ordres si stricts pour la sûreté des caravanes et des marchands que, si on entend parler de quelques Tartares dans le pays, des détachements de la garnison sont de suite envoyés pour escorter les voyageurs de station en station.

Aussi le gouverneur d'Adinskoy, auquel j'eus occasion de rendre visite avec le marchand écossais, qui était lié avec lui, nous offrit-il une escorte de cinquante hommes, si nous pensions qu'il y eût quelque danger jusqu'à la prochaine station.

Longtemps je m'étais imaginé qu'en approchant de l'Europe nous trouverions le pays mieux peuplé et le peuple plus civilisé : je m'étais doublement trompé, car nous avions encore à traverser la nation des Tongouses, où nous vîmes des marques de paganisme et de barbarie pour le moins aussi grossières que celles qui nous avaient frappés précédemment; seulement, comme ces Tongouses ont été assujettis par les Moscovites et entièrement réduits, ils ne sont pas très-dangereux; mais, en fait de rudesse de mœurs, d'idolâtrie et de polythéisme, jamais peuple au monde ne les surpassa. Ils sont couverts de peaux de bêtes, aussi bien que leurs maisons, et à leur mine rébarbative, à leur costume, vous ne distingueriez pas un homme d'avec une femme. Durant l'hiver, quand la terre

est couverte de neige, ils vivent sous terre, dans des espèces de repaires voûtés dont les cavités ou cavernes se communiquent entre elles.

Si les Tartares avaient leur *Cham-Chi-Thaungu* pour tout un village ou toute une contrée, ceux-ci avaient des idoles dans chaque hutte et dans chaque cave. En outre, ils adorent les étoiles, le soleil, l'eau, la neige, et en un mot tout ce qu'ils ne comprennent pas, et ils ne comprennent pas grand'chose : de sorte qu'à tous les éléments et à presque tous les objets extraordinaires ils offrent des sacrifices.

Mais je ne dois faire la description d'un peuple ou d'une contrée qu'autant que cela se rattache à ma propre histoire. Il ne m'arriva rien de particulier dans ce pays, que j'estime éloigné de plus de quatre cents milles du dernier désert dont j'ai parlé, et dont la moitié même est aussi un désert, où nous marchâmes rudement pendant douze jours sans rencontrer une maison, un arbre, une broussaille, et où nous fûmes encore obligés de porter avec nous nos provisions, l'eau comme le pain. Après être sortis de ce steppe, nous parvînmes en deux jours à Yénisséisk, ville ou station moscovite sur le grand fleuve Yénisséi. Ce fleuve, nous fut-il dit, sépare l'Europe de l'Asie, quoique nos faiseurs de cartes, à ce qu'on m'a rapporté, n'en tombent pas d'accord. N'importe, ce qu'il y a de certain,

c'est qu'il borne à l'orient l'ancienne Sibérie, qui aujourd'hui ne forme qu'une province du vaste empire moscovite, bien qu'elle soit aussi grande que l'empire germanique tout entier.

Je remarquai que l'ignorance et le paganisme prévalaient encore, excepté dans les garnisons moscovites. Toute la contrée entre le fleuve Oby et le fleuve Yénisséi est entièrement païenne, et les habitants sont aussi barbares que les Tartares les plus reculés, même qu'aucune nation que je sache de l'Asie ou de l'Amérique. Je remarquai aussi (ce que je fis remarquer aux gouverneurs moscovites avec lesquels j'eus occasion de converser) que ces païens, pour être sous le gouvernement moscovite, n'en étaient ni plus sages ni plus près du christianisme. Mais, tout en reconnaissant que c'était assez vrai, ils répondaient que ce n'était pas leur affaire; que, si le czar s'était promis de convertir ses sujets sibériens, tongouses ou tartares, il aurait envoyé parmi eux des prêtres et non pas des soldats, et ils ajoutaient, avec plus de sincérité que je ne m'y serais attendu, que le grand souci de leur monarque n'était pas de faire de ces peuples des chrétiens, mais des sujets.

Depuis ce fleuve jusqu'au fleuve Oby, nous traversâmes une contrée sauvage et inculte. Je ne saurais dire que ce soit un sol stérile; c'est seulement un sol qui manque de bras et d'une bonne

exploitation, car autrement c'est un pays charmant, très-fertile et très-agréable en soi. Les quelques habitants que nous y trouvâmes étaient tous païens, excepté ceux qu'on y avait envoyés de Russie : car c'est dans cette contrée, j'entends sur les rives de l'Oby, que sont bannis les criminels moscovites qui ne sont point condamnés à mort. Une fois là, il est presque impossible qu'ils en sortent.

Je n'ai rien d'essentiel à dire sur mon compte jusqu'à mon arrivée à Tobolsk, capitale de la Sibérie, où je séjournai assez longtemps pour les raisons suivantes.





Mouilleron. inv. & sc. Imp. A Salmon. Jouaust. Ed.

ROBINSON ET LE SEIGNEUR RUSSE





Il y avait alors près de sept mois que nous étions en route, et l'hiver approchait rapidement. Dans cette conjoncture, sur nos affaires privées, mon partner et moi, nous tînmes donc un conseil où nous jugeâmes à propos, attendu que nous devions nous rendre en Angleterre et non pas à Moscou, de considérer le parti qu'il nous fallait prendre. On nous avait parlé de traîneaux et de rennes pour nous transporter sur la neige pendant l'hiver, et c'est tout de bon que les Russiens font usage de pareils véhicules, dont les détails sembleraient incroyables si je les rapportais, et au moyen desquels ils voyagent beaucoup plus dans la saison froide qu'ils ne sauraient voyager en été, parce que dans ces traîneaux ils peuvent courir nuit et jour : une neige congelée couvrant alors toute la nature, les montagnes, les vallées, les rivières, les lacs, n'offrent plus qu'une surface unie et dure comme la pierre, sur laquelle ils courent sans se mettre nullement en peine de ce qui est dessous.

Mais je n'eus pas occasion de faire un voyage

de ce genre. Comme je me rendais en Angleterre et non pas à Moscou, j'avais deux routes à prendre: il me fallait aller avec la caravane jusqu'à Jaroslav, puis tourner vers l'ouest pour gagner Narva et le golfe de Finlande, et, soit par mer, soit par terre, Dantzick, où ma cargaison de marchandises chinoises devait se vendre avantageusement; ou bien il me fallait laisser la caravane à une petite ville sur la Dvina, d'où par eau je pouvais gagner en six jours Archangel, et de là faire voile pour l'Angleterre, la Hollande ou Hambourg.

Toutefois il eût été absurde d'entreprendre l'un ou l'autre de ces voyages pendant l'hiver. Si je me fusse décidé pour Dantzick, la Baltique en cette saison étant gelée, tout passage m'eût été fermé, et par terre il est bien moins sûr de voyager dans ces contrées que parmi les Tartares-Mongols. D'un autre côté, si je me fusse rendu à Archangel en octobre, j'eusse trouvé tous les navires partis, et même les marchands qui ne s'y tiennent que l'été, et l'hiver se retirent à Moscou, vers le sud, après le départ des vaisseaux. Un froid excessif, la disette et la nécessité de rester tout l'hiver dans une ville déserte, c'est là tout ce que j'eusse pu espérer d'y rencontrer. En définitive, je pensai donc que le mieux était de laisser partir la caravane et de faire mes dispositions pour hiverner à l'endroit où je me trouvais, c'est-à-dire à Tobolsk en Sibérie,

par une latitude de 60 degrés. Là, du moins, pour passer un hiver rigoureux, je pouvais faire fond sur trois choses, savoir : l'abondance de toutes les provisions que fournit le pays, une maison chaude avec des combustibles à suffisance et une excellente compagnie. De tout ceci je parlerai plus au long en son lieu.

J'étais alors dans un climat entièrement différent de mon île bien-aimée, où je n'eus jamais froid que dans mes accès de fièvre, où tout au contraire j'avais peine à endurer des habits sur mon dos, où je ne faisais jamais de feu que dehors et pour préparer ma nourriture : aussi étais-je emmitouflé dans trois bonnes vestes avec de grandes robes pardessus, descendant jusqu'aux pieds et se boutonnant au poignet, toutes doublées de fourrures pour les rendre suffisamment chaudes.

J'avoue que je désapprouve fort notre manière de chauffer les maisons en Angleterre, c'est-à-dire de faire du feu dans chaque chambre, dans des cheminées ouvertes qui, dès que le feu est éteint, laissent l'air intérieur aussi froid que la température. Après avoir pris un appartement dans une bonne maison de la ville, au centre de six chambres différentes je fis construire une cheminée en forme de fourneau, semblable à un poêle ; le tuyau pour le passage de la fumée était d'un côté, la porte ouvrant sur le foyer d'un autre. Toutes les chambres

étaient également chauffées sans qu'on vît aucun feu, juste comme sont chauffés les bains en Angleterre.

Par ce moyen nous avions toujours la même température dans tout le logement, et une chaleur égale se conservait. Quelque froid qu'il fît dehors, il faisait toujours chaud dedans; cependant on ne voyait point de feu, et l'on n'était jamais incommodé par la fumée.

Mais la chose la plus merveilleuse, c'était qu'il fût possible de trouver bonne compagnie dans une contrée aussi barbare que les parties les plus septentrionales de l'Europe, dans une contrée proche de la mer Glaciale et à peu de degrés de la Nouvelle-Zemble.

Cependant, comme c'est dans ce pays, ainsi que je l'ai déjà fait remarquer, que sont bannis les criminels d'Etat moscovites, la ville était pleine de gens de qualité, de princes, de gentilshommes, de colonels, en un mot, de nobles de tout rang, de soldats de tout grade et de courtisans. Il y avait le fameux prince Galiffken ou Galoffken, son fils le fameux général Robostisky, plusieurs autres personnages de marque et quelques dames de haut parage.

Par l'intermédiaire de mon négociant écossais, qui toutefois ici se sépara de moi, je fis connaissance avec plusieurs de ces gentilshommes, avec

quelques-uns même du premier ordre, et de qui, dans les longues soirées d'hiver pendant lesquelles je restais au logis, je reçus d'agréables visites. Ce fut causant un soir avec un certain prince banni, un des ex-ministres d'État du czar, que la conversation tomba sur mon chapitre. Comme il me racontait une foule de belles choses sur la grandeur, la magnificence, les possessions et le pouvoir absolu de l'empereur des Russiens, je l'interrompis et lui dis que j'avais été un prince plus grand et plus puissant que le czar de Moscovie, quoique mes États ne fussent pas si étendus, ni mes peuples si nombreux. A ce coup, le seigneur russien eut l'air un peu surpris, et, tenant ses yeux attachés sur moi, il commença de s'étonner de ce que j'avançais.

Je lui dis que son étonnement cesserait quand je me serais expliqué. D'abord je lui contai que j'avais à mon entière disposition la vie et la fortune de mes sujets; que, nonobstant mon pouvoir absolu, je n'avais pas eu un seul individu mécontent de mon gouvernement ou de ma personne dans toutes mes possessions. Là-dessus il secoua la tête, et me dit qu'en cela je surpassais tout de bon le czar de Moscovie. Me reprenant, j'ajoutai que toutes les terres de mon royaume m'appartenaient en propre; que tous mes sujets étaient non-seulement mes tenanciers, mais mes tenanciers à vo-

lonté; qu'ils se seraient tous battus pour moi jusqu'à la dernière goutte de leur sang, et que jamais tyran (car pour tel je me reconnaissais) n'avait été si universellement aimé, et cependant si horriblement redouté de ses sujets.

Après avoir amusé quelque temps la compagnie de ces énigmes gouvernementales, je lui en dis le mot, je lui fis au long l'histoire de ma vie dans l'île et de la manière dont je m'y gouvernais et gouvernais le peuple rangé sous moi, juste comme je l'ai rédigé depuis. On fut excessivement touché de cette histoire, et surtout le prince, qui me dit avec un soupir que la véritable grandeur ici-bas était d'être son propre maître; qu'il n'aurait pas échangé une condition telle que la mienne contre celle du czar de Moscovie; qu'il trouvait plus de félicité dans la retraite à laquelle il semblait condamné en cet exil qu'il n'en avait jamais trouvé dans la plus haute autorité dont il avait joui à la cour de son maître le czar; que le comble de la sagesse humaine était de ployer notre humeur aux circonstances et de nous faire un calme intérieur sous le poids des plus grandes tempêtes. « Ici, poursuivit-il, au commencement de mon bannissement, je pleurais, je m'arrachais les cheveux, je déchirais mes habits, comme tant d'autres avaient fait avant moi; mais, amené, après un peu de temps et de réflexion, à regarder au

dedans de moi et à jeter les yeux autour de moi sur les choses extérieures, je trouvai que, s'il est une fois conduit à réfléchir sur la vie, sur le peu d'influence qu'a le monde sur le véritable bonheur, l'esprit de l'homme est parfaitement capable de se créer une félicité à lui, le satisfaisant pleinement et s'alliant à ses meilleurs desseins et à ses plus nobles désirs, sans grand besoin de l'assistance du monde. De l'air pour respirer, de la nourriture pour soutenir la vie, des vêtements pour avoir chaud, la liberté de prendre l'exercice nécessaire à la santé, complètent, dans mon opinion, tout ce que le monde peut faire pour nous. La grandeur, la puissance, les richesses et les plaisirs dont quelques-uns jouissent ici-bas, et dont pour ma part j'ai joui, sont pleins d'attraits pour nous; mais toutes ces choses lâchent la bride à nos plus mauvaises passions, à notre ambition, à notre orgueil, à notre avarice, à notre vanité, à notre sensualité, passions qui procèdent de ce qu'il y a de pire dans la nature de l'homme, qui sont des crimes en elles-mêmes, qui renferment la semence de toute espèce de crimes, et n'ont aucun rapport et ne se rattachent en rien ni aux vertus qui constituent l'homme sage, ni aux grâces qui nous distinguent comme chrétiens. Privé que je suis aujourd'hui de toute cette félicité imaginaire que je goûtais dans la pratique de tous ces vices, je me trouve à même

de porter mes regards sur leur côté sombre, où je n'entrevois que difformités. Je suis maintenant convaincu que la vertu seule fait l'homme vraiment sage, riche, grand, et le retient dans la voie qui conduit à un bonheur suprême, dans une vie future; et, en cela, ne suis-je pas plus heureux dans mon exil que ne le sont mes ennemis en pleine possession des biens et du pouvoir que je leur ai abandonnés?

« Sir, ajouta-t-il, je n'amène point mon esprit à cela par politique, me soumettant à la nécessité de ma condition, que quelques-uns appellent misérable. Non, si je ne m'abuse pas trop sur moi-même, je ne voudrais pas m'en retourner; non, quand bien même le czar mon maître me rappellerait et m'offrirait de me rétablir dans toute ma grandeur passée; non, dis-je, je ne voudrais pas m'en retourner, pas plus que mon âme, je pense, quand elle sera délivrée de sa prison corporelle et aura goûté la félicité glorieuse qu'elle doit trouver au delà de la vie, ne voudra retourner à la geôle de chair et de sang qui l'enferme aujourd'hui, et abandonner les cieux pour se replonger dans la fange et l'ordure des affaires humaines. »

Il prononça ces paroles avec tant de chaleur et d'effusion, tant d'émotion se trahissait dans son maintien, qu'il était visible que c'étaient là les

vrais sentiments de son âme. Impossible de mettre en doute sa sincérité.

Je lui répondis qu'autrefois, dans mon ancienne condition dont je venais de lui faire la peinture, je m'étais cru une espèce de monarque, mais que je pensais qu'il était, lui, non-seulement un monarque, mais un grand conquérant : car celui qui remporte la victoire sur ses désirs excessifs, qui a un empire absolu sur lui-même, et dont la raison gouverne entièrement la volonté, est certainement plus grand que celui qui conquiert une ville. « Mais, Milord, ajoutai-je, oserais-je vous faire une question ? — De tout mon cœur, répondit-il. — Si la porte de votre liberté était ouverte, repris-je, ne saisiriez-vous pas cette occasion de vous délivrer de cet exil ?

— Attendez, dit-il ; votre question est subtile, elle demande de sérieuses et d'exactes distinctions pour y donner une réponse sincère, et je veux vous mettre mon cœur à jour. Rien au monde, que je sache, ne pourrait me porter à me délivrer de cet état de bannissement, sinon ces deux choses : premièrement ma famille, et secondement un climat un peu plus doux. Mais je vous proteste que, pour retourner aux pompes de la cour, à la gloire, au pouvoir, au tracas d'un ministre d'État, à l'opulence, au faste et aux plaisirs, c'est-à-dire aux folies d'un courtisan, si mon maître m'envoyait au-

jourd'hui la nouvelle qu'il me rend tout ce dont il m'a dépouillé, je vous proteste, dis-je, si je me connais bien, que je ne voudrais pas abandonner ce désert, ces solitudes et ces lacs glacés pour le palais de Moscou.

— Mais, Milord, repris-je, peut-être n'êtes-vous pas seulement banni des plaisirs de la cour, du pouvoir, de l'autorité et de l'opulence dont vous jouissiez autrefois : vous pouvez être aussi privé de quelques-unes des commodités de la vie; vos terres sont peut-être confisquées, vos biens pillés, et ce qui vous est laissé ici ne suffit peut-être pas aux besoins ordinaires de la vie.

— Oui, me répliqua-t-il, si vous me considérez comme un seigneur ou un prince, comme dans le fait je le suis; mais veuillez ne voir en moi simplement qu'un homme, une créature humaine que rien ne distingue d'avec la foule, et il vous sera évident que je ne puis sentir aucun besoin, à moins que je ne sois visité par quelque maladie ou quelque infirmité. Pour mettre toutefois la question hors de doute, voyez notre manière de vivre : nous sommes en cette ville cinq grands personnages; nous vivons tout à fait retirés, comme il convient à des gens en exil. Nous avons sauvé quelque chose du naufrage de notre fortune, qui nous met au-dessus de la nécessité de chasser pour notre subsistance; mais les pauvres soldats qui sont

ici, et qui n'ont point nos ressources, vivent dans une aussi grande abondance que nous. Ils vont dans les bois chasser les zibelines et les renards; le travail d'un mois fournit à leur entretien pendant un an. Comme notre genre de vie n'est pas coûteux, il nous est aisé de nous procurer ce qu'il nous faut : donc, votre objection est détruite. »

La place me manque pour rapporter tout au long la conversation on ne peut plus agréable que j'eus avec cet homme véritablement grand, et dans laquelle son esprit laissa paraître une si haute connaissance des choses, soutenue tout à la fois et par la religion et par une profonde sagesse, qu'il est hors de doute que son mépris pour le monde ne fût aussi grand qu'il l'exprimait; et jusqu'à la fin il se montra toujours le même, comme on le verra par ce qui suit.

Je passai huit mois à Tobolsk. Que l'hiver me parut sombre et terrible! Le froid était si intense que je ne pouvais pas seulement regarder dehors sans être enveloppé dans des pelleteries et sans avoir sur le visage un masque de fourrure, ou plutôt un capuchon, avec un trou simplement pour la bouche et deux trous pour les yeux. Le faible jour que nous eûmes pendant trois mois ne durait pas, calcul fait, au delà de cinq heures, six tout au plus; seulement, le sol étant continuellement couvert de neige et le temps assez clair, l'obscurité n'était ja-

mais profonde. Nos chevaux étaient gardés ou plutôt affamés sous terre, et, quant à nos valets (car nous en avions loué pour prendre soin de nous et de nos montures), il nous fallait à chaque instant panser et faire dégeler leurs doigts ou leurs orteils, de peur qu'ils ne restassent perclus.

Dans l'intérieur, à vrai dire, nous avions chaud, les maisons étant closes, les murailles épaisses, les ouvertures petites et les vitrages doubles. Notre nourriture consistait principalement en chair de daim salée et apprêtée dans la saison, en assez bon pain, mais préparé comme du biscuit, en poisson sec de toute sorte, en viande de mouton et en viande de buffle, assez bonne espèce de bœuf. Toutes les provisions pour l'hiver sont amassées pendant l'été et parfaitement conservées. Nous avions pour boisson de l'eau mêlée avec de l'*aqua-vitæ* au lieu de brandevin, et pour régal, en place de vin, de l'hydromel. Ils en ont vraiment de délicieux. Les chasseurs, qui s'aventurent dehors par tous les temps, nous apportaient fréquemment de la venaison fraîche, très-grasse et très-bonne, et quelquefois de la chair d'ours; mais nous ne faisions pas grand cas de cette dernière. Grâce à la bonne provision de thé que nous avions, nous pouvions régaler nos amis, et, après tout, toutes choses bien considérées, nous vivions très-gaiement et très-bien.

Nous étions alors au mois de mars; les jours

croissaient sensiblement et la température devenait au moins supportable : aussi les autres voyageurs commençaient-ils à préparer les traîneaux qui devaient les transporter sur la neige et à tout disposer pour leur départ; mais, notre dessein de gagner Archangel, et non Moscou ou la Baltique, étant bien arrêté, je ne bougeai pas. Je savais que les navires du sud ne se mettent en route pour cette partie du monde qu'au mois de mai ou de juin, et que, si j'y arrivais au commencement d'août, j'y serais avant qu'aucun bâtiment fût prèt à remettre en mer. Je ne m'empressai donc nullement de partir comme les autres, et je vis une multitude de gens, je dirai même tous les voyageurs, quitter la ville avant moi. Il paraît que tous les ans ils se rendent à Moscou pour trafiquer, c'est-à-dire pour y porter leurs pelleteries et les échanger contre les articles de nécessité dont ils ont besoin pour leurs magasins. D'autres aussi vont pour le même objet à Archangel; mais, comme ils ont plus de huit cents milles à faire pour revenir chez eux, ceux qui s'y rendirent cette année-là partirent de même avant moi.

Bref, dans la seconde quinzaine de mai, je commençai à m'occuper de mes malles; et, tandis que j'étais à cette besogne, il me vint dans l'esprit de me demander pourquoi tous ces gens bannis en Sibérie par le czar, mais, une fois arrivés là, laissés

libres d'aller où bon leur semble, ne gagnaient pas quelque autre endroit du monde à leur gré; et je me pris à examiner ce qui pouvait les détourner de cette tentative.

Mais mon étonnement cessa quand j'en eus touché quelques mots à la personne dont j'ai déjà parlé, et qui me répondit ainsi : « Considérez d'abord, Sir, me dit-il, le lieu où nous sommes; secondement, la condition dans laquelle nous sommes, et surtout la majeure partie des gens qui sont bannis ici. Nous sommes environnés d'obstacles plus forts que des barreaux et des verrous : au nord s'étend un océan innavigable où jamais navire n'a fait voile, où jamais barque n'a vogué; et eussions-nous navire et barque à notre service que nous ne saurions où aller. De tout autre côté, nous avons plus de mille milles à faire pour sortir des États du czar, et par des chemins impraticables, à moins de prendre les routes que le gouvernement a fait construire et qui traversent les villes où ses troupes tiennent garnison. Nous ne pouvons ni suivre ces routes sans être découverts, ni trouver de quoi subsister en nous aventurant par tout autre chemin : ce serait donc en vain que nous tenterions de nous enfuir. »

Là-dessus je fus réduit au silence, et je compris qu'ils étaient dans une prison tout aussi sûre que s'ils eussent été renfermés dans le château de Mos-

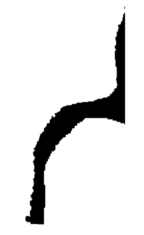
cou. Cependant il me vint la pensée que je pourrais fort bien devenir l'instrument de la délivrance de cet excellent homme, et qu'il me serait très-aisé de l'emmener, puisque dans le pays on n'exerçait point sur lui de surveillance. Après avoir roulé cette idée dans ma tête quelques instants, je lui dis que, comme je n'allais pas à Moscou, mais à Archangel, et que je voyageais à la manière des caravanes, ce qui me permettait de ne pas coucher dans les stations militaires du désert et de camper chaque nuit où je voulais, nous pourrions facilement gagner sans malencontre cette ville, où je le mettrais immédiatement en sûreté à bord d'un vaisseau anglais ou hollandais qui nous transporterait tous deux à bon port. « Quant à votre subsistance et aux autres détails, ajoutai-je, je m'en chargerai jusqu'à ce que vous puissiez faire mieux vous-même. »

Il m'écouta très-attentivement et me regarda fixement tout le temps que je parlai; je pus même voir sur son visage que mes paroles jetaient son esprit dans une grande émotion : sa couleur changeait à tout moment, ses yeux s'enflammaient, toute sa contenance trahissait l'agitation de son cœur. Il ne put me répliquer immédiatement quand j'eus fini; on eût dit qu'il attendait ce qu'il devait répondre. Enfin, après un moment de silence, il m'embrassa en s'écriant : « Malheureux que nous

sommes! infortunées créatures! il faut donc que même les plus grands actes de l'amitié soient pour nous des occasions de chute! il faut donc que nous soyons les tentateurs l'un de l'autre! Mon cher ami, continua-t-il, votre offre est si honnête, si désintéressée, si bienveillante pour moi, qu'il faudrait que j'eusse une bien faible connaissance du monde si tout à la fois je ne m'en étonnais pas et ne reconnaissais pas l'obligation que je vous en ai. Mais croyez-vous que j'aie été sincère dans ce que je vous ai si souvent dit de mon mépris pour le monde? croyez-vous que je vous aie parlé du fond de l'âme, et qu'en cet exil je sois réellement parvenu à ce degré de félicité qui m'a placé au-dessus de tout ce que le monde pouvait me donner et pouvait faire pour moi? croyez-vous que j'étais franc quand je vous ai dit que je ne voudrais pas m'en retourner, fussé-je rappelé pour redevenir tout ce que j'étais autrefois à la cour et pour rentrer dans la faveur du czar mon maître? croyez-vous, mon ami, que je sois un honnête homme, ou pensez-vous que je sois un orgueilleux hypocrite? » Ici il s'arrêta comme pour écouter ce que je répondrais; mais je reconnus bientôt que c'était l'effet de la vive émotion de ses esprits : son cœur était plein, il ne pouvait poursuivre. Je fus, je l'avoue, aussi frappé de ces sentiments qu'étonné de trouver un tel homme, et j'essayai de quelques ar-

guments pour le pousser à recouvrer sa liberté. Je lui représentai qu'il devait considérer ceci comme une porte que lui ouvrait le Ciel pour sa délivrance, comme une sommation que lui faisait la Providence, qui, dans sa sollicitude, dispose tous les événements, pour qu'il eût à améliorer son état et à se rendre utile dans le monde.

Ayant eu le temps de se remettre : « Que savez-vous, Sir, me dit-il vivement, si, au lieu d'une injonction de la part du Ciel, ce n'est pas une instigation de toute autre part me représentant sous des couleurs attrayantes, comme une grande félicité, une délivrance qui peut être en elle-même un piége pour m'entraîner à ma ruine ? Ici je ne suis point en proie à la tentation de retourner à mon ancienne misérable grandeur ; ailleurs je ne suis pas sûr que toutes les semences d'orgueil, d'ambition, d'avarice et de luxure que je sais au fond de mon cœur ne puissent se raviver, prendre racine, en un mot, m'accabler derechef ; et alors l'heureux prisonnier que vous voyez maintenant maître de la liberté de son âme deviendrait, en pleine possession de toute liberté personnelle, le misérable esclave de ses sens. Généreux ami, laissez-moi dans cette heureuse captivité, éloigné de toute occasion de chute, plutôt que de m'exciter à pourchasser une ombre de liberté aux dépens de la liberté de ma raison et aux dépens du bonheur futur que j'ai



aujourd'hui en perspective, et qu'alors, j'en ai peur, je perdrais totalement de vue : car je suis de chair, car je suis homme, rien qu'un homme, car je ne suis pas plus qu'un autre à l'abri des passions. Oh ! ne soyez pas à la fois mon ami et mon tentateur ! »

Si j'avais été surpris d'abord, je devins alors tout à fait muet, et je restai là à le contempler dans le silence et l'admiration. Le combat que soutenait mon âme était si grand que, malgré le froid excessif, j'étais tout en sueur. Je vis que son esprit avait besoin de retrouver du calme : aussi je lui dis en deux mots que je le laissais réfléchir, que je reviendrais le voir ; et je regagnai mon logis.

Environ deux heures après, j'entendis quelqu'un à la porte de la chambre, et je me levais pour aller ouvrir quand il l'ouvrit lui-même et entra. « Mon cher ami, me dit-il, vous m'aviez presque vaincu ; mais je suis revenu à moi. Ne trouvez pas mauvais que je me défende de votre offre. Je vous assure que ce n'est pas que je ne sois pénétré de votre bonté : je viens pour vous exprimer la plus sincère reconnaissance ; mais j'espère avoir remporté une victoire sur moi-même.

— Milord, lui répondis-je, j'aime à croire que vous êtes pleinement assuré que vous ne résistez pas à la voix du Ciel. — Sir, reprit-il, si c'eût été

de la part du Ciel, la même influence céleste m'eût poussé à l'accepter; mais j'espère, mais je demeure bien convaincu que c'est de par le Ciel que je m'en excuse, et, quand nous nous séparerons, ce ne sera pas une petite satisfaction pour moi de penser que vous m'aurez laissé honnête homme, sinon homme libre. »

Je ne pouvais plus qu'acquiescer et lui protester que dans tout cela mon unique but avait été de le servir. Il m'embrassa très-affectueusement en m'assurant qu'il en était convaincu et qu'il en serait toujours reconnaissant; puis il m'offrit un très-beau présent de zibelines, trop magnifique vraiment pour que je pusse l'accepter d'un homme dans sa position, et que j'aurais refusé s'il ne s'y fût opposé.

Le lendemain matin, j'envoyai à Sa Seigneurie mon serviteur avec un petit présent de thé, deux pièces de damas chinois et quatre petits lingots d'or japonais, qui tous ensemble ne pesaient pas plus de six onces ou environ; mais ce cadeau n'approchait pas de la valeur des zibelines, dont je trouvai vraiment, à mon arrivée en Angleterre, près de 200 livres sterling. Il accepta le thé, une des pièces de damas et une des pièces d'or au coin japonais, portant une belle empreinte, qu'il garda, je pense, pour sa rareté; mais il ne voulut rien prendre de plus, et me fit savoir par mon serviteur qu'il désirait me parler.

Quand je me fus rendu auprès de lui, il me dit que je savais ce qui s'était passé entre nous, et qu'il espérait que je ne chercherais plus à l'émouvoir; mais, puisque je lui avais fait une si généreuse offre, qu'il me demandait si j'aurais assez de bonté pour la transporter à une autre personne qu'il me nommerait, et à laquelle il s'intéressait beaucoup. Je lui répondis que je ne pouvais dire que je fusse porté à faire autant pour un autre que pour lui, pour qui j'avais conçu une estime toute particulière, et que j'aurais été ravi de délivrer; cependant, s'il lui plaisait de me nommer la personne, que je lui rendrais réponse, et que j'espérais qu'il ne m'en voudrait pas si elle ne lui était point agréable. Sur ce, il me dit qu'il s'agissait de son fils unique, qui, bien que je ne l'eusse pas vu, se trouvait dans la même situation que lui, environ à deux cents milles plus loin, de l'autre côté de l'Oby, et que, si j'accueillais sa demande, il l'enverrait chercher.

Je lui répondis sans balancer que j'y consentais. Je fis toutefois quelques cérémonies, pour lui donner à entendre que c'était entièrement à sa considération et parce que, ne pouvant l'entraîner, je voulais lui prouver ma déférence par mon zèle pour son fils. Mais ces choses sont trop fastidieuses pour que je les répète ici. Il envoya le lendemain chercher son fils, qui, au bout de vingt jours, arriva avec le messager, amenant six ou sept chevaux char-

gés de très-riches pelleteries d'une valeur considérable.

Les valets firent entrer les chevaux dans la ville, mais ils laissèrent leur jeune seigneur à quelque distance. A la nuit, il se rendit incognito dans notre appartement, et son père me le présenta. Sur-le-champ nous concertâmes notre voyage et nous en réglâmes tous les préparatifs.

J'achetai une grande quantité de zibelines, de peaux de renards noirs, de belles hermines et d'autres riches pelleteries; je les troquai, veux-je dire, dans cette ville, contre quelques-unes des marchandises que j'avais apportées de Chine, particulièrement contre des clous de girofle, des noix muscades, dont je vendis là une grande partie, et le reste plus tard à Archangel, beaucoup plus avantageusement que je ne l'eusse fait à Londres. Aussi mon partner, qui était fort sensible aux profits et pour qui le négoce était chose plus importante que pour moi, fut-il excessivement satisfait de notre séjour en ce lieu, à cause du trafic que nous y fîmes.





Ce fut au commencement de juin que je quittai cette place reculée, cette ville dont, je crois, on entend peu parler dans le monde. Elle est, par le fait, si éloignée de toutes les routes du commerce, que je ne vois pas pourquoi on s'en entretiendrait beaucoup. Nous ne formions plus alors qu'une très-petite caravane, composée seulement de trente-deux chevaux et chameaux. Tous passaient pour être à moi, quoique onze d'entre eux appartinssent à mon nouvel hôte. Il était donc très-naturel, après cela, que je m'attachasse un plus grand nombre de domestiques. Le jeune seigneur passa pour mon intendant; pour quel grand personnage passai-je moi-même, je ne sais : je ne pris pas la peine de m'en informer. Nous eûmes ici à traverser le plus détestable et le plus grand désert que nous eussions rencontré dans tout le voyage. Je dis le plus détestable, parce que le chemin était creux en quelques endroits et très-inégal dans d'autres. Nous nous consolions en pensant que nous n'avions à redouter ni troupes de Tartares ni brigands, que jamais ils

ne venaient sur ce côté de l'Oby, ou du moins très-rarement; mais nous nous mécomptions.

Mon jeune seigneur avait avec lui un fidèle valet moscovite, ou plutôt sibérien, qui connaissait parfaitement le pays, et qui nous conduisit par des chemins détournés pour que nous évitassions d'entrer dans les principales villes échelonnées sur la grande route, telles que Tumen, Soloy-Kamaskoy et plusieurs autres, parce que les garnisons moscovites qui s'y trouvent examinent scrupuleusement les voyageurs, de peur que quelque exilé de marque ne parvienne à rentrer en Moscovie. Mais si, par ce moyen, nous évitions toutes recherches, en revanche nous faisions tout notre voyage dans le désert, et nous étions obligés de camper et de coucher sous nos tentes, tandis que nous pouvions avoir de bons logements dans les villes de la route. Le jeune seigneur le sentait si bien qu'il ne voulait pas nous permettre de coucher dehors quand nous venions à rencontrer quelque bourg sur notre chemin. Il se retirait seul avec son domestique et passait la nuit en plein air dans les bois; puis, le lendemain, il nous rejoignait au rendez-vous.

Nous entrâmes en Europe en passant le fleuve Kama, qui, dans cette région, sépare l'Europe de l'Asie. La première ville, sur le côté européen, s'appelle Soloy-Kamaskoy, ce qui veut dire la grande ville sur le fleuve Kama. Nous nous étions imaginé

qu'arrivés là nous verrions quelque changement notable chez les habitants, dans leurs mœurs, leur costume, leur religion; mais nous nous étions trompés : nous avions encore à traverser un vaste désert qui, à ce qu'on rapporte, a près de sept cents milles de long en quelques endroits, bien qu'il n'ait pas plus de deux cents milles au lieu où nous le passâmes, et, jusqu'à ce que nous fûmes sortis de cette horrible solitude, nous trouvâmes très-peu de différence entre cette contrée et la Tartarie mongole.

Nous trouvâmes les habitants pour la plupart païens et ne valant guère mieux que les sauvages de l'Amérique. Leurs maisons et leurs villages sont pleins d'idoles, et leurs mœurs sont tout à fait barbares, excepté dans les villes et dans les villages qui les avoisinent, où ces pauvres gens se prétendent chrétiens de l'Église grecque; mais vraiment leur religion est encore mêlée à tant de restes de superstitions que c'est à peine si l'on peut en quelques endroits la distinguer d'avec la sorcellerie et la magie.

En traversant ce steppe, lorsque nous avions banni toute idée de danger de notre esprit, comme je l'ai déjà insinué, nous pensâmes être pillés et détroussés, et peut-être assassinés, par une troupe de brigands. Étaient-ils de ce pays, étaient-ce des bandes roulantes d'Ostiaks (espèce de Tar-

tares ou de peuple sauvage du bord de l'Oby) qui rôdaient ainsi au loin, ou étaient-ce des chasseurs de zibelines de Sibérie, je suis encore à le savoir; mais ce que je sais bien, par exemple, c'est qu'ils étaient tous à cheval, qu'ils portaient des arcs et des flèches, et que nous les rencontrâmes d'abord au nombre de quarante-cinq environ. Ils approchèrent de nous jusqu'à deux portées de mousquet, et, sans autre préambule, ils nous environnèrent avec leurs chevaux et nous examinèrent à deux reprises très-attentivement. Enfin ils se postèrent juste dans notre chemin, sur quoi nous nous rangeâmes en ligne devant nos chameaux. Nous n'étions pourtant que seize hommes en tout, et, ainsi rangés, nous fîmes halte et dépêchâmes le valet sibérien au service du jeune seigneur pour voir qu'elle engeance c'était. Son maître le laissa aller d'autant plus volontiers qu'il avait une vive appréhension que ce ne fût une troupe de Sibériens envoyés à sa poursuite. Cet homme s'avança vers eux avec un drapeau parlementaire et les interpella; mais, quoiqu'il sût plusieurs de leurs langues ou plutôt de leurs dialectes, il ne put comprendre un mot de ce qu'ils répondaient. Toutefois, à quelques signes, ayant cru reconnaître qu'ils le menaçaient de lui tirer dessus s'il s'approchait, ce garçon s'en revint comme il était parti; seulement il nous dit qu'il présumait, à leur costume, que ces

Tartares devaient appartenir à quelque horde calmoucke ou circassienne, et qu'ils devaient se trouver en bien plus grand nombre dans le désert, quoiqu'il n'eût jamais entendu dire qu'auparavant ils eussent été vus si loin vers le nord.

C'était peu consolant pour nous, mais il n'y avait point de remède. A main gauche, à environ un quart de mille de distance, se trouvait un petit bocage, un petit bouquet d'arbres très-serrés et fort près de la route. Sur-le-champ je décidai qu'il nous fallait avancer jusqu'à ces arbres et nous y fortifier de notre mieux, envisageant d'abord que leur feuillage nous mettrait en grande partie à couvert des flèches de nos ennemis, et, en second lieu, qu'ils ne pourraient venir nous y charger en masse. Ce fut, à vrai dire, mon vieux pilote qui en fit la proposition. Ce brave avait cette précieuse qualité, qui ne l'abandonnait jamais, d'être toujours le plus prompt et le plus apte à nous diriger et à nous encourager dans les occasions périlleuses. Nous avançâmes donc immédiatement, et nous gagnâmes en toute hâte ce petit bois, sans que les Tartares ou les brigands (car nous ne savions comment les appeler) eussent fait le moindre mouvement pour nous en empêcher. Quand nous fûmes arrivés, nous trouvâmes, à notre grande satisfaction, que c'était un terrain marécageux et plein de fondrières, d'où, sur le côté, s'échappait une fon-

taine formant un ruisseau, joint à quelque distance de là par un autre petit courant; en un mot, c'était la source d'une rivière considérable appelée plus loin Wirtska. Les arbres qui croissaient autour de cette source n'étaient pas en tout plus de deux cents, mais ils étaient très-gros et plantés fort épais. Aussi, dès que nous eûmes pénétré dans ce bocage, vîmes-nous que nous y serions parfaitement à l'abri de l'ennemi, à moins qu'il ne mît pied à terre pour nous attaquer.

Mais, afin de rendre cette attaque même difficile, notre vieux Portugais, avec une patience incroyable, s'avisa de couper à demi de grandes branches d'arbres et de les laisser pendre d'un tronc à l'autre pour former une espèce de palissade tout autour de nous.

Nous attendions là depuis quelques heures que nos ennemis exécutassent un mouvement sans nous être aperçus qu'ils eussent fait mine de bouger, quand, environ deux heures avant la nuit, ils s'avancèrent droit sur nous. Quoique nous ne l'eussions point remarqué, nous vîmes alors qu'ils avaient été rejoints par quelques gens de leur espèce, de sorte qu'ils étaient bien quatre-vingts cavaliers, parmi lesquels nous crûmes distinguer quelques femmes. Lorsqu'ils furent à demi-portée de mousquet de notre petit bois, nous tirâmes un coup à poudre et leur adressâmes la parole en langue rus-

sienne pour savoir ce qu'ils voulaient et leur enjoindre de se tenir à distance; mais, comme ils ne comprenaient rien à ce que nous leur disions, ce coup ne fit que redoubler leur fureur, et ils se précipitèrent du côté du bois, ne s'imaginant pas que nous y étions si bien barricadés qu'il leur serait impossible d'y pénétrer. Notre vieux pilote, qui avait été notre ingénieur, fut aussi notre capitaine. Il nous pria de ne point faire feu dessus qu'ils ne fussent à portée de pistolet, afin de pouvoir être sûrs de leur faire mordre la poussière, et de ne point tirer que nous ne fussions sûrs d'avoir bien ajusté. Nous nous en remîmes à son commandement, mais il différa si longtemps le signal que quelques-uns de nos adversaires n'étaient pas éloignés de nous de la longueur de deux piques quand nous leur envoyâmes notre décharge.

Nous visâmes si juste, ou la Providence dirigea si sûrement nos coups, que de cette première salve nous en tuâmes quatorze et en blessâmes plusieurs autres, cavaliers ou chevaux, car nous avions tous chargé nos armes de deux ou trois balles au moins.

Ils furent terriblement surpris de notre feu, et se retirèrent immédiatement à environ une centaine de verges. Ayant profité de ce moment pour recharger nos armes, et voyant qu'ils se tenaient à cette distance, nous fîmes une sortie et nous attrapâmes quatre ou cinq de leurs chevaux, dont nous suppo-

sâmes que les cavaliers avaient été tués. Aux corps restés sur la place, nous reconnûmes de suite que ces gens étaient des Tartares; mais à quel pays appartenaient-ils, mais comment en étaient-ils venus à faire une excursion si longue, c'est ce que nous ne pûmes savoir.

Environ une heure après, ils firent un second mouvement pour nous attaquer, et galopèrent autour de notre petit bois pour voir s'ils pourraient y pénétrer par quelque autre point; mais, nous trouvant toujours prêts à leur faire face, ils se retirèrent de nouveau : sur quoi nous résolûmes de ne pas bouger de là pour cette nuit.

Nous dormîmes peu, soyez sûr; nous passâmes la plus grande partie de la nuit à fortifier notre assiette et à barricader toutes les percées du bois; puis, faisant une garde sévère, nous attendîmes le jour. Mais, quand il parut, il nous fit faire une fâcheuse découverte : car l'ennemi, que nous pensions découragé par la réception de la veille, s'était renforcé de plus de deux cents hommes et avait dressé onze ou douze huttes, comme s'il était déterminé à nous assiéger. Ce petit camp était planté en pleine campagne, à trois quarts de mille de nous environ. Nous fûmes tout de bon grandement surpris à cette découverte, et j'avoue que je me tins alors pour perdu, moi et tout ce que j'avais. La perte de mes effets, bien qu'ils fussent considéra-

bles, me touchait moins que la pensée de tomber entre les mains de pareils barbares tout à la fin de mon voyage, après avoir traversé tant d'obstacles et de hasards, et même en vue du port où nous espérions sûreté et délivrance. Quant à mon partner, il enrageait; il protestait que la perte de ses marchandises serait sa ruine, qu'il aimait mieux mourir que d'être réduit à la misère, et qu'il voulait combattre jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Le jeune seigneur, brave au possible, voulait aussi combattre jusqu'au dernier soupir, et mon vieux pilote avait pour opinion que nous pouvions résister à nos ennemis, postés comme nous l'étions. Toute la journée se passa ainsi en discussions sur ce que nous devions faire; mais, vers le soir, nous nous aperçûmes que le nombre de nos ennemis s'était encore accru. Comme ils rôdaient en plusieurs bandes à la recherche de quelque proie, peut-être la première bande avait-elle envoyé des exprès pour demander du secours et donner avis aux autres du butin qu'elle avait découvert, et rien ne nous disait que le lendemain ils ne seraient pas encore en plus grand nombre : aussi commençai-je à m'enquérir auprès des gens que nous avions amenés de Tobolsk s'il n'y avait pas d'autres chemins, des chemins plus détournés, par lesquels nous pussions échapper à ces drôles pendant la nuit, puis nous

réfugier dans quelque ville, ou nous procurer une escorte pour nous protéger dans le désert.

Le Sibérien, domestique du jeune seigneur, nous dit que, si nous avions le dessein de nous retirer et non pas de combattre, il se chargerait à la nuit de nous faire prendre un chemin conduisant au nord vers la rivière Petraz, par lequel nous pourrions indubitablement nous évader sans que les Tartares y vissent goutte; mais il ajouta que son seigneur lui avait dit qu'il ne voulait pas s'enfuir, qu'il aimait mieux combattre. Je lui répondis qu'il se méprenait sur son seigneur, qui était un homme trop sage pour vouloir se battre pour le plaisir de se battre; que son seigneur avait déjà donné des preuves de sa bravoure et que je le tenais pour brave, mais que son seigneur avait trop de sens pour désirer mettre aux prises dix-sept ou dix-huit hommes avec cinq cents, à moins d'une nécessité inévitable. « Si vous pensez réellement, ajoutai-je, qu'il nous soit possible de nous échapper cette nuit, nous n'avons rien de mieux à faire. — Que mon seigneur m'en donne l'ordre, répliqua-t-il, et ma vie est à vous si je ne l'accomplis pas. » Nous amenâmes bientôt son maître à donner cet ordre, secrètement toutefois, et nous nous préparâmes immédiatement à le mettre à exécution.

Et d'abord, aussitôt qu'il commença à faire sombre, nous allumâmes un feu dans notre petit camp,

que nous entretînmes et que nous disposâmes de manière à ce qu'il pût brûler toute la nuit, afin de faire croire aux Tartares que nous étions toujours là; puis, dès qu'il fit noir, c'est-à-dire dès que nous pûmes voir les étoiles (car notre guide ne voulut pas bouger auparavant), tous nos chevaux et nos chameaux se trouvant prêts et chargés, nous suivîmes notre nouveau guide, qui, je ne tardai pas à m'en apercevoir, se guidait lui-même sur l'étoile polaire, tout le pays ne formant jusqu'au loin qu'une vaste plaine.

Quand nous eûmes marché rudement pendant deux heures, le ciel (non pas qu'il eût été bien sombre jusque-là) commença à s'éclaircir, la lune se leva, et, bref, il fit plus clair que nous ne l'aurions souhaité. Vers six heures du matin, nous avions fait près de quarante milles. A vrai dire, nous avions éreinté nos chevaux. Nous trouvâmes alors un village russien, nommé Kirmazinskoy, où nous nous arrêtâmes tout le jour. N'ayant pas eu de nouvelles de nos Tartares-Calmoucks, environ deux heures avant la nuit nous nous remîmes en route et marchâmes jusqu'à huit heures du matin, moins vite toutefois que la nuit précédente. Sur les sept heures, nous passâmes une petite rivière appelée Kirtza, et nous atteignîmes une bonne et grande ville habitée par les Russiens et très-peuplée, nommée Ozomoys. Nous y apprîmes que

plusieurs troupes ou hordes de Calmoucks s'étaient répandues dans le désert, mais que nous n'en avions plus rien à craindre, ce qui fut pour nous une grande satisfaction, je vous l'assure. Nous fûmes obligés de nous procurer quelques chevaux frais en ce lieu, et, comme nous avions grand besoin de repos, nous y demeurâmes cinq jours; et mon partner et moi nous convînmes de donner à l'honnête Sibérien qui nous y avait conduits la valeur de dix pistoles pour sa peine.

Après une nouvelle marche de cinq jours, nous atteignîmes Veussima, sur la rivière Witzogda, qui se jette dans la Dvina. Nous touchions alors au terme heureux de nos voyages par terre, car ce fleuve, en sept jours de navigation, pouvait nous conduire à Archangel. De Veussima nous nous rendîmes à Laurenskoy, au confluent de la rivière, le 3 juillet, où nous nous procurâmes deux bateaux de transport et une barge pour notre propre commodité. Nous nous embarquâmes le 7, et nous arrivâmes tous sains et saufs à Archangel le 18, après avoir été un an cinq mois et trois jours en voyage, y compris notre station de huit mois et quelques jours à Tobolsk.

Nous fûmes obligés d'y attendre six semaines l'arrivée des navires, et nous eussions attendu plus longtemps si un navire hambourgeois n'eût devancé de plus d'un mois tous les vaisseaux anglais.

Considérant alors que nous pourrions nous défaire de nos marchandises aussi avantageusement à Hambourg qu'à Londres, nous prîmes tous passage sur ce bâtiment. Une fois nos effets à bord, pour en avoir soin, rien ne fut plus naturel que d'y placer mon intendant, le jeune seigneur, qui, par ce moyen, put se tenir caché parfaitement. Tout le temps que nous séjournâmes encore, il ne remit plus le pied à terre, craignant de se montrer dans la ville, où quelques-uns des marchands moscovites l'eussent certainement vu et reconnu.

Nous quittâmes Archangel le 20 août de la même année, et, après un voyage pas trop mauvais, nous entrâmes dans l'Elbe le 13 septembre. Là, mon partner et moi nous trouvâmes un très-bon débit de nos marchandises chinoises, ainsi que de nos zibelines et autres pelleteries de Sibérie. Nous fîmes alors le partage de nos bénéfices, et ma part montait à 3,475 livres sterling 17 shillings et 3 pence, malgré toutes les pertes que nous avions essuyées et les frais que nous avions eus ; seulement, je me souviens que j'y avais compris la valeur d'environ 600 livres sterling pour les diamants que j'avais achetés au Bengale.

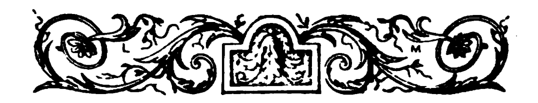
Le jeune seigneur prit alors congé de nous et s'embarqua sur l'Elbe, dans le dessein de se rendre à la cour de Vienne, où il avait résolu de chercher protection, et d'où il pourrait correspon-

dre avec ceux des amis de son père qui vivaient encore. Il ne se sépara pas de moi sans me témoigner toute sa gratitude pour le service que je lui avais rendu, et sans se montrer pénétré de mes bontés pour le prince son père.

Pour conclusion, après être demeuré près de quatre mois à Hambourg, je me rendis par terre à La Haye, où je m'embarquai sur le paquebot, et j'arrivai à Londres le 10 janvier 1705. Il y avait dix ans et neuf mois que j'étais absent d'Angleterre.

Enfin, bien résolu à ne pas me harasser davantage, je suis en train de me préparer pour un plus long voyage que tous ceux-ci, ayant passé soixante-douze ans d'une vie d'une variété infinie, ayant appris suffisamment à connaître le prix de la retraite et le bonheur qu'il y a à finir ses jours en paix.





NOTES

DU QUATRIÈME VOLUME

Page 1. — Ce quatrième volume est très-inférieur aux précédents. Robinson ne nous y dit que quelques mots de son île, pour nous annoncer la décadence de sa colonie ; nous ne trouvons plus que le récit d'aventures assez vulgaises et à peu près dénuées d'intérêt. Ses courses à travers la Chine et la Tartarie n'ont pas non plus ces détails précis qui pourraient rendre cette lecture instructive ; on y retrouve seulement les observations morales et religieuses que nous avons déjà signalées plusieurs fois. Le puritain persiste jusqu'au bout avec sa piété et même ses superstitions.

126, l. 9. — Ces observations sont très-justes ; elles ont été depuis confirmées par plusieurs voyageurs, et surtout par les événements qui ont mis les Chinois en contact avec les Européens. Les guerres de l'Angleterre contre la Chine, l'expédition qui, il y a quelques années, nous a fait nous-mêmes pénétrer jusque dans la capitale de ce vaste empire, ont bien montré ce qu'il y avait de faiblesse sous cette apparente grandeur. Quant à la situation morale de la Chine et à sa profonde décadence, nous devons renvoyer nos lecteurs à l'excellent ouvrage du P. Huc, et plus récemment aux remarquables récits du baron de Hubner et de M. de Beauvoir. Ce n'en est pas moins un grand honneur pour de Foë que d'avoir sitôt pénétré une vérité qui, de son temps, n'était guère connue ni facile à connaître.

Page 145, l. 8. — Cette grande muraille est le monument le plus colossal et le plus insensé qui ait jamais été construit ; elle fut commencée vers l'an 214 av. J. C., par l'empereur Thsin-chi-Hoang-ti, pour arrêter les invasions des Tartares. Plusieurs millions d'hommes furent, dit-on, employés à ce travail, qui dura dix ans. Ce rempart, qui a six cents lieues de long, et sur lequel six cavaliers peuvent marcher de front, a partout vingt ou vingt-cinq pieds au-dessus du sol, même dans les montagnes les plus élevées ; il est flanqué de tours très-rapprochées et percé de portes gardées par des soldats et garnies de bastions. La fondation est partout en pierre de taille jusqu'à six pieds de hauteur ; le reste est en briques ou même en terre. Du côté de la Sibérie, la partie extérieure est tout entière revêtue de pierres de taille. C'est une œuvre gigantesque et inutile, qui ne résisterait pas aujourd'hui à une attaque sérieuse. De Foë en apprécie exactement la valeur.

160, 2. — De Foë veut sans doute parler ici de Narim, ville de la Sibérie, sur l'Obi, station de la route de Moscou à Pékin.

— 28. — Argunskoy, ville du gouvernement d'Irskoutch. Latitude N. 50° 50'. L. Est 118° 20'.

164, 20. — Il est inutile d'insister sur ce que cette géographie renferme d'inexactitudes et de fantaisies. Le grand fleuve Tartaros n'a jamais existé que dans l'imagination de voyageurs abusant du droit d'être allés très-loin. Des fleuves de la haute Asie, les uns se jettent dans l'océan Glacial arctique, les autres dans l'océan Indien. Parmi les premiers sont l'*Obi*, grossi de l'*Irtich*, et l'*Iénissei*, dans lequel se jette l'*Angara*, qui sort du lac *Baïkal*. L'océan Indien reçoit l'*Amour*, formé par la réunion du *Keroulen* ou *Argouer* (sans doute l'*Arguera* de de Foë) avec la *Chilka*, et le *Hoang-Ho*, ou fleuve Jaune, qui sort du pays des Mongols et arrose toute la Chine septentrionale.

165, 28. — Nertschinsk. Latitude N. 51° 56'. L. Est 114° 24'.

P. 194, l. 3. — De Foë nous donne ici l'exacte description d'un calorifère.

— 22. — Sans doute Galitzin.

204, 25. — Rapprocher de ces réflexions celles de Bohdanovisch, dans le livre de M. Meignan : *De Paris à Pékin*. Les conclusions sont les mêmes.

218, 19. — Encore la Providence ! De Foë en abuse un peu, mais on ne pourra pas lui reprocher de n'être pas resté dans son rôle jusqu'au bout : *et sibi constat !*



NOTE

POUR LE PLACEMENT DES GRAVURES

TOME PREMIER

I. *Robinson dans une île déserte*, épreuve avec la lettre, p. 72. — Épreuve avant la lettre, p. 86.

II. *Robinson au milieu de ses animaux*, épreuve avec la lettre, p. 237. — Épreuve avant la lettre, p. 248.

TOME DEUXIÈME

III. *Rencontre de Vendredi*, épreuve avec la lettre, en regard du titre, ou p. 75. — Épreuve avant la lettre, p. 79.

IV. *Robinson aperçoit les trois captifs*, épreuve avec la lettre, p. 125. — Épreuve avant la lettre, p. 127.

TOME TROISIÈME

V. *Robinson revient dans son île*, épreuve avec la lettre, en regard du titre, ou p. 21. — Épreuve avant la lettre, p. 56.

VI. *Mariage d'Atkins devant Robinson*, épreuve avec la lettre, p. 181. — Épreuve avant la lettre, p. 243.

TOME QUATRIÈME

VII. *Retour de Robinson en Europe*, épreuve avec la lettre, en regard du titre, ou p. 139. — Épreuve avant la lettre, p. 140.

VIII. *Robinson et le seigneur russe*, épreuve avec la lettre, p. 191. — Épreuve avant la lettre, p. 195.

NOTA. *La page indiquée pour la gravure avant la lettre est celle à laquelle se rapporte le sujet.*

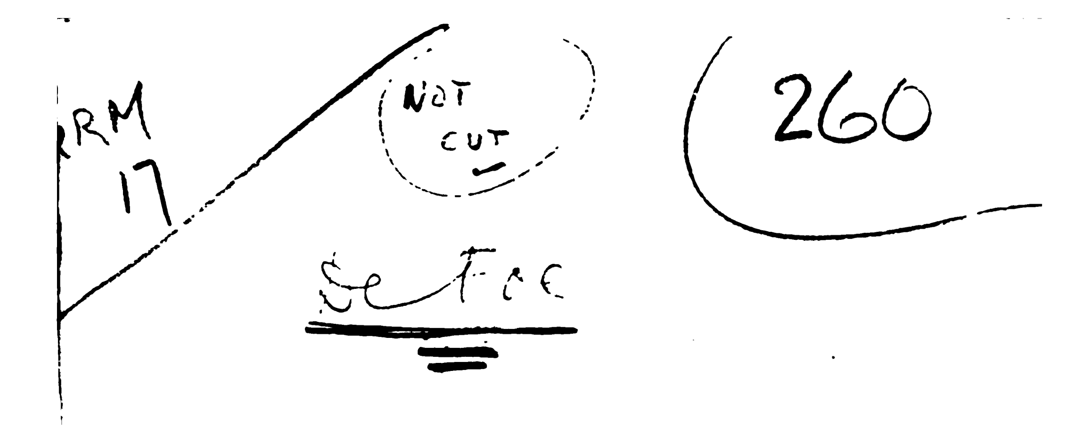
Dans quelques exemplaires du tome I, la seconde gravure a été mal placée.

Imprimé par D. Jouaust

POUR LA

PETITE BIBLIOTHÈQUE ARTISTIQUE

M DCCC LXXVIII



VIE ET AVENTURES

DE

ROBINSON CRUSOÉ

TOME QUATRIÈME



ÉDITION JOUAUST

PARIS, 1878

